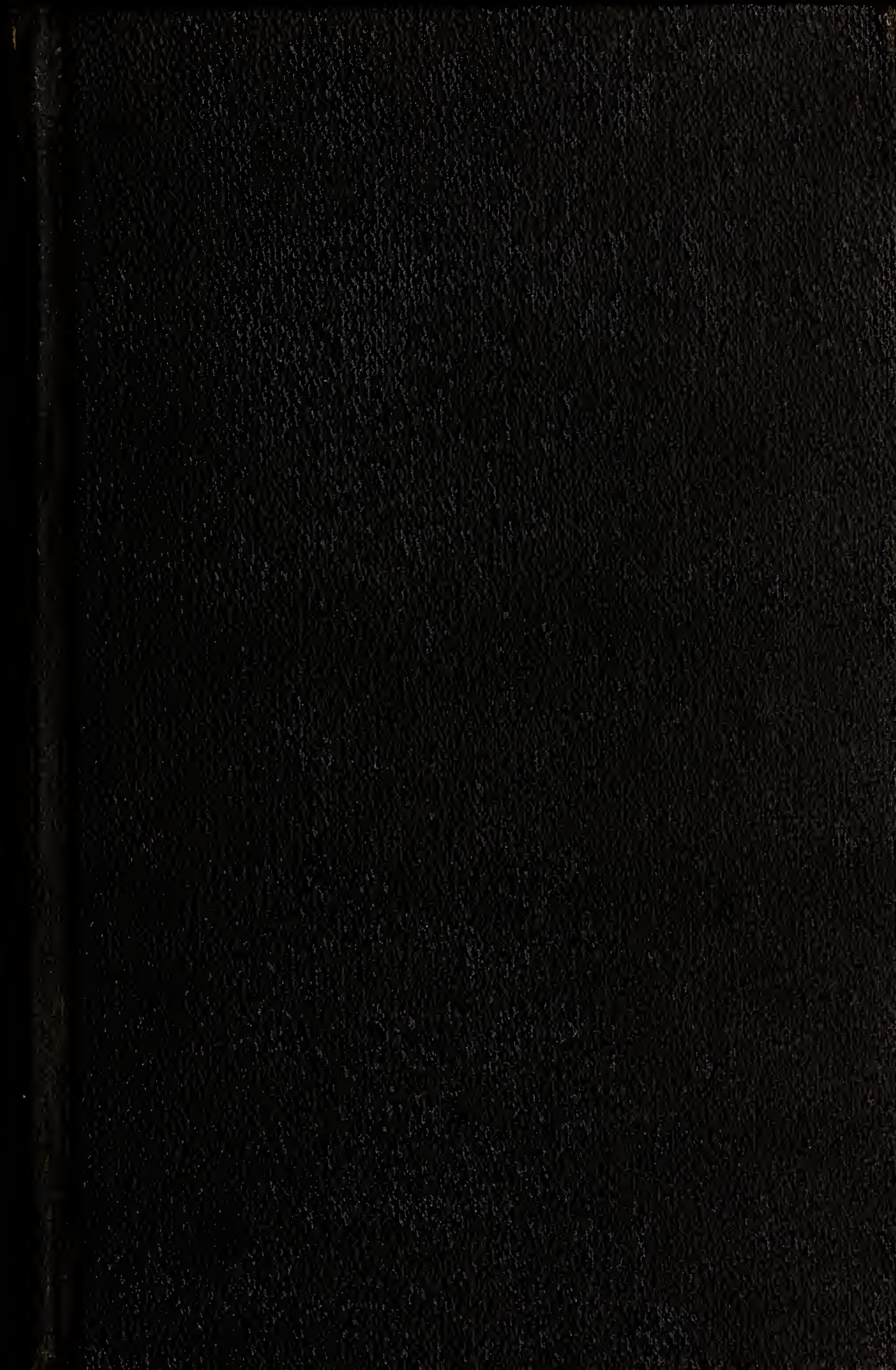






THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

PQ2337
.L 223
H37
1885

This book is due at the LOUIS R. WILSON LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

DATE DUE	RET.	DATE DUE	RET.
Form No. 513			

L'HÉRITAGE

DE

JACQUES FARRUEL

SAINT-BRIEUC, IMPRIMERIE FRANCISQUE GUYON.

PQ 2337
.L223
H37
1885

L'HÉRITAGE

DE

JACQUES FARRUEL

3

PAR

LE GAL LA SALLE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

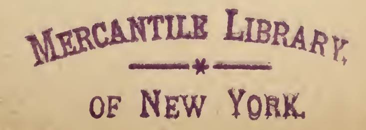
j.v.-c
7-24-80

DEUXIÈME ÉDITION

267774

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1885

Tous droits réservés.



AUX LABOUREURS DU CANTON DE PLÉNEUF.

Chers amis,

Depuis plus de trente ans, ma vie a été intimement mêlée à la vôtre.

J'avance en âge. A l'heure où la mort viendra nous séparer, il me serait doux d'espérer que mon souvenir demeurera au milieu de vous.

C'est pour perpétuer ce souvenir que j'ai écrit pour vous ce petit livre.

Je vous le dédie.

Ce n'est qu'un conte. Quand on vieillit,

l'esprit cherche en rêvant à échapper aux tristesses de l'heure présente.

Vous trouverez dans ce petit livre des scènes de votre propre vie ; et, je l'espère, quelques bons conseils.

Lisez-le à vos veillées d'hiver, autour du foyer où je suis souvent venu m'asseoir au milieu de vous.

Puisse-t-il vous rappeler longtemps le vieil ami qui prenait tant de part à vos joies et à vos peines, et dont vous avez rempli et honoré la vie.

Le Gal La Salle.

L'HÉRITAGE

DE

JACQUES FARRUEL

I

La commune de la Roche est située sur la côte de Bretagne. Son extrémité forme une langue de terre ou promontoire, bordé de falaises interrompues du côté du nord par quelques petits vallons gazonnés qui descendent jusqu'à la grève. Au-dessus de cette ceinture de falaises, pas de rochers ni de mamelons, mais un plateau de terre labourable plus long que large et assez étendu pour qu'il s'y trouve une des plus grandes fermes de la commune et la mieux cultivée.

Le laboureur qui cultivait cette ferme l'avait lui-même créée. Il s'appelait Jacques Farruel.

Les anciens se rappelaient avoir vu à la place de ces beaux champs, de ces prés, de ces clôtures bien plantées, un maigre gazon interrompu par des touffes de bruyère et quelques ajoncs rabougris broutés par des moutons. Ces terres vagues étaient alors la propriété de la commune.

Elles avaient été mises en vente il y avait une trentaine d'années, et Jacques Farruel en avait acheté le plus gros lot. Il ne lui avait pas coûté bien cher, mais encore trop cher pour ses ressources ; on prétendait que la vente de son petit patrimoine n'avait pu suffir à l'acquitter, et, quand on calculait tout ce qu'il avait dû dépenser pour mettre en rapport ces landes improductives, on ne pouvait s'expliquer comment il avait pu faire. Comme il ne disait ses affaires à personne, on se livrait là-dessus à toutes sortes de suppositions.

La vérité est que c'était dans sa tête et dans ses bras qu'il fallait aller chercher le secret de sa fortune. Il lui avait bien fallu un peu d'argent, et il en avait trouvé, parce qu'il

inspirait confiance ; mais l'accroissement de valeur de ses terres était sans proportion avec ce qu'elles lui avaient coûté.

Jacques Farruel avait toutes les qualités du bon laboureur : infatigable au travail et veillant à tout ; toujours le premier *paré* de toutes ses besognes, dont il ne négligeait aucune ; sachant tirer le meilleur parti de son monde ; s'attachant ses domestiques ; industrieux à s'emménager. Il n'y avait pas son pareil pour connaître la qualité des terres et les labours qui conviennent le mieux à chaque culture. A la foire, il jugeait d'un coup d'œil les qualités et les défauts des bêtes qu'il voulait acheter, et vendait toujours au plus haut prix.

Mais on ne saurait imaginer ce que, avec ses modestes ressources, il lui fallut de travail, d'industrie et surtout de persévérance pour arriver à mettre en valeur les terres de la Garenne.

Son premier souci fut de faire vivre, tant bien que mal, le plus de vaches et de moutons qu'il put sur ces maigres pâturages ; et ce n'était pas les plus belles bêtes qu'il achetait à la foire, mais les plus petites et du moindre prix. Il eût désiré attendre pour

ensemencer ses terres qu'elles fussent bien préparées, mais il fallait se hâter d'alléger les frais si lourds pour lui de leur mise en culture. Il se mit donc à défricher les meilleurs endroits, tâchant d'y faire pousser, sans engrais, quelques pommes de terre, quelques choux, quelques navets, un peu d'orge et de seigle. La première année, il fut obligé d'acheter tout le fourrage pour ses pauvres vieux chevaux de travail, et ce fut pour lui une grosse dépense. Mais, dès la seconde année, il récolta une jolie coupe de foin dans une prairie qu'il avait créée au fond d'un vallon qui descendait à la mer et qu'il avait pu arroser ; en y ajoutant la paille et le grain de son orge, il parvint à peu près à se tirer d'affaire. L'année suivante, grâce aux engrais de mer et au fumier de ses bestiaux, il commença à récolter du trèfle et de la luzerne. — Avec l'aide de Dieu, se dit-il alors, le cœur plein de joie, me voilà le maître !

En effet, une fois sorti de ces premières difficultés, il vit s'accroître rapidement, d'année en année, l'étendue et la variété de ses cultures, devenues aussi productives que dans les bonnes terres de la commune. La seule

chose qui étonnait ses voisins, obstinés à trop peu compter sur l'élevage et beaucoup trop sur les céréales, c'était la grande proportion de terres qu'il réservait pour fourrages et pour racines. Mais aussi il fallait voir la quantité et la qualité de son bétail. Le temps des petites vaches de lande et de moutons grêles du pays était passé. Ses belles vaches durham-bretonnes, ses petits moutons anglais trapus, au museau brun, tenaient la tête dans les foires des environs et lui rapportaient de bonnes poignées d'argent. Ce n'étaient plus les vieux chevaux du commencement, achetés pour le travail, mais de belles bêtes de trait, au poitrail large, à la croupe rebondie, aux jarrets puissants. Il avait fini aussi par se bien monter de tous les instruments qui perfectionnent le travail et surtout en diminuent les frais.

Ce dont il avait le plus souffert, c'était de l'insuffisance de ses logements. Il y avait pourtant ajouté, vaille que vaille et à bon marché, au fur et à mesure des besoins, quelques abris pour ses récoltes et ses bêtes. Il songeait bien à compléter son installation ; ce n'étaient pas les plans qui lui manquaient :

— mais, disait-il, la cage ne nourrit pas l'oiseau ; c'est une grosse dépense à faire ; je vais y engloutir mes économies et retarder le moment auquel j'aspire depuis si longtemps : m'acquitter de mes obligations. — Il résista longtemps à la tentation ; mais l'accroissement de son bétail ayant dépassé ses prévisions et ses espérances, il fallut bien mettre hache en bois. On ne pouvait imaginer un ensemble de bâtiments de ferme plus économiquement construit et mieux approprié à tous les besoins que celui qu'il venait de compléter. De toutes ses dépenses, ce fut la seule qu'il se reprochât quelquefois.

II

Jacques Farruel avait eu pour partager ses joies et ses peines une femme courageuse et dévouée qui n'imaginait pas qu'il pût y avoir au monde un homme meilleur et plus capable que son mari. Aussi il fallait la voir accourir le soir, quand il rentrait des champs, s'assurer si ses vêtements n'étaient pas trempés de pluie ou de sueur et l'obliger à en changer, lui servir au coin du feu sa soupe bien chaude, l'interroger sur ce qu'il avait fait dans la journée, écouter ses conseils sur la conduite du ménage et du bétail, et ranimer sa confiance, s'il paraissait en train de se décourager.

Elle lui avait donné deux enfants, un fils et une fille, Jacques et Madeleine, robustes et bien doués tous les deux, mais venus un peu trop tard pour aider de sitôt leurs parents, que l'excès du travail avait fatigués avant l'âge.

Farruel n'avait qu'une ambition : vivre assez longtemps pour transmettre à ses enfants, libre

de toute charge, la direction de la belle ferme qu'il avait créée. Quelle joie pour sa femme et pour lui, quelle belle récompense de leurs travaux, que de se reposer, dans leur vieillesse, au milieu de ces jeunes familles auxquelles ils pourraient encore être utiles par leurs conseils, quand leurs forces ne leurs permettraient plus de les aider de leurs bras !

Jacques et Madeleine allaient quitter l'école du hameau. Ils n'en savaient pas bien long ; mais, à la rigueur, n'était-ce pas assez pour comprendre les conseils de leur père, qui en avait encore moins appris qu'eux, et pour devenir de bons et vaillants laboureurs.

Farruel était disposé à le croire.

Sa femme était d'un avis différent.

L'accroissement inespéré de leur aisance l'avait rendue ambitieuse pour ses enfants. Les Farruel avaient pour voisins les Boulard, une des premières familles de la commune, vivant comme eux sur leur bien. Depuis surtout que les Farruel passaient pour riches, les Boulard les choyaient beaucoup. Le père Boulard venait d'envoyer sa fille et l'un de ses fils aux écoles de Lamballe et pressait beaucoup les Farruel d'en faire autant. Farruel, qui n'avait

OF NEW YORK

pas la même manière que lui d'entendre la vie, se sentait plus éloigné qu'attiré par les raisons de son voisin ; mais sa femme s'était monté la tête. — Si les bonnes familles du pays, disait-elle à son mari, donnent tant d'éducation à leurs enfants, quelle figure feront les nôtres parmi eux, s'ils sont ignorants comme des pâtours de vaches. — Comme les gens qui n'ont rien appris, elle était disposée à croire que l'instruction n'est pas seulement un moyen de tirer parti de l'esprit qu'on a, mais qu'elle en donne à ceux qui n'en ont pas. — J'ai toujours ouï dire, ajoutait-elle, qu'avec de l'instruction on peut arriver à tout. Si vous n'aviez pas été obligé de vous former tout seul et si vous aviez été savant, jugez de ce que vous auriez pu faire par ce que vous avez fait.

Farruel était trop avisé pour ne pas comprendre qu'on pourrait, dans les écoles, apprendre aux enfants bien des choses utiles qu'on ne leur apprend pas. Que de bonnes choses il avait apprises lui-même, et tout seul, dans sa *Maison rustique*, qu'il lisait quelquefois dans les soirées d'hiver. Il se doutait bien qu'en ville on en apprenait plus long qu'à la Roche, mais étaient-ce des choses utiles pour

l'état auquel il destinait ses enfants ? Si on allait leur tourner la tête et les en dégoûter. C'était là, au fond, le vrai motif de sa résistance.

Toutefois, l'insistance de sa femme le troublait beaucoup. Il la regardait comme sensée, et d'autant plus que, jusque-là, elle avait toujours pensé comme lui et par lui. C'était la première fois qu'ils n'étaient pas d'accord. Elle avait peut-être raison. Et puis, n'était-elle pas pour moitié dans l'aisance qu'ils avaient acquise ? Serait-il juste de l'empêcher d'en faire l'usage qui lui paraissait le plus profitable à ses enfants ?

Il était fort ébranlé quand un événement bien douloureux vint triompher de ses dernières hésitations....

Sa femme mourut. Elle avait toujours eu plus de courage que de force ; l'excès du travail l'avait tuée.

Farruel fut écrasé de douleur.

Pendant plusieurs jours, il rôda par ses champs comme une âme en peine, donnant à l'aventure les ordres qu'on lui demandait, mais priant qu'on ne lui parlât pas de son malheur, et ne prenant aucun souci de ses enfants.

Enfin, la vigueur de son caractère prit le dessus.

— Allons, dit-il, il faut en prendre son parti.

— J'ai perdu celle qui partageait ma vie, à qui je disais tout, qui m'a si bien compris et soutenu. Quand je serai à bout de force et de courage, il faudra maintenant souffrir et me taire. Voilà le bonheur et la joie partis de la Garenne. Que la bonté de Dieu soit faite !

— Je n'ai plus qu'une chose à faire : accomplir le vœu de ma défunte. Je vais conduire mes enfants aux écoles de Lamballe. Ils ne comprennent pas ce que nous avons perdu. Ils irriteraient mon chagrin au lieu de l'adoucir. Leur mère n'est plus là pour les gouverner ; je ne suis guère en état de le faire. Ils sont bien jeunes pour les mettre à la besogne. Ma femme était sage. C'est sans doute elle qui avait raison. Qu'est-ce que ce sacrifice après l'autre !

Jacques et Madeleine furent conduits aux écoles de Lamballe.

III

Resté seul, Farruel redoubla d'ardeur au travail pour s'étourdir. Il fallait aussi songer à pourvoir aux frais bien lourds pour lui de cette éducation à la ville.

Quand le temps eut adouci l'amertume de sa douleur, son cœur et sa pensée se tournèrent vers ces deux enfants qui y faisaient renaître l'espérance.

Les vacances venaient chaque année égayer un peu le foyer ; mais le temps en était si court !

Quand le char-à-bancs qui ramenait les enfants s'était arrêté dans l'aire et qu'ils étaient sautés dans ses bras, Farruel les considérait de la tête aux pieds. Le défaut de grand air et d'exercice avait un peu pâli leurs joues.

— Mes chers petits, leur disait-il, vous n'avez pas ramassé grosse mine à la ville. Si au moins vous en rapportiez beaucoup de sagesse et de savoir.

Il les interrogeait sur ce qu'on leur avait appris.

— Y a-t-il des vaches et des cochons à ton couvent, disait-il à Madeleine ; comment les soigne-t-on ?

— On ne me l'a pas dit, mon père.

— Vous fait-on au moins aider un peu au ménage ?

— Non bien sûr.

— Vous apprend-on à raccommoder le linge, à préparer le lin et la laine, à filer ?

— On ne nous apprend rien de tout cela.

— Alors, ma petite fille, la Gobarde sera plus savante que toi quand tu sortiras de pension. Mais qu'est-ce que l'on te fait donc faire de tes petits doigts ?

— Des broderies, de la tapisserie.

— Voilà qui ne te servira guère. Et qu'est-ce qu'on te met dans la tête ?

— De l'histoire, de la géographie, du calcul et bien d'autres choses.

— Sauras-tu au moins tenir mes comptes ?

— Oh ! oui.

— Allons, c'est toujours cela. Certainement, le reste est bon à apprendre ; mais pourtant, si j'étais la supérieure de ton couvent, il me

semble que je conduirais les choses autrement.

Il n'était guère plus satisfait de la direction des études de Jacques.

— Dire qu'il y a parmi vous beaucoup de fils de fermiers et qu'on vous parle à peine de culture ! Est-ce qu'on ne devrait pas vous apprendre à manier tous les outils, à soigner les bêtes malades, à connaître la qualité des terres et des engrais qui leur conviennent ? Et quand on vous enseignerait un peu la manière de vous y prendre lorsque vous avez des difficultés avec vos voisins ou avec l'administration, ça ne serait pas de trop.

Farruel cherchait aussi à démêler les changements qui s'étaient faits dans leur caractère et dans leur esprit.

Il reconnaissait que l'esprit de Jacques s'était développé, qu'il était juste. Ce qui ne lui plaisait pas, c'était la facilité avec laquelle il se laissait entraîner d'une chose à l'autre, et son goût de la dissipation. Jacques prenait toujours plaisir aux travaux de la ferme, mais c'était pour un instant. Il ne pouvait se passer de compagnie ; courait au bourg, chez les Boulard. — S'ils ne lui ont pas appris grand'chose,

ils ne lui ont pas mis non plus grand plomb dans la tête, se disait-il tristement. Il faut espérer qu'avec l'âge il se fixera.

Madeleine ne ressemblait pas à Jacques.

Elle avait beaucoup de volonté comme son père, beaucoup de ressources comme lui et d'idées dans sa petite tête, mais, sous une apparente sérénité, un cœur ardent et des sentiments naturellement exaltés que le train ordinaire de la vie ne captivait pas. Dès son enfance, elle était toujours passionnément éprise de quelqu'un ou de quelque chose, et, par un autre trait singulier de son caractère, si jalouse de son indépendance que, si elle soupçonnait qu'on voulût y porter atteinte, elle se dérobait tout à coup, après s'être prodiguée avec abandon.

Farruel sentait bien qu'il fallait que ces dispositions-là fussent réglées. — Madeleine a un cœur d'or, se disait-il, mais sa petite tête travaille trop et s'habitue à imaginer les choses non pas comme elles sont, mais comme elle les désire. Et puis, quand il faudra qu'elle se mêle à la vie, elle en trouvera les conditions tout autres qu'elle ne les a rêvées, peut-être insupportables ; peut-être regimbera-t-elle pour

les accepter. C'est comme nos poulains de sang, qui deviennent ombrageux et rétifs quand on tarde trop à les atteler. Il est grand temps de porter remède à cela.

Ce qui le rassurait un peu, c'est qu'à travers les changements que l'âge et l'éducation avaient apportés dans le caractère et l'esprit de ses enfants, il retrouvait, disait-il, intacts en eux, les traits d'origine.

Enfin, le terme tant désiré de cette éducation à la ville arriva. Jacques et Madeleine quittèrent l'école.

Hélas ! Farruel ne devait pas jouir longtemps de ses enfants. Il n'aurait pas le bonheur d'achever cette éducation si incomplète, en leur enseignant la pratique de la vie.

IV

Jacques Farruel était encore dans la force de l'âge ; un peu usé par l'excès du travail et du souci, mais d'une constitution robuste, il pouvait espérer vivre encore longtemps.

Un jour, en revenant d'une foire qui se tenait au loin, par un rude temps d'hiver, la nuit, sous la pluie, il se sentit tout malade. Lè lendemain, le médecin du bourg déclara qu'il avait une fluxion de poitrine grave, qui exigeait un traitement énergique et de grands soins.

Tout fut inutile ; le mal empira rapidement ; et il fallut bientôt renoncer à tout espoir de guérison.

Farruel avait eu le pressentiment de la gravité de son état. Quand il vit que sa fin approchait, il fit appeler le recteur, et, après avoir réglé ses comptes avec sa conscience, il pria le notaire de venir lui parler.

M. Bernard, notaire et maire de la commune

de la Roche, était le grand ami de Farruel. Impossible de trouver deux hommes mieux faits pour s'entendre et pour s'apprécier : même vigueur de volonté et d'esprit, même caractère, même origine, même cœur dévoué, si ce n'est que M. Bernard, qui était resté vieux garçon, laissait rarement voir le fond du sien.

Au sortir de l'école du village où le jeune Bernard avait appris tout juste à lire et à écrire, ses parents, le trouvant trop chétif pour les travaux des champs, le firent entrer comme petit clerc chez le notaire du canton. L'habitude perfectionna vite son écriture et son orthographe ; et il était si assidu, si curieux d'apprendre, il avait tant de sagacité et une si bonne mémoire, qu'au bout de quelques années il s'était mis au courant des affaires de l'étude. Après lui en avoir, en fait, laissé la direction, son patron, qui vieillissait, pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de le prendre pour successeur, en se contentant, sur le prix de sa charge, d'un premier acompte que Bernard put lui payer en liquidant la petite succession de son père ; le reste devait être remboursé sur les produits de l'étude.

M. Bernard n'était pas devenu un grand

savant, mais un bon praticien, qui comprenait bien les affaires, et dans l'austère probité duquel on pouvait avoir une confiance aveugle; car il était aussi parcimonieux des deniers de ses clients que des siens, ce qui n'était pas peu dire.

Comme tous les gens qui se font formés tout seuls, il avait conservé, en toutes choses, une manière de procéder tout à lui, et la tournure de sa personne était restée aussi originale que la tournure de son esprit. Ses vêtements ne différaient guère, pour la forme, de ceux des laboureurs aisés de la commune, et il lui arrivait encore de porter des habits de son père; mais ce qui distinguait surtout sa personne, c'était sa manie de se couvrir la tête de deux ou trois bonnets de laine surmontés d'un large chapeau, — afin, disait-il, de se garer des courants d'air, la chose la plus pernicieuse du monde. — Quand il s'animait, aussi bien que quand il changeait de place, il en ôtait un, quelquefois deux, pour les remettre souvent un instant après, et le conseil municipal prétendait reconnaître à cet exercice quand M. le maire ruminait quelque proposition difficile à faire accepter.

Lorsque Farruel vit M. Bernard assis auprès de son lit : — Monsieur Bernard, lui dit-il, le bon Dieu veut me rappeler à lui ; je croyais pourtant n'avoir pas encore achevé ma tâche. Vous avez été pour moi le meilleur des amis ; je vous dois ce que je suis. J'ai à vous demander un dernier service ; vous ne me le refuserez pas.

Mes enfants me causent un grand souci. Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Qu'est-ce que va devenir la Garenne ? Si j'étais sûr qu'ils s'y fixeront pour y jouir du fruit de notre travail et y continuer la vie que nous y avons menée, leur mère et moi, et qui, grâce à notre union, n'a pas été malheureuse, monsieur Bernard, malgré nos épreuves, je mourrais content.

Mais, à leur âge, on ne sait pas encore trop ce qu'on veut. Ils ont conservé bien des goûts de leur enfance, ils en ont pris d'autres à la ville. Tout cela leur trotte par la tête. La vie du laboureur est un peu rude ; il faut pouvoir la comparer aux autres conditions pour s'y attacher, et, pour faire cette comparaison, il faut une expérience qu'ils n'ont pas.

Je ne vous le cacherai pas, monsieur Bernard, l'idée qu'on pourrait faire de mon

Jacques un commis et de ma petite Madeleine une bonne sœur ou la femme de quelque employé de ville, empoisonne mes derniers moments.

Pour les préserver, je compte sur leur bon sens, sur le souvenir qu'ils auront gardé de leur père, et sur votre amitié.

Le fond est bon, monsieur Bernard, je m'en suis assuré. Ils savent que je ne vivais que pour eux ; ils ont confiance en moi ; ils m'aiment. Je veux, en les quittant, leur demander une promesse : c'est qu'avant de songer à prendre aucun autre parti, ils demeureront au moins un an à la tête de la Garenne, afin de s'assurer s'ils ont le goût de l'état de leur père. Je les connais ; ce qu'ils m'auront promis, ils le tiendront, et j'espère que cet apprentissage suffira pour fixer leur vocation. Mais il faut aussi engager leur honneur et leur intérêt.

Il faut que mes enfants sachent que je vous dois encore une grande partie de l'argent que vous m'avez prêté si généreusement pour acheter ma ferme. Je sais bien que si je vous en avais versé les produits au lieu de les employer, comme vous m'y poussiez toujours,

à des améliorations que j'aurais voulu ajourner, il y a longtemps que nous serions quittes, ce qu'il faut bien se garder de leur dire. Mais ce qu'il faudrait tâcher de leur faire comprendre, c'est que s'ils vendaient aujourd'hui la Garenne grevée d'hypothèques, ils ne la vendraient pas sa valeur, et qu'il ne leur resterait pas une grosse somme, après vous avoir remboursé ce qui vous est dû. Ne serait-il pas aussi à propos, monsieur Bernard, qu'ils sachent bien que, s'ils demeurent à la tête de la ferme, vous ne les presserez pas pour le réglement de votre compte, mais que, s'ils venaient à la quitter, vous exigeriez sans délai le remboursement de ce qui vous est dû ?

M. Bernard admirait la force d'âme de Farruel et cette sollicitude pour ses enfants qui cherchait à s'étendre au-delà de la mort. Il n'avait jamais mieux compris le prix de l'ami qu'il allait perdre.

— Mon cher Farruel, lui dit-il, tout ce qu'il était possible d'imaginer de mieux pour garantir l'avenir de vos enfants, vous l'avez fait ; et s'il faut que je survive à mon meilleur ami, ce que je n'aurais jamais pensé, vous pouvez compter sur moi. Il est nécessaire de

les serrer de près jusqu'à ce que les sottes idées qu'ils ont pu prendre en ville leur soient sorties de la tête.

Pourvu qu'ils aient un peu de raison, — et de qui tiendraient-ils s'ils n'en avaient pas, — ils prendront bientôt goût à la vie dans laquelle ils sont nés et qui a fait la fortune et l'honneur de leur père. J'ai plus de bien qu'il ne m'en faut et je n'ai pas d'enfants. Je ne donnerai pourtant pas mon bien aux vôtres pour aller le manger à la ville. Non. Mais s'il ne fallait, pour les maintenir dans le bon chemin, que jeter au feu votre obligation, cela serait bientôt fait. Je ne suis pas si avare qu'on le croit, vous le savez. Entendez-moi bien, Farruel : d'aujourd'hui, vos enfants seront les miens. Est-ce que je pourrais jamais vous oublier, mon vieil ami ! — Et, sans ajouter un mot, il saisit les mains de Farruel, qui serra aussi les siennes ; et ces deux hommes, d'une trempe vigoureuse, se séparèrent en échangeant un regard plein de tendresse et de fermeté. C'était leur dernier adieu.

V

Ce long entretien avait épuisé les forces de Farruel. Son état empirait d'heure en heure. Après quelques instants de repos, il fit signe à ses enfants d'approcher près de son lit.

— Mes enfants, leur dit-il, je vais bientôt aller rejoindre votre mère. Son vœu et le mien seraient de vous voir suivre le même état que nous.

Si vous saviez comme il est dur de vous quitter encore si jeunes et de ne pouvoir vous léguer le fruit de notre expérience avec le fruit de nos travaux ! Mais il faut que chaque homme cherche sa route et creuse son sillon.

Vous allez être maîtres de vos actions. Je ne vous demande qu'un sacrifice bien court de votre liberté. C'est une dernière prière que j'adresse à votre tendresse filiale : Demeurez au moins un an à la tête de la Garenne avant de prendre un autre parti. N'abandonnez pas les champs arrosés de nos sueurs, le toit où

MERCANTILE LIBRARY OF NEW YORK

nous avons vécu, où nous sommes morts, où vous avez passé votre enfance, avant d'avoir bien réfléchi si ce n'est pas là qu'après nous il est sage de passer votre vie.

J'aurai voulu pouvoir remettre en vos mains notre ferme exempte de toute charge. Ce n'est pas le travail qui nous a manqué pour cela, mais le temps. Le même ne peut pas tout faire. Dieu a distribué sa tâche à chacun.

Quand nous nous sommes mariés, nous n'avions pas grand'chose, votre mère et moi, et, avec notre petit avoir, nous n'aurions jamais songé à acheter les landes de la Garenne pour les mettre en rapport, si nous n'y avions été encouragés par un ami qui avait confiance en nous et nous a, je puis bien le dire, prodigué son aide.

Au commencement, nous récoltions à peine de quoi vivre, mais à force de travail nos revenus se sont rapidement accrus. Nous avons pu acquitter une partie de notre dette. Encore quelques années d'économie et tout pourrait être payé.

La Garenne sera alors un beau bien, où des laboureurs capables et vaillants pourront

vivre fort à leur aise. Mais si vous vendiez à présent la Garenne, — et ce serait un grand crève-cœur pour moi, mes enfants, — vos dettes payées, il ne vous resterait pas une grosse somme.

M. Bernard est l'ami qui nous a tant aidés. Il m'a promis qu'il n'exigerait rien de vous pendant une année. Mais après, — je le connais, il est juste et bon, mais rigoureux en affaires, — il ne fera pas de concession.

La voix de Farruel s'affaiblissait.

— Je n'ai pas besoin, mes enfants, de vous recommander de vous aimer. Mais je voudrais bien dire à part à chacun de vous, en le bénissant, comment il doit aimer l'autre.

Approche-toi plus près de moi, Jacques.

Jacques vint s'agenouiller au bord du lit de son père.

— Ta sœur est comme ta mère : toujours l'œil à son devoir. Les femmes sont plus fines que nous, elles aperçoivent les piéges que nous ne voyons pas et devinent ce qui est bon à faire. Quand tu ne verras pas trop clair dans ta route, consulte-la et suis ses conseils.

Tant qu'elle pensera que tu as besoin d'elle,

c'est un cœur fidèle, elle ne te quittera pas ; mais, ce qui m'inquiète un peu, c'est son éloignement pour les sentiers de la vie commune. Elle ne sait pas tout ce que le bon Dieu y sème de fleurs quand on y marche bravement avec un bon et honnête compagnon qui vous soutient et qui vous aime. Aide-la à trouver ce compagnon qu'elle ne cherchera pas, et fais-lui aimer la vie, en rendant la tienne aimable pour elle.

Après avoir serré Jacques dans ses bras mourants, il traça le signe de la croix sur son front et fit signe à Madeleine de s'approcher à son tour.

— Ma petite Madeleine, lui dit-il, ton frère ne sait pas encore bien sa route ; aide-le à la trouver. On lit mieux dans le cœur de ceux qu'on aime que dans le sien. C'est à la Garenne que j'avais toujours espéré vous voir vivre tous les deux. Si pourtant Dieu vous appelait ailleurs, je soumets mes vœux à sa volonté, mais promets-moi que tu ne quitteras pas ton frère avant qu'il n'ait trouvé une bonne femme pour partager ses joies et ses peines.

Madeleine avait pour son père une vénération exaltée.

— Mon père, dit-elle en sanglotant, je serai si fidèle à vos dernières volontés qu'elles s'accompliront, je vous le jure, à moins qu'elles ne soient pas dans les desseins de Dieu.

— Tu es notre ange gardien, ma fille, je te bénis.

Ce furent ses dernières paroles.

Le prêtre venait d'entrer pour lui administrer les derniers sacrements.

Quelques instants après il expira.

VI

Lorsque Farruel fut mort, on fit la *chapelle* dans la cuisine, en tendant, en manière de niche, sur la fenêtre et sur les meubles, autour de la table, des draps bien blancs ornés de petites croix formées de deux feuilles de laurier. On y déposa le corps enveloppé dans son suaire, un crucifix entre ses maintes jointes. L'expression un peu austère du visage était celle du repos paisible et profond du laboureur après sa journée. Un cierge brûlait à ses pieds.

Le soir, on vint veiller de tous les environs. La maison était pleine de monde. Jacques et Madeleine se tenaient assis aux deux coins du foyer. Jacques sanglotait de tout son cœur ; la douleur de sa sœur était moins expansive. Après s'être agenouillé un instant auprès du mort, chacun venait leur serrer la main en silence. De temps en temps on récitait des prières à haute voix, de temps en temps aussi

les hommes sortaient dans l'aire pour fumer leur pipe, ou allaient se rafraîchir dans le cellier... C'était là qu'on faisait l'éloge du défunt.

L'enterrement eut lieu le lendemain matin. Comme la Garenne est située loin du bourg, le père Boulard avait disposé son attelage pour conduire le corps; mais Farruel était si estimé de tout le monde que les jeunes gens voulurent le porter.

On ne pouvait pas voir un plus bel enterrement.

Les gens restés dans les champs et dans les villages qu'il traversait, accoururent s'agenouiller au passage. Jamais ils n'avaient vu plus longue file d'hommes et de femmes en deuil serpenter par les chemins.

Jacques et Madeleine suivirent en sanglotant à quelques pas derrière la foule, accompagnés des domestiques de la ferme. Ils étaient grands, mais un peu grêles. Leur personne avait gardé quelque chose de leur séjour prolongé dans la ville. En les voyant, on s'apitoyait sur ces pauvres jeunes gens qui n'avaient pas été habitués à travailler la terre et qui allaient avoir une rude tâche à remplir.

Le recteur avait voulu faire la cérémonie, et le vicaire assister à l'église. Tous les chantres s'étaient rendus au chœur comme le dimanche.

Au cimetière, bien des gens du bourg qui n'avaient pu suivre l'enterrement, voulurent s'y joindre pour jeter au moins un peu d'eau bénite sur la tombe de ce pauvre père Farruel, le plus brave homme de la commune.

Quand la foule se fut écoulée et que Jacques et Madeleine se trouvèrent seuls agenouillés près de cette fosse dans laquelle disparaissait leur appui, il leur sembla qu'un voile se déchirait pour leur montrer la vie sous un jour qu'ils n'avaient pas entrevu jusque-là.

Bien d'autres impressions les attendaient au logis.

Un grand vide se faisait sentir partout. Personne au foyer à la place d'où leur père les regardait avec tant de sollicitude ; le grand lit fermé. Mais, dans la famille du laboureur, la vie n'est jamais suspendue. Celui qui reste doit prendre tout de suite la place de celui qui vient de partir. Il faut pourvoir à la nourriture du bétail et à bien d'autres besognes qui ne sauraient attendre

A peine arrivés, les servantes demandèrent ses ordres à Madeleine et les valets à Jacques. On leur remit les clefs du grenier aux grains, du cellier et de ces grandes armoires pleines de toutes ces choses qu'ils regardaient avec tant de curiosité dans leur enfance et qui leur rappelaient tant de souvenirs : l'habit du dimanche que leur père portait pour aller les voir à Lamballe ; sa grosse montre d'argent que Madeleine avait tant de fois tirée de son gousset quand elle était sur ses genoux ; et les lunettes qu'il mettait pour greffer ses arbres et qu'il relevait de temps en temps sur son front pour regarder ses enfants tout à son aise.

Toutes ces émotions, toutes ces surprises, tous ces souvenirs se succédèrent pêle-mêle, pendant les premiers jours, sans leur permettre de se recueillir.

VII

Pendant la première semaine, il y avait chaque matin des *services* pour Farruel. Jacques et Madeleine y assistaient. Pendant qu'on chantait le dernier de l'*octave*, M. Bernard frappa sur l'épaule de Jacques et le pria de venir avec sa sœur, en sortant de l'église, manger la soupe avec lui. Il voulait leur parler.

M. Bernard les attendait en lisant son journal dans sa cuisine, assis au haut bout de la table où il se faisait servir à dîner par sa vieille servante.

Quand Jacques et Madeleine furent arrivés, il les fit asseoir à ses côtés. On servit la soupe et le bouilli. C'était le grand ordinaire de la maison. Pendant le repas, il ne fut pas question d'affaires. Mais M. Bernard avait presque toujours quelque préoccupation en tête, et, tout en mangeant, il avait coutume d'argumenter à haute voix devant sa servante, qui ne le comprenait guère et ne l'écoutait pas,

ce qui lui était bien égal. Ce jour-là, le sujet qui le préoccupait était du ressort de sa ménagère, qui ne manqua pas d'intervenir.

— Figurez-vous que cette niaise-là me boude parce que j'ai acheté deux petits cochons anglais dont je voudrais voir la race s'introduire dans le pays. Ces petites bêtes-là mangent de tout, ne sont jamais malades et engraissent beaucoup plus vite que les nôtres.

— De mauvaise graisse, répondit la servante. Ça ne peut être autrement, quand on ne mange que des choux et des betteraves.

— Le tout est de bien digérer ce qu'on mange pour faire de bonne graisse, ma pauvre nigaude. Je ne puis pas supporter nos grandes bêtes efflanquées qui semblent perchées sur des échasses, et qui mangent plus de grains qu'elles ne valent.

— C'est-à-dire que vous voulez ménager votre orge. Mais, vous aurez beau faire, ça ne prendra pas dans le pays, et je vous dis que, quand on verra servir ce lard-là sur la table du maire, ça ne lui fera pas honneur.

— Voilà qui m'est bien égal. — Elle est folle, ajouta-t-il en se levant, passons dans l'étude.

Après s'être assis auprès d'eux devant son grand bureau, avoir tiré un de ses bonnets et ramené l'autre sur ses oreilles :

— Mes enfants, dit-il, parlons d'affaires.

Votre père vous laisse un beau bien, mais il vous laisse aussi de lourdes charges. Votre père, mes enfants, a fait une grande faute.

Madeleine, qui avait un culte pour son père, rougit, ses yeux se remplirent de larmes, et, malgré son respect pour M. Bernard, elle ne put réprimer son premier mouvement :

— Jamais mon père n'a fait une grande faute, monsieur Bernard, j'en suis bien sûre.

— Tu as raison : c'était ta mère.

— Ni ma mère non plus.

— Ce n'était pourtant pas moi, reprit M. Bernard, car Dieu sait si je les ai assez blâmés tous les deux. Tu as la tête bien près du bonnet, ma petite Madeleine.

— Pardon, monsieur Bernard, dit Madeleine honteuse du mouvement qui lui était échappé. Je sais que vous aimiez mon père. J'ai eu tort.

— C'est moi qui ai eu tort, mon enfant, reprit M. Bernard. Tu as bien fait de défendre ton père. Tu as du cœur, c'est bien, mais cela

ne suffit pas. Entends-tu, Jacques, il faut aussi avoir de la tête.

Vous n'avez pas besoin d'avoir peur que je parle mal de votre père. Personne mieux que moi n'a connu toute sa vie. Il valait bien des fois mieux que nous. Je voulais vous dire, mes enfants, que si votre père n'avait pas dépensé tant d'argent pour vous entretenir à ces malheureuses écoles de Lamballe, il ne serait pas loin d'être quitte envers moi, tandis qu'il me doit encore beaucoup d'argent. Je lui ai promis de ne pas vous demander avant un an le réglement des comptes, et, si vous vous fixez à la Garenne pour mener comme lui la ferme avec économie, nous nous arrangerons toujours ; je ne vous presserai pas ; mais s'il vous prend fantaisie d'aller chercher fortune en ville, je ne promets rien. Je n'aime pas la ville, je ne vous le cache pas. La plupart des jeunes gens de la commune qui sont allés s'y établir y ont assez mal tourné. Vous réussirez peut-être mieux que les autres, mais, moi, je n'ai pas confiance. Je ne veux pas perdre mon argent. Il faudra donc me rembourser *ric-à-rac*, comme on dit, et vous ne pourrez pas le faire sans vendre la Ga-

renne. Ce ne sera pas un honneur pour vous, et je vous préviens aussi que vos dettes une fois payées, il ne vous restera pas une grosse somme.

Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir, mes enfants, à l'ouvrage ! leur dit-il en se levant. Je me charge de régler les droits de succession de votre père, ne vous en inquiétez pas.

Ils étaient déjà dans la cour ; il rappela Jacques :

— Si pourtant, quand tu auras vendu tes grains, tu pouvais me donner un acompte, cela me ferait plaisir. Adieu, mes enfants.

M. Bernard est dur, dit Jacques à Madeleine quand ils furent sortis.

— Moi, je suis sûre qu'il a bon cœur, répondit Madeleine.

— C'est égal, reprit Jacques, j'ai bien envie d'être quitte envers lui.

— Il faut y travailler de tout notre cœur, mon frère.

Cet entretien avait fixé leur attention sur ce qu'ils avaient à faire.

En rentrant à la ferme, Jacques dit au père Gorin avec une autorité qui l'étonna :

— Nous commencerons demain notre hivernage.

VIII

Les pauvres enfants n'étaient pourtant pas bien fiers au fond. Ils avaient presque oublié en ville le peu qu'ils savaient du métier, et ils auraient bien eu de la peine à se tirer d'affaire sans l'aide et les conseils des vieux serviteurs que leur père avait su s'attacher, par sa fermeté patiente et sa bonté : la Gobarde et le père Gorin.

La Gobarde n'était pas belle, et, avec sa peau hâlée, ses grands traits, sa forte carrure, on aurait pu la prendre pour un homme sans la coiffe que soulevaient ses épais cheveux grisonnants, souvent ébouriffés. Un peu braillarde, mais bonne personne au fond, elle était infatigable, et, bien longtemps avant le soleil levé, personne ne pouvait dormir avec elle à la ferme. Elle se serait jetée au feu pour ses maîtres.

Le père Gorin avait deux défauts : il buvait un coup le dimanche et fumait trop ; aussi

avait-il peu d'économies, ce qui ne l'inquiétait guère, parce qu'il se regardait à la Garenne comme chez lui ; moins ardent que la Gobarde, il ne s'arrêtait jamais, et, si les gens qu'il menait à la besogne l'avaient écouté, ils seraient demeurés aux champs bien après la nuit close, ce qui ne l'empêchait pas, en rentrant, de s'occuper du bétail. Il n'avait qu'une pensée, qu'un souci, qu'un entretien : la Garenne. Et, comme sa mémoire était bonne, il se rappelait les cultures de chaque champ et la filiation de chaque bête depuis vingt ans. Farruel avait recours à lui quand ses souvenirs lui faisaient défaut.

Il est inutile de dire qu'ils avaient reporté sur les enfants de leur maître tout leur attachement pour lui.

Le soir, pour se mettre un peu au courant de la besogne du lendemain, Jacques ouvrit un vieux volume de la *Maison Rustique* que Farruel lisait quelquefois et sur les marges duquel il avait griffonné ses propres remarques sur tout ce qui le préoccupait. Après avoir lu ce qui était relatif aux semailles, il aperçut en marge le nom de sa sœur : — Écoute, lui dit-il, il est mention de toi, et il lut :

On sème toujours trop tard et trop épais. J'apprendrai à semer à Madeleine. Cette petite fille-là est attentionnée à tout ce qu'elle fait ; elle m'économisera plus d'une perrée de blé. Nous la donnerons aux pauvres, pour que Dieu bénisse nos récoltes.

Madeleine, qui s'était penchée sur son frère pour lire elle-même, continua :

Jacques est plein d'ardeur, le pauvre petit. J'en ferai quelque chose, mais il n'est pas persévérant et soigneux comme sa sœur : il laisse tout à la traîne. Il faudra que je lui apprenne à ranger les choses et à tout profiter. Si j'avais tout ce qui est perdu inutilement à la ferme, je serais riche.

— Il y a longtemps que je sais bien que tu vaux mieux que moi, dit Jacques à sa sœur.

— Pauvre père ! soupira Madeleine. Il faudra faire notre apprentissage tout seuls.

Le lendemain matin, tout le monde était aux champs dès l'aube. C'était par une belle matinée de novembre, un peu froide. Une brume épaisse flottait au-dessus de la terre et des buissons couverts de gelée blanche. Mais au premier rayon du soleil, comme si tout s'éveil-

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

lait à son lever, un léger vent vint soulever l'épais manteau qui couvrait la terre endormie, et laissa voir les beaux horizons paisibles et silencieux du matin.

La Gobarde s'était levée dès je ne sais qu'elle heure pour soigner les bestiaux et pouvoir ensuite aller râteler avec les autres, et voir comment s'y prendraient ses jeunes maîtres, qui étaient aussi ses enfants.

Elle les mangeait des yeux.

Quelle belle allure avait Jacques, le fouet à la main, dirigeant et animant son attelage avec la sûreté et la patience d'un vieux laboureur !

Et Madeleine, son panier passé à l'un de ses bras, puisant de l'autre les poignées de grains qu'elle lançait à toute volée, d'un mouvement toujours égal, sur la terre que Jacques venait de déchirer avec sa charrue !

— Regardez-les donc par plaisir, disait la Gobarde au père Gorin ; comme ils s'y prennent ! La petite Madeleine ne laisse pas tomber de sa main un seul grain mal à propos. Et Jacques, voilà un crâne garçon !

— Jacques, répondait le père Gorin, je me charge d'en faire le meilleur charrueur de la commune.

— Est-ce que par hasard vous croyez avoir jamais eu cette tournure-là auprès des bêtes et de la charrue, vieil innocent, répliquait la Gobarde en haussant les épaules.

IX

Le frère et la sœur trouvèrent cette première journée un peu longue. Mais, après avoir soupé d'un grand appétit et dormi d'un profond sommeil, ils se réveillèrent le corps et l'esprit si dispos qu'il ne leur restait de leur travail de la veille qu'un bon souvenir et une plus ferme résolution de s'engager de tout leur cœur dans leur nouvelle vie.

Madeleine aida la Gobarde à traire les vaches; Jacques rôda par les écuries autour des chevaux, s'informant un peu de tout et cherchant à se rendre compte de ce qu'il lui importait de connaître, pour arriver à bien diriger la ferme.

La Gobarde faisait autour de ses vaches et de ses cochons un ramage étourdissant; parlant à chaque bête comme si chacune de ses paroles en était comprise ; grognant les unes, disant des tendresses aux autres et tenant à faire connaître à Madeleine le caractère de chacune.

— La *Grande Brune*, lui disait-elle, veut commander dans l'étable. Il n'y a que la *Pigeonnée* à ne pas se soumettre. — Tu as beau me regarder, vilaine bête, je te connais bien. Tu ne m'aimes pas, parce que je t'ai donné bien des coups de gaule ; je t'en donnerai encore. — C'est la *Vieille Gare* notre meilleure ; tranquille à la pâture, et de grand rapport ! C'est à peine si elle se tarit entre ses veaux. Mais, dame, il faut de quoi pour la tenir en état et la pauvre bête ne peut plus manger la paille ; elle n'ira plus bien loin et j'avais conseillé à votre défunt père de la vendre.

Et ses cochons ; c'était bien une autre affaire. Quand ils voyaient la Gobarde entrer dans leur cour, tenant à deux mains son baquet rempli d'une bonne *pâlée*, et que tous se précipitaient sur elle, la poussant de leur groin à la renverser, quel déluge d'injures et de coups, avant de parvenir à écarter les plus voraces et les plus forts, pour faire place aux plus faibles ! Et quand ses truies donnaient leurs petits, qu'ils fallait passer la nuit dans leur retraite, maintenir la mère couchée sur le flanc en la caressant, et placer chaque petit à la mamelle qui devait l'allaiter, quel plaisir de montrer tout cela à Madeleine !

Madeleine enchantait la Gobarde par sa complaisance à écouter ses conseils. Elle en faisait son profit, se réservant de réformer plus tard, quand elle aurait plus d'expérience, les routines fâcheuses qu'elle remarquait dans la manière de faire de sa vieille servante.

Jacques était plus impatient et moins docile. Il ne lui suffisait pas d'apprendre ce qu'on avait coutume de faire ; il voulait savoir pourquoi.

— Pourquoi ! répondait le père Gorin, qui ne s'était jamais avisé de se rendre compte de rien ; pourquoi ! parce que cela s'est toujours fait du temps de votre défunt père.

Mais ce qui le scandalisait surtout, c'était lorsque Jacques, après avoir inutilement cherché les avantages de la pratique jusque-là suivie, parlait de faire autrement.

— Jacques a du goût pour le labour, mais, *nom de delà*, disait-il à la Gobarde, il ne *dure* pas et voudrait tout savoir du même coup.

— Croyez-vous qu'il va passer sa vie à écouter vos histoires qui n'ont pas de bout ?

— C'est égal, reprenait le père Gorin, il veut trop faire à sa tête.

— Dame, mon bonhomme, répliquait la Gobarde, vous ne serez pas le maître, n'y comptez

pas. Il vous débrouillera. Il est vif comme la poudre ; mais j'aime ces caractères-là.

Jacques comprit bientôt que si la Garenne avait un beau bétail, des terrains en plein rapport, cela ne s'était pas fait tout seul : que c'était le fruit d'un grand savoir, d'une grande vigilance, et que, pour faire un bon chef de ferme, il faut un autre homme que pour faire un bon commis. C'était donc, après tout, un bel état que celui dont il faisait l'apprentissage. Il y prenait goût.

Il aimait le travail au grand air qui exerçait et développait ses forces. Il s'occupait aussi assez volontiers de son bétail, dont il était fier, et sur les produits duquel il comptait pour faire honneur aux affaires de son père. Mais la préoccupation de tout prévoir, de tout régler, de tout surveiller, fatiguait un peu sa jeune tête et lui semblait dure.

L'isolement l'attristait aussi quelquefois. Il suffisait à Madeleine d'avoir bien rempli sa journée et de se retrouver le soir auprès de son frère pour être pleinement satisfaite. Jacques était plus exigeant. Il aimait beaucoup sa sœur, mais il y avait en lui une exubérance de vie qui l'entraînait au dehors. Il ne pouvait se passer de la compagnie des voisins.

Malheureusement, il ne se trouvait guère de bons laboureurs dans les environs, et c'est compter beaucoup sur la sagesse d'un jeune garçon d'espérer qu'il tirera profit des mauvais exemples en voyant de près où le désordre conduit.

X

La ferme la plus voisine de la Garenne était la Coudraie, berceau de la vieille famille agricole des Boulard, qui l'exploitaient de père en fils. Elle était située sur la route du bourg à la Garenne. Plusieurs champs des deux exploitations se joignaient ; les habitations n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un petit quart de lieue.

Les bâtiments d'exploitation, éparpillés autour d'une grande cour, n'offraient rien de remarquable, si ce n'est leur état de délabrement, qui tenait moins à leur vétusté qu'au défaut complet d'entretien. La maison d'habitation était ce qu'on appelle dans le pays une vieille *demeurance*, une *noblesse*. La porte cintrée, les fenètres étroites et grillées, les corbelets de pierre de l'immense cheminée de la cuisine, soutenus par de lourds pilastres, attestaient l'ancienneté de la demeure, dont les anciens propriétaires avaient occupé évidem-

MERCANTILE LIBRARY OF NEW YORK.

ment le premier rang de la population agricole du pays. Le père Boulard, très glorieux de l'origine de sa famille, prétendait être en possession de titres si anciens que le notaire lui-même n'avait pu les lire. Quant à lui, il se contentait de les regarder, sans avoir jamais songé à en faire autre chose.

La Coudraie, qui contenait plus de cent journaux, eût été la plus belle exploitation de la Roche, si elle avait été bien cultivée. S'ils l'avaient voulu, les Boulard, auxquels elle appartenait tout entière, y auraient fait des affaires d'or. Mais ils ne s'étaient jamais douté et ne prenaient guère souci de ce qu'il faut faire pour tirer de la terre tout ce qu'elle peut produire. Le père Boulard disait que, quand on a un beau bien à soi qu'on fait valoir, ce n'est pas la peine de se tuer à la besogne comme un pauvre fermier ; que, quant à lui, il ne vivrait jamais en riche martyr. Cette manière de voir et de faire, qu'il tenait de son père, plaisait beaucoup à ses enfants.

Jean-Louis Boulard était bon homme. On souriait bien un peu, par derrière, de la vanité de l'oncle Jean-Louis, comme on l'appelait, parce qu'il était un peu parent de tout le

monde ; mais tout le monde l'aimait. Adjoint et membre du conseil municipal, où il représentait l'influence prépondérante de l'interminable famille des Boulard, il s'occupait assez peu des affaires de la commune, et encore moins des siennes, si ce n'est toutefois à l'auberge et dans son cellier, où il aurait bien passé des journées entières à discourir sur les unes et sur les autres ; ce qui ne les avançait guère.

Il était marié en secondes noces. A la mort de sa première femme, il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire était d'épouser la servante qui tenait sa maison et soignait ses enfants encore en bas âge. Jeanne Corbin, qu'on appelait la *Corbine* à la Coudraie, ne fut pas traitée avec beaucoup plus de considération après qu'avant son mariage. Sa besogne n'avait pas diminué ; au contraire, car elle était chargée un peu de tout dans une maison bien difficile à gouverner. On cessa seulement de lui payer ses gages. Il est vrai que, quand elle en avait trop par-dessus la tête, elle se soulageait en criant sur tout le monde, et en disant leurs vérités aux uns comme aux autres, sans épargner le père Boulard, qui ne redoutait rien tant que la langue de sa bonne femme.

Le père Boulard avait quatre enfants : trois fils et une fille.

Jean-Louis, l'aîné, qui devait rester dans la ferme après son père, était un grand et fort garçon d'une trentaine d'années, toute la ressemblance du bonhomme, glorieux de sa force et de son bien. A jeun, doux comme une fille ; querelleur, quand il avait bu. C'était lui le charretier, et tout le monde l'aimait, parce qu'il était toujours prêt à aider les uns ou les autres. On était sûr de le trouver à toutes les *détournerie*s, à tous les convois de marne ; mais, quand il fallait charroyer tout seul à la Coudraie, il laissait volontiers le fouet à ses domestiques, aussi bien que le soin de ses bêtes à l'écurie, prétextant quelque affaire à la forge, qui n'était pas loin de l'auberge.

Claude, le second, en sortant de l'école, était aller passer trois ou quatre ans chez son oncle, le recteur de Plévenon, qui voulait en faire un prêtre ; mais il n'en put rien tirer. Habituellement solitaire et silencieux, son caractère susceptible et jaloux lui causait quelquefois des emportements redoutables. C'est lui qui était chargé de mener les domestiques à la besogne. Le matin, son fusil sur l'épaule, il les condui-

sait aux champs, mais, au lieu de travailler avec eux, il allait le plus souvent braconner dans les environs.

Le père Boulard avait voulu faire du troisième, Julien, un employé du gouvernement. Julien avait été envoyé au collège de Lamballe et plus tard nommé dans les droits réunis, mais il ne put y tenir. Comment se plier à une vie régulière, après avoir été élevé dans le laisser-aller de la Coudraie ! C'était grand dommage. Julien avait d'heureuses qualités, et, tout en cédant au mauvais exemple, il sentait souvent avec tristesse qu'il faisait fausse route, mais l'habitude était plus forte que sa volonté.

Enfin, Catherine, la fille du père Boulard, était une belle personne d'une vingtaine d'années ; elle avait été élevée au couvent de Lamballe et en avait apporté des goûts qui s'accommodaient mal des habitudes de la Coudraie. Son père, qui était très fier d'elle, l'appelait sa *demoiselle* et la regardait comme destinée à trouver à la ville un parti qui ferait honneur à la famille.

Les Boulard, on le sait, avaient de tout temps frayé avec les Farruel, mais depuis que Jacques Farruel avait placé ses enfants à la

même école que ceux de son voisin, le père Boulard saisissait toutes les occasions de resserrer les liens qui existaient entre les deux familles. Farruel ne montrait pas le même empressement. Il lui arrivait souvent de se dire :

— Je voudrais bien, pour mes enfants et mes domestiques, être un peu plus loin de la Coudraie. Mais le plus sage est d'accepter de bonne grâce ce qu'on ne peut empêcher.

XI

Lorsqu'à la mort de leur père, Jacques et Madeleine se trouvèrent tout seuls à la tête de la Garenne, ce fut naturellement du côté des Boulard qu'ils durent chercher l'aide et surtout la société dont ils ne pouvaient se passer à leur âge. Ils retrouvaient là Julien et Catherine, leurs anciens compagnons d'enfance et d'école.

On se donnait souvent la main à la besogne, on veillait les uns chez les autres, et, le dimanche, on s'attendait pour aller au bourg et pour en revenir ensemble.

Jacques avait un tempérament ardent, Catherine ne tarda pas à s'en emparer. Il faut dire qu'il n'y avait pas dans la commune de plus jolie fille, ni de plus avenante. Elle avait rapporté du couvent je ne sais quoi que n'avaient pas les autres, un mélange de retenue et d'abandon d'un attrait provocant. Son costume n'avait pas changé de forme, mais son

châle serrait moins sa gorge, et sa coiffe, attachée plus négligemment, laissait échapper d'épais bandeaux de cheveux blonds. Catherine, qui s'avisait bien de l'effet qu'elle produisait, s'arrêtait volontiers à deviser et à rire avec les jeunes garçons, mais Jacques avait toutes ses préférences. Il n'y avait qu'un point sur lequel ils ne pouvaient parvenir à s'entendre. A la Coudraie, elle avait pris en horreur la vie agricole. Or, Jacques prétendait y prendre goût chaque jour davantage ; elle s'en impatientait et cherchait à l'en dégoûter.

Il s'en fallait bien que Madeleine fût attirée autant que Jacques par ses voisins de la Coudraie. La vie qu'on y menait ne lui allait guère et lui semblait, surtout pour son frère, d'un dangereux exemple. — Mais, se disait-elle, Jacques ne tiendra pas à la Garenne s'il faut qu'il y vive comme un loup. On ne choisit pas ses voisins, et on a besoin de tout le monde. Faisant donc contre fortune bon cœur, elle se prêta aux rapports établis entre les deux familles.

Madeleine avait beaucoup de bonne grâce, et, quand elle sortait de sa réserve habituelle, des saillies de gaieté charmante. Ce fut à qui

lui ferait le meilleur accueil. Le père Boulard, dont elle était la filleule, en raffolait et la convoitait pour l'un de ses garçons, qui tous les trois étaient épris d'elle. Jean-Louis, qui ne soupçonnait pas qu'un Boulard de la Coudraie, et l'aîné, pût trouver un refus parmi les plus huppées de la paroisse, se l'était attribuée et lui faisait de grosses plaisanteries, en attendant le temps opportun pour conclure l'affaire. Claude, sans sortir de son humeur silencieuse et sombre, rôdait toujours autour d'elle et la dévorait des yeux. Quant à Julien, ses sentiments se trahissaient surtout par son embarras auprès de Madeleine, quand il était de sens rassis ; car, quand il avait bu un coup, il avait une expansion insupportable.

Tout le bien des Boulard, et beaucoup d'autre avec, n'aurait pu décider Madeleine à devenir la femme de Jean-Louis ni de Claude, mais Julien était un compagnon d'enfance auquel se rattachaient tant de souvenirs et peut-être bien aussi quelques espérances. Si brave garçon alors, si bon pour elle ! Il était en train de bien mal tourner, mais Madeleine retrouvait pourtant encore

par moments, dans le Julien d'aujourd'hui, le Julien d'autrefois, et avait bien de la peine à renoncer tout à fait à l'espoir de le voir changer de vie.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK.

XII

Un jour que Madeleine était dans l'aire, occupée des soins du bétail, tandis que tout le monde travaillait aux champs, Julien, qui guettait l'occasion de la trouver seule, l'aborda.

— Je t'ai aperçue comme je passais. Où sont donc les autres qu'ils te laissent faire toute seule la litière des bêtes ? Comme tu es vaillante, Madeleine ! Donne-moi ce faix de paille que je le porte dans l'étable.

— Ce n'est pas l'affaire d'un *monsieur* de porter des faix de paille. C'est bon pour de pauvres paysans comme nous.

— Tu te moques de moi, Madeleine ; mais j'aime mieux ça que l'air sérieux avec lequel tu me regardes depuis ton retour. Écoute ; puisque nous sommes seuls, laisse-moi te dire tout ce que j'ai sur le cœur.

— J'écoute, dit Madeleine.

— Où est le temps, Madeleine, où nous revenions toujours de l'école ensemble et où tu

grimpais sur mon dos quand tu étais fatiguée? Tu passais tes petits bras autour de mon cou et tu me disais : — C'est toi que j'aime le mieux. Et quand nous étions plus grands, que nous nous cherchions toujours et que mon père disait au tien : — Tu seras obligé de donner ta fille à mon Julien, ils ne peuvent plus se quitter. — Je vois bien que tu as oublié notre amitié d'autrefois, Madeleine, et tu ne sais pas quel chagrin tu me fais.

— C'est parce que je ne l'ai pas oubliée que je suis triste quand je te rencontre. Qu'est-ce que cela me ferait de te voir te perdre, si j'avais oublié que nous étions amis ? C'est toi que j'aimais le mieux, c'est vrai, parce que c'est toi que je trouvais le meilleur. Je pensais que, quand tu serais grand, tu aurais une bonne tête et un bon cœur sur lesquels on pourrait compter, et je te retrouve en train de devenir comme tes frères et pire qu'eux. Tu avais plus d'instruction ; quel usage en as-tu fait ? Au lieu d'en profiter pour devenir un bon laboureur, tu es allé chercher une pauvre place à la ville, par paresse et par vanité. Tu n'as pu y tenir, et, aujourd'hui, sais-tu seulement ce que tu veux ? Tu quittes le cellier de la Cou-

draie pour aller boire dans les auberges du bourg, et c'est à peine si tu donnes un coup de main à tes frères.

— C'est vrai ce que tu dis là, Madeleine. Je vois bien que je suis une mauvaise route, j'en rougis de honte. Aide-moi à en sortir. Si tu voulais m'aimer comme autrefois, tu verrais comme je deviendrais sage.

Ce n'était pas le dévouement qui eût manqué à Madeleine pour aider Julien à rentrer dans la bonne voie, mais elle sentait tristement qu'elle n'y parviendrait pas toute seule et qu'il n'y avait guère à compter sur la fermeté de ce pauvre garçon. Ne voulant pourtant pas non plus le décourager :

— Allons, dit-elle, je te promets que si tu changes de vie, je te rendrai mon amitié d'autrefois.

— Et que ce que nous rêvions, et nos parents aussi, se fera, dit Julien ?

— Je pourrais te le promettre sans m'engager beaucoup, répondit Madeleine ; car, il faut bien te l'avouer, mon pauvre Julien, je n'ai pas grande confiance dans la persévérance de ta volonté, mais je ne veux pas te tromper. Ce que je vois des gars de la Roche ne me

pousse guère au mariage, je t'assure, mais il y en a un au moins que je veux tâcher de sauver. C'est mon frère ; et tant qu'il ne sera pas bien établi dans la vie, je ne dois pas songer à moi.

Jacques rentrait en ce moment de la charrue. Julien et Madeleine se levèrent, un peu confus d'être surpris en tête-à-tête. Après avoir dit bonjour à Jacques, Julien reprit le chemin de la Garenne.

— C'est donc décidément Julien à qui tu donnes la préférence, dit le soir, en plaisantant, Jacques à sa sœur. Tant mieux, c'est le meilleur des trois. Il ne manquera pas de besogne à la Garenne, s'il veut en faire.

— Il faudrait que je fusse folle, répondit Madeleine, si je prenais pour guide un pauvre garçon qui ne sait pas se conduire lui-même. C'est grand dommage ; il avait si bon cœur. Vous finissez par vous gâter tous les uns par les autres. Cela me fait peur pour toi. Je ne suis pas en train de plaisanter ce soir. Et tu me parles d'épouser un de ces garçons-là ! Jamais.

— Mais pourquoi donc, reprit Jacques, me presses-tu tant de me marier, si tu es si éloignée de le faire pour ton compte?

— Ah ! toi, Jacques, c'est différent. Te voilà à la tête d'une grande ferme. Il te faut une femme et des enfants. Mais prends-en une qui t'aime et qui aime ta vie. Elle aura toujours assez de bien, si elle est vaillante et économe.

— Je vois bien où tu veux en venir, ma sœur ! tu as peur que j'épouse Catherine ; tu ne l'aimes pas.

— Pas trop pour ta femme, c'est vrai. Catherine est une bonne fille, mais elle n'aime pas le train du labour. Ce qu'elle a sous les yeux l'en a dégoûtée, et je le comprends. Je vois bien qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour t'en dégoûter toi-même. Es-tu bien sûr que, si elle trouvait un garçon qui l'emmenât à la ville, elle ne le préférerait pas à toi ?

— Si Catherine me trompait, dit Jacques, je m'en aviserais bien. Elle est un peu entichée de la ville, c'est bien vrai. Comment veux-tu qu'elle se plaise dans le casse-tête de la Coudraie, au milieu d'une bande de valets à demi vagabonds, avec la Corbine, qui crie d'un côté et l'oncle Julien de l'autre. Elle croit que, dans toutes les fermes, c'est un peu la même chose. Si elle vivait avec nous, elle aurait bientôt changé d'idées, et pris goût au

ménage ; mais quand il y aurait du vrai dans ce que tu dis, où veux-tu que j'aille chercher ailleurs ?

— Eh bien, mon frère, si ce mariage est écrit, qu'il se fasse vite : la Coudraie n'est un bon endroit ni pour Catherine ni pour toi. C'est comme un sort, les têtes s'y chavirent et les cœurs s'y gâtent.

— Je ne sais pas sur quelle herbe tu as marché, ma sœur, mais, ce soir, tu vois tout en noir.

— C'est ce pauvre Julien qui en est cause. Il ne demandait qu'à bien faire. Ils l'ont perdu. Il le sent bien, mais il n'aura jamais la force de se relever. Et dire que si on lui tendait la main on ne le sauverait pas et qu'il pourrait bien au contraire vous entraîner dans sa chute. J'en pleurerais bien !

— N'y pense plus et allons nous coucher, dit Jacques. — Nous avons demain une *défoncerie.* Il faut que j'aille au bourg faire ferrer mes bêtes.

XIII

On était à la fin de janvier. C'était le temps des labours d'hiver et des défonçages.

Le père Farruel était renommé pour ses labours ; personne ne savait manier comme lui la charrue. Avec ses six chevaux, dans les défonçages, il charruait aussi profondément que les autres avec dix et douze bêtes. Il réservait pour des cas fort rares ces attelages de dix et douze chevaux, qu'il blâmait parce qu'il est impossible de bien régler le halage et qu'il y a beaucoup de force perdue. — Il y avait, disait-il, encore plus de temps perdu à fricoter et à boire, sans compter que souvent, après ces *poisseries*, les pauvres bêtes ne s'en portaient pas mieux. Mais il fallait voir ses charrues comme elles étaient finement forgées et bien montées, comme elles plongeaient dans le sol ; la vigueur et le bon état de ses chevaux ; avec quel ensemble, à sa voix, ils halaient à plein collier. Et ce n'était pas une,

mais deux et trois fois qu'il chavirait ainsi jusqu'au roc la terre des champs auxquels il voulait confier ses pommes de terre et ses racines, chargeant, disait-il, l'air et le soleil de lui fournir du fumier.

Jacques, avec son esprit vif et clairvoyant, n'avait pas eu de peine à comprendre l'efficacité de ces forts labours faits à propos. Mais le père Gorin avait beau lui rappeler ce que pensait son père de la réunion de plusieurs attelages sur la même charrue, il ne pouvait le décider à faire sa besogne tout seul.

Pour justifier sa préférence, Jacques ne manquait pas de mauvaises raisons. La vraie, c'est que l'entrain du travail en commun le charmait. Quelle belle chose à voir que ces longues attelées, à la puissance desquelles rien ne résistait, chaque charretier conduisant ses bêtes ! Et les pauses joyeuses, et le beau jeu du soir !

C'était avec ceux de la Coudraie que Jacques attelait ordinairement. Ils lui avaient fait bien des *boutées ;* il fallait les rendre. Jean-Louis Boulard était venu prévenir Jacques qu'ils voulaient avoir une grande *vêprée,* et le prier d'être dans le champ avec son atte-

5

lage et d'apporter sa grande charrue ; ce à quoi Jacques consentit d'autant plus volontiers que les charrues de la Coudraie, le plus souvent abandonnées dans les champs, étaient ordinairement mal montées et marchaient mal. Madeleine avait été obligée de promettre qu'elle viendrait souper à la Coudraie.

Jacques était exact ; les Boulard en retard, suivant leur habitude.

Enfin, les chevaux arrivèrent, poussés au grand trot par un pâtour, mais il n'y en avait que cinq : Jean-Louis s'étant aperçu que les fers du sixième ne tenaient plus, était retourné à la ferme pour y poser quelques clous. On n'attendit pas longtemps, et tout le monde s'employa à former l'attelage, pour réparer le temps perdu. Mais, à peine partis, les vieux harnais des Boulard écourtèrent et il fallut encore un quart d'heure pour les amarrer avec des bouts de cordes.

Ce fut la dernière anicroche. Les bêtes de la Coudraie n'étaient pas grasses, mais Jean-Louis touchait dur, et il faut dire qu'elles halaient bien.

A chaque coup de fouet qu'il leur cinglait, Jacques affectait de modérer l'ardeur des

siennes en tirant sur les guides : vanité de charretier.

Vers les deux heures, le père Boulard parut avec une grande *briquée* de cidre dans chaque main, suivi de la Corbine et de Catherine qui portaient du pain et du beurre. On arrêta les chevaux, et chacun s'assit sur l'herbe, dans l'orée, pour manger un morceau.

Catherine était gaie comme un pinson, et jolie ! Elle lutinait Jacques qui était allé s'asseoir auprès d'elle. Pendant qu'il buvait, elle lui heurta le bras. Le verre de Jacques lui ayant échappé des mains, il saisit celui de Catherine qui l'avait déjà porté à ses lèvres, et, après y avoir bu une gorgée, le lui présenta de nouveau. Catherine but, Jacques le reprit et but à son tour. Comme ils se regardaient et riaient de bon cœur !

Et puis Catherine se leva, prit du pain dans son panier et alla en donner des morceaux aux chevaux de Jacques, et plus Jacques la regardait, plus elle caressait joliment de sa petite main le museau des bêtes.

La pause n'avait pas paru longue à Jacques. La Corbine, qui était de mauvaise humeur, l'interrompit brusquement au milieu d'une histoire du père Boulard.

— Si vous restez là toute la journée à les amuser, lui dit-elle, il n'y aura pas grand'besogne de faite.

Le père Boulard n'osa répondre, et l'attelage se remit en marche.

Jean-Louis trouva que la *vêprée* n'était pas mauvaise. Il est vrai qu'il était généralement satisfait de lui-même.

Madeleine, qui était venue rejoindre Catherine, attendait avec elle dans l'aire le retour des charrueurs. Après avoir soigné les bêtes, on soupa gaiement et l'on se rangea autour du grand foyer de la cuisine, pour veiller tous ensemble.

XIV

Quelles veillées que les veillées de la Coudraie, pour y rencontrer toute sorte de monde ! On était groupé autour du grand foyer, dans un nuage de fumée que traversait à peine la lueur vacillante de la chandelle de résine, quand la flamme des *bourrées*, qu'on jetait de temps en temps dans l'âtre, ne venait pas lui prêter le secours de sa belle lumière. C'était là qu'il fallait aller pour apprendre les nouvelles du pays.

Le père Boulard, assis au haut bout du banc-clos, présidait et pérorait, tandis que la Corbine, assise en face de lui, s'endormait régulièrement tous les soirs, après souper, en filant sa quenouille. Catherine, ses frères et les arrivants occupaient les autres places ; et, sur le bord saillant de la pierre du foyer, se groupaient les pâtours et les servantes. Les valets, à demi couchés, à demi endormis, occupaient les autres bancs, plus en arrière.

Il était bien rare qu'il ne se trouvât pas dans l'assemblée quelque mendiant de passage, cherchant un gîte. Quand le père Boulard en voyait entrer un de connaissance, il envoyait coucher les pâtours pour lui faire place.

De temps en temps, l'un des gars ou le bonhomme Boulard invitait quelque voisin à faire un tour avec lui au cellier ; mais on apportait rarement la *brique* à la cuisine, parce qu'il aurait fallu verser du cidre à trop de monde.

La veillée avait ce soir là son aspect ordinaire.

Catherine coquetait avec Jacques.

Madeleine, feignant de ne pas s'apercevoir des ardeurs des trois frères Boulard pour elle, jasait un peu avec tout le monde.

Quant au père Boulard, un mendiant lui avait conté la veille une nouvelle qui ne lui sortait pas de la tête.

— Il n'y a pas de doute pour moi qu'il a été assassiné.

— Qui ça, mon oncle ? demande Madeleine.

— Le recteur de Saint-Jagu. Il est parti lundi en disant de ne pas l'attendre, qu'il coucherait chez son confrère de Quintenic. Il n'y a pas paru, et on n'en a pas de nouvelles. Il

aura été assassiné en traversant la forêt de la Hunaudaie.

— Je connais cet endroit-là, dit un grand gaillard qui avait une mine à faire le coup, et que les Boulard avaient ramassé depuis quelques jours. J'ai travaillé dans la forêt, et, dame ! si le bon homme s'y est égaré, on a bien pu l'entraîner dans quelque fourré et lui faire son affaire.

— Est-ce qu'on est sur la trace du crime ? dit Madeleine.

— Oui et non, dit le père Boulard. On a arrêté un bûcheron qui avait en sa possession le parapluie du recteur. Il a prétendu qu'après s'être enivré il s'était endormi dans le bois et qu'il avait trouvé ce parapluie tombé sur la route qui va à Lamballe.

— Si vous ne voyez pas là une preuve du crime, père Boulard, dit un voisin, qu'est-ce qu'il vous faut ? D'abord, cet homme-là s'est coupé. Il ne peut pas avoir trouvé le parapluie du recteur sur la route de Lamballe, puisqu'il se rendait à Quintenic ; et puis il avait des égratignures aux mains et au visage.

— Qu'il a pu se faire en tombant sur des ronces, dans son état d'ivresse.

— Sapristi ! je voudrais bien vous avoir pour juge, père Boulard.

— N'oublie pas que je suis adjoint et magistrat, mon ami ; je dois faire des *hypothèses* comme le président des assises. As-tu été du jury, toi?

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien, tu as dû remarquer qu'ils font tous des *hypothèses*, le président, le procureur et l'avocat. Mais ce ne sont pas les mêmes.

Sais-tu pourquoi ils en font ?

— Pour embrouiller le jury ?

— Mais, non.

— Mais, si. Comment ! quand l'avocat et le procureur soutiennent chacun le contraire, ce n'est pas pour embrouiller le jury ? Eh bien, moi, ça m'embrouille.

Jacques et Catherine n'écoutaient guère la discussion. Ce soir-là, Catherine était si jolie, avec sa coiffe un peu négligemment attachée, et de laquelle s'échappaient ses beaux cheveux blonds ; ses joues étaient si vermeilles, et ses lèvres aussi ; elle souriait si gracieusement à Jacques. Jamais il n'en avait été plus épris.

— Quand est-ce que nous nous marierons ? lui disait il à voix basse.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK.

— Quand tu sauras ce que tu veux.

— Je veux être laboureur.

— Alors, cherche une autre femme.

— Tu ne m'aimes pas.

— C'est toi qui ne m'aimes pas, puisque tu t'obstines à prendre un état que je déteste.

— Marions-nous. Tu verras que nous serons si heureux après, que nous nous trouverons bien partout.

— Puisque nous serons heureux partout, allons en ville.

— Je vois bien que ce que tu désires le plus, Catherine, ce n'est pas d'être ma femme, mais de changer de vie.

— Oui, avec toi.

— Ou avec un autre.

— Eh bien, oui; avec un autre qui aura en moi une confiance que tu n'as pas.

— Voyons, ne sois pas fâchée. Sais-tu ce que nous devrions faire? Ce serait de tant nous aimer que tout le reste nous fût égal... Veux-tu essayer?

Catherine répondit par un petit serrement de main furtif et un regard si tendre que Jacques se sentit rassuré.

A cet instant entrait un grand vieillard, un bâton ferré à la main et son bissac sur l'épaule.

— Ah ! voici le Grand-Pierre, s'écria le père Boulard, qui vient demander à coucher. Approches-toi du feu, Grand-Pierre. Eh bien? Tu as entendu parler de l'affaire du recteur de Saint-Jagu? — A-t-on retrouvé le cadavre?

— Mieux que ça.

— Le meurtrier ?

— On a retrouvé le recteur plein de vie.

Tout le monde regardait le Grand-Pierre d'un air ébahi.

— Le recteur, continua le Grand-Pierre, avait été mandé secrètement par l'évêque, qui voulait lui proposer la cure de Matignon. Au lieu de s'arrêter à Quintenic, il se décida à prendre tout de suite, à Lamballe, le train pour Saint-Brieuc. Mais savez-vous ce qui lui est arrivé ? Il était si fatigué de cette journée, le pauvre bonhomme, qu'il s'est endormi au passage du train à Saint-Brieuc et il ne s'est réveillé qu'à Brest. C'est ce qui a retardé son retour au presbytère.

— Mais comment le bûcheron pouvait-il être en possession de son parapluie ?

— Parce que le recteur ayant eu besoin de s'arrêter un instant sur la route, l'a oublié, et que le bûcheron l'a trouvé.

— Pour moi, dit le père Boulard, en examinant cette affaire-là en magistrat, et en faisant des *hypothèses*, comme le président, j'étais fort porté à croire que le bûcheron n'était pas coupable.

La soirée s'avançait; les têtes commençaient à s'échauffer; on avait fait tant de visites au cellier!

Les trois frères étaient, comme toujours, très occupés de Madeleine. Ordinairement, Madeleine ne faisait qu'en rire, mais ce soir-là elle en était obsédée. Jamais l'œil de Claude n'avait été si ardent; jamais Jean-Louis n'avait été si ennuyeux avec ses grosses plaisanteries. Quant à Julien, qui était complètement ivre, il lui murmurait à l'oreille des déclarations sans suite et sans fin qui la navraient jusqu'au fond du cœur.

Claude avait plusieurs fois lancé à Julien des regards de jalousie et de colère. Quand il vit son visage se pencher si près de celui de Madeleine qu'il l'effleurait en lui parlant à voix basse, il ne put se contenir. Bondissant sur lui et le repoussant brutalement :

— Tire-toi de là, morveux, lui dit-il, rends-moi ma place.

Julien furieux saisit son frère au collet. Ils allèrent rouler tous les deux au milieu du groupe de pâtours et de servantes assis sur le bord du foyer, et la lutte aurait continué, si Jacques, se précipitant entre eux, ne les avait séparés.

— Vous devriez avoir honte de ce que vous faites-là, s'écria le père Boulard, vous avez perdu la raison. Allez vous coucher.

Tout le monde se leva.

En retournant à la Garenne avec Jacques, Madeleine était très émue de la scène dont elle avait été l'occasion.

— Ils ne sont pas près de me revoir à leurs veillées, dit-elle à son frère. Jean-Louis est une brute, Claude me fait peur. Tu verras qu'il finira par faire quelque mauvais coup. Quant au pauvre Julien, il ne se relèvera jamais. Ils viendront à bout de l'abrutir.

— Voilà bien une belle affaire, ma pauvre petite sœur, répondit Jacques, pour une poussée! Tu crois donc que les gars sont toujours sages comme des filles? Tu en verrais bien d'autres, le dimanche, dans les auberges du bourg.

— Ce n'est pas là que j'irai chercher mes exemples, mon frère.

— Il y a de bons garçons partout.

— Comme les Boulard.

— Les Boulard sont de bons voisins, toujours prêts à rendre service ; s'ils ont leurs défauts, il n'y a qu'eux à en souffrir.

— Et ceux qui se perdent dans leur compagnie.

— On n'est pas obligé de les imiter ; et tu ne me feras pas croire qu'on ne peut pas faire un pas sans tomber. Au surplus, s'il fallait vivre à la Garenne comme un loup, j'en aurais bientôt assez.

Jacques était lui-même un peu échauffé ; les reproches de sa sœur le mirent de mauvaise humeur, et on se coucha ce soir-là assez tristement.

XV

Madeleine n'avait qu'une idée en tête : sauver de l'abandon le foyer paternel et faire tout au monde pour y fixer Jacques. C'est à peine si elle se demandait par moments quel chemin elle suivrait elle-même dans la vie. Il serait bien temps de prendre un parti quand elle n'aurait plus qu'à songer à elle. Mais il fallait d'abord remplir la tâche que son père lui avait confiée en mourant. Pauvre père ! Rien ne pouvait la distraire de ce dernier regard si pressant et si tendre et qui voulait dire : Je sais bien que je puis compter sur toi.

A défaut de l'expérience des choses de la vie, l'instinct de son cœur l'avertissait des obstacles qui entravaient ses efforts vers le but poursuivi par elle avec une persévérance passionnée. Le voisinage de la Coudraie était un de ces obstacles, elle le reconnaissait de plus en plus : Jacques lui échappait.

Ce n'est pas que Jacques se sentît entraîné

vers la ville. Catherine aurait pourtant bien voulu faire de lui un *monsieur*. Jacques ne s'y prêtait pas. La vie facile de la Coudraie, dont il prenait insensiblement les habitudes et les goûts, le disposait peu à aller chercher en ville une position difficile et dépendante; mais elle le disposait encore moins au rude apprentissage du métier de laboureur et aux efforts assidus qu'exigeait la direction d'une ferme de l'importance de la Garenne.

Dans les commencements, quand son courage fléchissait, il suffisait, pour lui faire reprendre goût à la besogne, que Madeleine lui rappelât le vœu de leur père et l'honneur d'être après lui le premier laboureur du pays. Mais peu à peu l'influence des Boulard était venue contrarier la sienne. Ils le raillaient de se condamner à un assujettissement, à un isolement inutiles ; ils prétendaient que son père s'était tué à ce métier-là ; et Jacques, pour s'excuser de ses négligences, se persuadait qu'en effet son père avait pris les choses trop à cœur, qu'il fallait en prendre et en laisser.

En se levant le matin, souvent distrait, souvent fatigué par de trop longues veillées, il donnait bien encore quelques ordres, quand il

y pensait ou quand ses domestiques lui demandaient ce qu'il fallait faire, mais il n'en surveillait plus l'exécution. S'il continuait à conduire son attelage à la charrue, il jetait le plus souvent le soir, en rentrant, comme Jean-Louis Boulard, le fouet et les guides à ses valets, et ne s'assurait plus si ses chevaux ne manquaient de rien.

Comme ses voisins de la Coudraie, il avait maintenant toujours quelque chose à faire au dehors : un cheval à ferrer, un outil à porter à la forge, une commission à la Coudraie, où l'on s'arrêtait toujours un peu en revenant du bourg, sans parler des stations à l'auberge ; et, en fin de compte, il ne rentrait souvent que le soir, quelquefois fort tard.

Le marché de Lamballe, tous les jeudis, était aussi une belle occasion de perdre son temps. Le père Boulard ne manquait guère de s'y rendre, sans avoir le plus souvent grand'chose à y acheter ou à y vendre. Mais on y rencontrait les amis, on y apprenait les nouvelles.

Catherine, toujours prête à y accompagner son père ou ses frères, ne manquait pas d'y entraîner Jacques. C'était bien tentant ; emmener Catherine dans le char-à-bancs ; dîner

tous ensemble chez Ambroise, au *Pot d'Etain*, en joyeuse compagnie, et, le soir, quand tout le monde était *gai*, la ramener à fond de train en la faisant tour à tour trembler et rire et enlacer de ses jolis bras, pour ne pas tomber, le bras de son conducteur.

Aux yeux de Jacques, Catherine avait pourtant un défaut : elle regardait trop les commis des droits réunis. Si l'on rencontrait un de ces beaux messieurs sur la route, Catherine voulait absolument qu'il montât en tiers ; ce qui faisait enrager Jacques.

A moins d'affaires urgentes, Madeleine refusait d'être de ces voyages. Il fallait bien, disait-elle , qu'il restât quelqu'un au logis. Elle ne manquait pas d'ajouter quelque allusion aux conséquences déplorables du défaut de surveillance, mais Jacques feignait de ne pas comprendre. Quand ses remontrances étaient plus directes, il convenait qu'elle avait raison, mais il tournait la chose en plaisanterie, appelait sa sœur : — ma petite sermonneuse, — et s'esquivait en disant : — Il faut bien que jeunesse se passe.

Pour donner plus d'autorité à ses conseils, Madeleine s'avisa un jour de chercher si elle

ne trouverait pas, dans les notes de la *Maison Rustique*, quelque précepte de son père applicable à la conduite de Jacques et propre à le faire réfléchir. Un soir, croyant l'occasion favorable :

— N'est-ce pas le moment de sarcler nos blés ? dit Madeleine.

— Il est grand temps, répondit Jacques. Il faudra y mettre notre monde dès demain matin. Moi, je suis obligé d'aller en route. Vois un peu dans le livre si mon père employait la herse ou le râteau.

Jacques était tombé dans le piége. Madeleine lut :

On n'en finit pas avec le râteau. J'emploie la herse, mais je la conduis toujours moi-même.

Aujourd'hui, les laboureurs qui ont un peu de bien ne veulent plus mettre la main à la besogne ; leurs terres font pitié. Ils sont plus malaisés que les fermiers. Jacques tiendra à honneur de garder les traditions de son père.

Jacques sentit la leçon et demeura un instant partagé entre l'irritation et le repentir, sans savoir que répondre. Mais il aperçut le père

Gorin et la Gobarde qui n'étaient pas encore couchés et à la présence desquels Madeleine avait eu tort de ne pas prendre garde ; son amour-propre blessé l'emporta :

— Mon père, dit-il, avait ses idées dont je saurai tirer profit, à l'occasion. Mais je sais où aller les prendre, et je n'entends pas qu'on me fasse le catéchisme comme à un petit garçon.

Sans paraître autrement tenir rancune à sa sœur, il devint plus réservé avec elle, écartant avec soin de leurs entretiens tout ce qui eût pu prêter matière à une remontrance.

XVI

Madeleine eût eu bien de la peine à se tirer des difficultés de la tâche qu'elle avait entreprise, sans l'aide intelligente et dévouée d'une jeune voisine, Denise Audren.

Les Audren étaient une famille de marins, une des meilleures de la Roche, mais ruinée par les naufrages. Ils habitaient, à un quart de lieue à peine de la Garenne, sur le versant midi d'une grande côte nommée *La Guette*, dans une petite maison qui, avec le *closset* y attenant et une vache, était tout leur avoir.

Denise avait dix-huit ans. Son père s'était noyé, comme son grand-père, à la pêche d'Islande. Sa mère était morte depuis bien des années. Elle était restée avec sa grand'mère, à moitié en enfance, un frère aîné de vingt-cinq ans, Jean-Pierre, actuellement embarqué sur la flotte, et deux petits jumeaux de sept à huit ans, un garçon et une fille, Pierrot et Chonette, qu'elle avait aidé sa grand'mère à élever.

Les délégations de Jean-Pierre étaient une des ressources de la famille, mais elles n'auraient pas suffi à la faire vivre, si Denise n'y avait pas suppléé par son travail. Laissant à la grand'mère et aux enfants le soin du ménage et de la vache, elle allait à ses journées dans les fermes voisines.

Depuis quelque temps, elle ne quittait plus guère la Garenne. Elle y trouvait de la besogne tant qu'elle voulait, et ce n'est pas tout. Les Farruel étaient pour elle pleins d'égards et de bonté. Ils laissaient sa vache paître dans les orées de leurs champs, fournissaient du lait aux enfants, quand elle était tarie, et même quelques bottes de paille pour tirer de misère la pauvre bête dans les plus mauvais jours d'hiver.

C'était une si bonne petite créature que Denise, si simple, si franche, si laborieuse et de si bonne humeur! Son œil intelligent semblait deviner si vite et si discrètement tout ce qu'on pouvait désirer d'elle, que Madeleine lui ouvrit son cœur.

Elle consolait Madeleine et excusait Jacques.

— Laissez-le bondir en liberté comme vos poulains, disait Denise ; vous savez bien que,

si vous leur montrez la bride, ils se cabrent ; et quand vous les laissez gambader dans l'aire tout leur soûl, ils rentrent tout seuls dans l'étable. Jacques se calmera comme eux. Il cherche maintenant un peu partout sa route ; il la trouvera. Jacques a bien trop de bon sens et d'honneur pour s'arranger longtemps de la vie qu'on mène à la Coudraie. Mais si vous voulez m'en croire, Madeleine, vous lui cacherez avec soin le chagrin que vous cause sa dissipation. Nous autres femmes, quand nous nous apercevons que nous affligeons ceux qui nous aiment, notre cœur s'attendrit ; il paraît que celui des hommes s'exaspère. J'avais déjà deviné cela avec mon frère. Enfin, Madeleine, je crois que si Jacques pouvait voir que, sans jamais vous plaindre, rien ne vous coûte pour tâcher de maintenir sans lui la ferme bien ordonnée, et s'il trouvait toujours ici les gens de bonne humeur, le désarroi et les querelles de la Coudraie finiraient bientôt par lui être insupportables.

— Je crois que tu as raison, dit Madeleine. Je veux essayer de suivre tes conseils.

Elle tint parole.

Non seulement elle s'abstint de faire à

Jacques le moindre reproche sur ses longues et fréquentes absences, mais elle chercha même, à force de vigilance et d'activité, à suppléer à la négligence qu'il apportait dans la direction des travaux de la ferme. Pour prendre chaque besogne à propos, il fallait se donner beaucoup de peine, consulter souvent le grand livre et aussi les domestiques, sans qu'ils se doutassent que c'étaient eux qui avaient inspiré les ordres qu'ils allaient exécuter.

Madeleine s'astreignit scrupuleusement aussi à ne jamais rien faire qu'aprés avoir consulté son frère devant les domestiques, afin de lui faire sentir qu'il avait toujours la responsabilité du maître de la maison.

Quand, après de trop longues veillées, Jacques s'était attardé au lit et qu'il trouvait Madeleine dans l'aire, mettant tout le monde à l'ouvrage, alerte et gaie comme un pinson, et que, loin de lui faire des reproches, elle lui disait : — Je donne les ordres dont nous sommes convenus, — Jacques avait bien de la peine à cacher son embarras.

Denise, qui ne se lassait pas d'admirer le dévouement infatigable de Madeleine, l'aidait de toutes ses forces et de tout son cœur.

Il n'y avait pas sa pareille pour le soin du bétail.

Pendant que la Gobarde préparait le repas à la cuisine, Denise trayait les vaches, courait de l'aire à l'étable et, se faisant aider par les pâtours, renouvelait la litière, distribuait aux bêtes de bonnes brassées de trèfle ou de paille, avec une grande économie et un grand discernement. Quand elle entrait dans le *quélion* des veaux, c'étaient des bondissements et des beuglements de joie à étourdir. Denise, assise sur un *glon* de paille, sa jatte de pain et de lait entre les jambes, était souvent obligée d'appeler Madeleine à son aide pour tenir de force dans la jatte la tête des veaux qui venaient d'être sevrés et qui ne voulaient pas boire tout seuls. Comme on riait de bon cœur, quand leur museau barbouillé de lait venait effleurer le joli visage des jeunes filles !

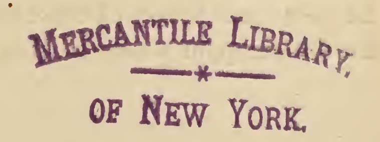
Grâce à ces soins, le bétail de la Garenne continua à être aussi beau que du temps du père Farruel. Jacques s'avisait bien de tout, mais il ne communiquait ses réflexions à personne.

Le soir, après souper, Denise faisait un saut à *La Guette* pour s'assurer si la grand'mère

Audren avait bien sa tête et si les petits n'avaient besoin de rien, mais elle revenait souvent veiller avec Madeleine. Quand Jacques n'était pas encore sorti, les jeunes filles, par leur bonne humeur et par leur entrain, cherchaient à le retenir au foyer et elles y parvenaient quelquefois. Denise aimait tant Madeleine, elle s'était associée avec tant d'ardeur à ses efforts pour fixer son frère au logis, qu'elle ne soupçonnait pas qu'en cherchant à charmer Jacques, il se pût bien qu'elle n'obéît pas seulement au désir de faire plaisir à sa sœur. Elle s'y prêtait avec un abandon qui pouvait bien aussi n'être pas sans danger pour son propre cœur.

Un matin, Denise annonça à Madeleine qu'elle venait de recevoir une lettre de son frère Jean-Pierre, qui arrivait en permission.

— Il nous donnera, dit-elle, un bon coup de main pour retenir Jacques.



XVII

Jean-Pierre n'avait guère plus de vingt-cinq ans ; mais la longue station qu'il venait de faire dans les mers du Sud, sans altérer sa constitution robuste, avait donné à sa peau une teinte bistrée. Dans leurs orbites un peu creusées, ses beaux yeux noirs avaient pris une expression plus profonde qui révélait, tour à tour, la douceur et l'énergie de son caractère. C'était un vrai marin, un enfant du bord. Embarqué tout jeune, ses allures, son langage, son humeur et le tour de ses impressions s'étaient formés sur son bateau. Les idées qu'il avait en tête étaient le fruit de ses voyages. Mais les qualités de son cœur étaient un héritage, le seul qu'il eût reçu ; il le partageait avec sa sœur.

On l'attendait depuis le matin. Quelle joie à la Guette ! Un si bon frère, qui les aimait tant, qui déléguait toute sa solde pour les faire vivre ! La grand'mère s'était assise sur le

seuil de la porte pour l'apercevoir de plus loin. Chonette et Pierrot montaient et remontaient sur le tertre auquel était adossée la maison, pour annoncer son arrivée, et revenaient dire tout aussitôt qu'on ne voyait personne. Denise, encore plus agitée que les autres, nettoyait et rangeait tout dans la maison pour lui donner un air de fête, mettant à chaque instant le nez à la porte.

Madeleine ne pouvait pas se dispenser d'être là, à l'arrivée de *notre Jean-Pierre.* Denise l'en avait si naïvement, si joliment priée, qu'elle n'aurait pu refuser sans la blesser.

Enfin, il arriva, avec son petit chapeau ciré sur l'oreille, sa chemise bleue à grand col ouvert et rabattu, sa vareuse flottante. Quand Madeleine vit ce vigoureux garçon, si bien campé, aux traits si mâles, se jeter au cou de sa grand'mère, et, l'œil humide, serrer à la fois dans ses bras et les petiots et Denise et les dévorer de baisers, elle ne put se défendre de partager l'émotion de tous.

Denise ne manqua pas de raconter à Jean-Pierre toutes les nouvelles du pays : la mort du bonhomme Farruel, les projets de Jacques

et de Madeleine, et comme quoi, à force de hanter la Coudraie, où il allait voir Catherine, Jacques commençait à se déranger comme les Boulard ; la peine que cela causait à Madeleine et tout ce qu'elle faisait pour ramener son frère. — Elle est aussi bien bonne pour nous tous, ajoutait Denise. J'ai des journées presque toute l'année à la Garenne, et cela nous aide bien à vivre. Tu ne peux pas savoir quel cœur elle a et quelle tête !

— C'est ce qui te trompe, ma petite, répondit Jean-Pierre ; à mon arrivée, elle m'a laissé voir, à travers ses jolis yeux, jusqu'au fond de son âme. Si j'avais la Garenne à moi, je la lui donnerais et je mettrais mon sac à terre ; mais je ne l'ai pas, je n'ai rien. — Imbécile ! voilà ma tête à la dérive. Je dis que je n'ai rien. Est-ce que je ne t'ai pas, et les petiots, et grand'mère ; et je ne vous donnerais pas pour votre pesant d'or. Entends-tu bien, dit-il en embrassant sa sœur.

Il ne fut pas difficile à Denise d'entraîner son frère à la Garenne, dont il anima beaucoup les veillées. Il avait tant à raconter et chacun était si curieux de connaître, l'un une chose, l'autre une autre : Denise, la vie du

bord ; Madeleine, ses aventures de voyage ; Jacques et le père Gorin, les habitudes de culture des divers pays ; la Gobarde aurait bien passé la nuit à écouter des histoires de sauvages.

— Si on ne laboure pas ces grandes plaines de l'Amérique, dont vous nous parliez, qu'est-ce qu'elles produisent ? disait le père Gorin.

— Du bétail, mon vieux.

— Mais, répliqua Jacques, sans engrais pas de fourrage, et sans fourrage pas de bétail.

— C'est ce qui te trompe. L'herbe vient là toute seule, et plus haute que dans ton meilleur pré avant la coupe. Figure-toi des prairies sans fin et des fermes plus grandes que toute la commune de la Roche et qui nourrissent des troupeaux de cinq cents vaches et de mille moutons.

— Qui est-ce qui les soigne ?

— Ils sont plus avisés que les vôtres, ils se soignent tout seuls.

— Mais il ne peut y avoir d'étable assez grande pour les loger.

— Ils couchent en plein air, parbleu ! — j'y couche bien, moi — et sont moins souvent malades que les tiens, qui étouffent la nuit, entassés sans air les uns sur les autres.

— Vous nous en comptez là trop long pour que j'y croie, reprit le père Gorin.

— Viens-y voir, mon vieux ; je t'emmène à mon bord, nous ferons la traversée ensemble.

— Je voudrais bien voir le père Gorin en sauvage, dit la Gobarde.

— Faut-il vous en montrer un, dit Jean-Pierre. Qui est-ce qui veut être habillé en sauvage ?

— Moi ! moi ! s'écrièrent en même temps les pâtours.

Et, en un tour de main, avec l'aide de Denise, de quelques nippes et d'un peu de charbon, le jeune garçon était grimé en sauvage, à la grande joie de chacun.

Tantôt c'étaient des danses étrangères que Jean-Pierre reproduisait avec un entrain original et charmant.

Un soir, ce fut la cérémonie du baptême de la ligne, qui fut représentée sur la personne d'un jeune valet, tout fier au début d'être choisi pour un rôle dont il ne soupçonnait pas les inconvénients. — Vous jugez s'il y eut rire.

Jacques cherchait quelquefois à entraîner Jean-Pierre avec lui à la Coudraie ; mais Jean-Pierre fut vite dégoûté, et il avait fini par lui

répondre : — Si c'était pour voir Catherine, je ne dis pas ; si c'est pour voir les autres, non. Je sais par cœur les histoires du père Boulard ; Julien et Jean-Louis seront soûls, et Claude vous regarde avec des yeux qui ne me vont pas. Reste plutôt avec nous.

Et Jacques finissait souvent par rester.

Jean-Pierre n'était pas seulement un joyeux compagnon à la veillée : c'était un vaillant ouvrier. Les journées ne lui manquaient pas à la Garenne. Son esprit était inventif. Il signalait à Jacques toutes sortes d'emménagements ingénieux. — Avant ma dernière station, lui disait-il, j'ai fait partie d'une expédition de découvertes. Nous étions obligés de nous créer, en un tour de main, des installations à terre, de nous pourvoir de tout comme feu Robinson. C'est cela qui vous forme un homme ! Si mon père m'avait laissé une belle ferme comme la Garenne, je voudrais, par mes riches cultures, faire rougir de dépit tous les routiniers du pays. — Je serais capable, ajoutait-il en plaisantant, d'y faire pousser du café et des cannes à sucre.

L'entrain de Jean-Pierre gagnait Jacques, et l'attrait de sa compagnie l'avait rendu plus assidu à ses travaux.

XVIII

Un dimanche, après vêpres, Madeleine entra en passant à la Coudraie. Elle ne voulait pas qu'on pût croire qu'elle fût marrie avec les Boulard. Elle ne le voulait pas, à cause de Jacques, à cause de Catherine et aussi à cause du père Boulard qu'elle plaignait, le pauvre bonhomme, parce qu'il était son parrain et l'ami de son défunt père.

Le père Boulard était au coin du feu, Catherine à la table, en compagnie de Jacques et du beau commis des droits-réunis, en l'honneur duquel on avait débouché une bouteille de vin. Claude, qui venait de rentrer avec son fusil et son chien, était silencieusement assis vis-à-vis de son père.

Les autres n'étaient pas encore revenus du bourg.

Madeleine crut remarquer que Jacques n'était pas de bonne humeur. Quant à Catherine, elle paraissait partager ses faveurs tout éga-

lement entre les deux galants, dont le père Boulard cherchait en vain à attirer l'attention pour leur conter ses interminables histoires.

— Voici ma petite filleule, dit-il à Madeleine en l'apercevant, ou plutôt ma bru, car il faudra bien que tu te décides à prendre mon Jean-Louis qui raffole de toi ; tu le rangeras.

Madeleine ayant par hasard, à ce moment, tourné la tête du côté de Claude, le vit lancer à son père un regard irrité.

S'il n'avait pas été si tard, Madeleine se serait volontiers prêtée plus longtemps à écouter son parrain ; mais on n'était encore qu'à la mi-mars, la nuit vient vite. Après avoir causé un peu avec tout le monde, elle se leva.

— Reste à souper avec nous, mon enfant, lui dit le père Boulard. Jacques, qui nous est resté plus fidèle que toi, te ramènera ce soir à la Garenne.

— Merci, mon oncle, répondit Madeleine ; la Gobarde est malade, j'ai de la besogne pressée à la maison.

Après des instances inutiles, Madeleine s'étant levée, chacun voulait aller la conduire, sauf toutefois Claude, qui avait disparu, mais elle s'échappa en disant : — C'est à peine s'il

fait nuit close. Je serai à la Garenne dans un petit quart d'heure. On ne m'enlèvera pas.

Le chemin du bourg à la Coudraie se prolonge jusqu'à la Garenne, mais il fait un assez long détour et on abrége la route en allant par la traverse, le long des prairies.

Madeleine n'était pas peureuse, mais ce soir-là les impressions de son esprit la rendaient toute frissonnante. Elle sentait Jacques bien mal engagé. Si Catherine allait le planter là, après lui avoir fait prendre les mauvaises habitudes de ses frères ! Et puis le regard ardent et sinistre de Claude la poursuivait sans qu'elle pût s'en distraire. Aussi ne put-elle s'empêcher de pousser un cri quand, au moment où elle s'engageait dans le chemin creux qui descend aux prairies de la Coudraie, elle vit Claude debout devant elle.

— Je ne voulais pas laisser deviner aux autres que je te cherchais ; voilà pourquoi je suis venu t'attendre ici. — Il faut absolument que je te parle, Madeleine. Si tu savais comme je t'aime ! Veux-tu être ma femme ?

— Pour me battre comme le pauvre Julien, répondit Madeleine, qui n'avait pas pardonné à Claude sa brutalité.

— Pour faire tout ce que tu voudras. Je travaillerai, je ne boirai plus.

— Commence par te corriger avant de chercher une femme.

— Si je me corrige, m'épouseras-tu ?

— Je ne veux pas me marier.

— C'est-à-dire que tu en aimes un autre.... Si tu l'épouses, je le tuerai.

— Tu me fais horreur. Laisse-moi.

Elle voulait s'enfuir. Mais Claude lui barra le passage.

— Pardonne-moi, Madeleine, je ne sais plus ce que je dis. En grâce, ne me désespère pas ! Il faut que tu sois ma femme.

Et il la saisit dans ses bras.

Madeleine sentit sur son visage le souffle brûlant de ses lèvres.

— Misérable ! s'écria-t-elle avec effroi !... Au secours !

A l'instant, un homme s'élançait du fossé sur la route.

C'était Jean-Pierre.

D'une main saisissant Claude à la gorge et de l'autre son chien, qui s'était jeté sur lui, il les envoyait rouler tous les deux à terre.

— Ah ! c'est comme ça que tu attaques les femmes, sauvage !

Claude, sentant bien qu'il n'y avait pas à lutter avec un pareil adversaire, se releva en murmurant quelques mots de colère et disparut.

Madeleine éperdue se pressa contre Jean-Pierre, mais, brisée par le choc des émotions contraires qu'elle venait d'éprouver, elle s'évanouit. Jean-Pierre l'assit sur l'herbe, la tête sur sa poitrine. Que faire? la porter à la ferme? Au moment où il la soulevait dans ses bras comme un enfant, elle ouvrit les yeux. Quand elle se vit dans les bras de Jean-Pierre, le sang, qui avait abandonné son visage, y afflua violemment. Après un premier mouvement de confusion, elle se rendit compte de la scène qui venait de se passer.

— Mon ami, dit-elle à Jean-Pierre, je n'oublierai jamais ce que je vous dois. J'ai peur de vous avoir exposé à sa vengeance. Il est capable de tout.

— Eh bien! qu'il y vienne voir, répondit Jean-Pierre : je l'écraserai d'un coup de pied lui et son chien. Rassurez-vous, Madeleine, il ne s'y frottera pas. C'est un lâche.

— Mais il peut vous surprendre, Jean-Pierre.

— J'en ai vu bien d'autres. J'aurai l'œil au guet.

Ils retournèrent à la ferme.

En rentrant, ils trouvèrent Denise.

— Ne vous voyant pas venir, dit-elle, et pensant bien que vous étiez entrée à la Coudraie en revenant du bourg, j'ai envoyé Jean-Pierre au-devant de vous. Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il t'est donc arrivé, Jean-Pierre, tu as la main toute sanglante ?

— Je me serai égratigné aux ronces en traversant un fossé.

Le chien de Claude lui avait fait à la main une légère morsure.

— Donne-moi ta main que je la panse.

— Non, dit Madeleine, c'est moi qui veux la panser.

Mais Jean-Pierre, ne pouvant contenir sa joie, leva sur Madeleine des yeux trop tendres.

Elle se repentit du mouvement qui lui était échappé.

— C'est pour faire mon apprentissage, reprit-elle vivement. Vous ne savez peut-être pas cela, Jean-Pierre ? Quand Jacques sera marié, Denise dit que je me ferai bonne sœur pour soigner les malades.

Denise plaisanta Madeleine, mais Jean-Pierre baissa les yeux tristement et garda le silence.

Madeleine était fatiguée ; Denise s'en aperçut. On se retira de bonne heure.

XIX

Cependant le congé de Jean-Pierre touchait à son terme.

— Mon frère, dit Denise à Madeleine, est allé à la pêche ; il serait bien content si vous vouliez venir souper avec Jacques à la Guette, la veille de son départ.

Quand Madeleine fit part à Jacques du désir de Denise : — Certainement, dit-il, il faut y aller ; ils sont de si bon cœur pour nous !

Après la besogne faite et le bétail soigné, ils se rendirent donc à la Guette.

C'était bien une maison de marins : une seine était suspendue au plafond ; des agrès de pêche accrochés aux murs ; dans le vaisselier, plusieurs pièces de faïence anglaise toutes fleuries ; le petit ménage tenu par Denise avec une minutieuse propreté.

Denise avait fait une bonne soupe de poisson et jetait dans la poêle de petites soles qui frétillaient encore en tombant dans la friture,

au grand plaisir de Chonette et de Pierrot, qui se pressaient autour de leur sœur pour les regarder.

La mère Audren n'avait pas quitté son lit, mais tout ce petit remue-ménage inaccoutumé l'avait agitée. Elle associait l'idée de ces apprêts de repas à celle de départ. C'est ainsi que son fils était parti gaîment pour ne plus revenir !

Pour qu'elle ne se tourmentât pas trop, Jean-Pierre ne la prévenait de son départ qu'au moment de l'adieu.

— Pourquoi donc, dit-elle à Denise, y a-t-il du monde à souper chez nous ce soir? Je parie que Jean-Pierre va partir. Il ne faudrait jamais fêter que l'arrivée, mon enfant. C'est trop dur de penser qu'on s'est quitté gaîment, quand on ne doit plus se revoir.

— Ne vous tracassez donc pas, grand'mère. Jean-Pierre est allé à la pêche, et nous avons prié nos voisins les Farruel, qui nous font tant d'honnêtetés, de venir manger un morceau de poisson avec nous.

La bonne femme avait souvent des absences de mémoire.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là des

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK.

Farruel? Il y a longtemps que la femme est morte, et Jacques est trop occupé et trop fatigué de sa besogne pour venir courir le soir à la Guette.

— Mais vous savez bien qu'il est mort aussi, grand'mère ; ce sont ses enfants.

— Tous morts! Il n'y a plus que moi, la plus vieille, que le bon Dieu a oubliée. — Pauvre Farruel! En voilà un qui a travaillé! Quand ton père se noya, Farruel ne voulait pas à toutes forces que ton petit frère fût marin. Il voulait le prendre à la Garenne, et lui disait en plaisantant que, s'il était vaillant, il lui donnerait sa fille. C'était un homme qui ne regardait qu'au travail et à l'honneur. Je ne pus jamais décider le petit à rester à terre. C'est dans le sang: ton grand-père et ton père étaient tout de même.

Madeleine n'avait pu s'empêcher de rougir. Denise, qui s'en était aperçue, chercha à arrêter sa grand'mère, mais la bonne femme était très excitée.

— Je veux voir Jean-Pierre, dit-elle.

Jean-Pierre s'approcha de son lit.

— N'est-ce pas que tu vas partir? ne me trompe pas, mon enfant.

— A quoi ça vous sert-il de vous casser ainsi la tête, grand'mère ? lui dit Jean-Pierre. Si vous continuez, j'embarque à l'instant.

— Tu as raison, dit-elle en se calmant un peu. A quoi bon barrer le chemin au bon Dieu, comme disait ton grand-père, il passe tout de même. — Et puis il est bien vrai que le mal ne vient jamais du côté d'où on l'attend.

Après avoir marmonné quelque temps, elle finit par s'endormir.

Quand Chonette et Pierrot, qui étaient assis sur la pierre du foyer, eurent mangé leur soupe, ils firent comme grand'mère.

Denise ne savait qu'imaginer pour rendre à Jean-Pierre cette dernière soirée agréable et lui adoucir la pensée du départ. Jacques et Madeleine s'y prêtaient de leur côté. Quand on va se quitter, on cause avec plus d'abandon de tout ce qu'on a dans la tête et dans le cœur.

— Ce que je ne puis pas comprendre, Jean-Pierre, dit Madeleine, c'est qu'après avoir mené cette belle vie de voyages et d'aventures, on puisse s'accoutumer à la nôtre.

— Je l'ai pensé longtemps comme vous, Madeleine, dit Jean-Pierre ; je ne le pense plus.

— Tout cela dépend de ce qu'on trouve à terre, dit Denise.

— Parbleu ! dit Jacques, Jean-Pierre y trouvera une bonne femme, comme il mérite d'en avoir une, et il l'épousera.

— Et puis, répliqua Madeleine dont la voix était tout émue, quand il verra passer un bateau, le souvenir de la vie du bord lui reviendra, et le regret, et l'ennui, et on sera deux à souffrir au lieu d'un.

— A ce compte-là, on ne se marierait jamais, dit Jacques.

— Moi, dit Denise, je crois que l'amour ce doit être comme l'amitié, on le trouve dans son cœur sans savoir qui l'y a mis et ce qui adviendra. Ça pousse tout seul. Est-ce que vous vous en êtes demandé si long, Madeleine, quand vous vous êtes attachée si tendrement à votre frère Jacques ?

— Qui ne le mérite guère, dit Jean-Pierre en riant.

— Tu as bien raison, dit Jacques.

— Mais, s'il m'affligeait trop, je pourrais bien le quitter, répondit Madeleine.

— Pour te donner un mari, répondit Jacques.

— Un frère et un mari, ce n'est pas la même chose, dit Madeleine. Un frère, on le trouve à côté de soi dès qu'on est en âge de regarder ; on joue ensemble, on apprend à le connaître et on l'aime tout naturellement. — Et puis, si l'on se fâche, on peut se quitter. Tandis qu'un mari, il faut le prendre sans le connaître, pour toujours. Et si l'on se trompe !

— Denise dit qu'on ne s'y trompe pas, reprit Jacques.

— Elle n'a pas dit qu'on ne s'y trompait pas, répondit Madeleine.

— Je l'ai peut-être dit, reprit Denise, car je le crois.

— Quelle drôle de fille tu fais ! dit Jacques, est-ce que par hasard tu en saurais quelque chose ?

— Non, dit Denise, qui ne put s'empêcher de rougir un peu en regardant Jacques, je l'ai deviné. J'ai bien autre chose à faire avec deux enfants sur les bras, sans compter la pauvre grand'mère. Si je m'apercevais que mon cœur m'échappe, je me sauverais bien vite.

— Ce serait peine perdue, ma pauvre Denise, repartit Jacques. Ne nous as-tu pas dit que l'amour poussait tout seul dans le cœur

comme l'amitié. Quand il y a pris racine, il ne fait pas bon l'en arracher.

— De ce coup-là, répondit Denise, vous m'en faites dire trop long et plus que je n'en sais.

— Prends garde de l'apprendre aux dépens de ton repos, ma petite sœur, dit Jean-Pierre. Jacques a raison. On ne se méfie pas, et quand on s'aperçoit qu'on est fou, ajouta-t-il, en regardant Madeleine, et qu'il serait sage de virer de bord, le gouvernail n'obéit plus à la manœuvre et la barque s'en va à la dérive.

— Comme je voudrais donc bien te voir prêt à revenir te fixer au milieu de nous, mon pauvre Jean-Pierre ! dit Jacques.

— Quand je pourrai poser mon sac à terre, répondit Jean-Pierre, la pauvre grand'mère sera morte, les autres auront pris leur volée. Madeleine dit que je ne pourrais pas tenir ici ou que je m'y hébéterais comme les autres. — Non ; j'irai en Amérique ; je me ferai planteur ; ça me distraira. Je n'ai pas envie de revenir pour voir ce pauvre foyer abandonné. Tu seras marié alors, et Madeleine aussi.

— Vous ne me trouverez pas mariée, dit Madeleine, dont la voix semblait trembler un peu.

Jean-Pierre eut un éclair d'espoir.

Mais Madeleine ajouta aussitôt : — Je pense bien que je ne me marierai jamais.

Il était tard. Jacques devait conduire le lendemain de grand matin Jean-Pierre à la gare de Lamballe : on alla se coucher.

Madeleine serra la main de Jean-Pierre en le quittant. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une parole, mais ils étaient bien émus tous les deux.

XX

Le lendemain matin, au moment de le quitter, Jean-Pierre dit à Jacques :

— Laisse-moi te dire une chose.

— Parle, dit Jacques.

— Si tu aimes assez Catherine pour en faire ta femme, dépêche-toi de l'emmener à la Garenne. Crois-moi, le plus tôt sera le mieux, et pour elle et pour toi.

— Je sais bien que c'est par amitié que tu me dis cela, Jean-Pierre... J'en ferai mon profit.

Ils s'embrassèrent et se dirent adieu.

En passant par le bourg, Jacques rencontra M. Bernard.

— D'où viens-tu avec ta carriole? lui dit M. Bernard.

— De conduire Jean-Pierre Audren à la gare.

— Tu as bien fait, reprit M. Bernard. On ne perd jamais son temps à obliger les braves

gens. Voilà un garçon de cœur qui donne tout ce qu'il gagne à sa famille. Et sa sœur ! vous pouvez bien vous vanter d'avoir en elle la meilleure journalière de la Roche, et qui serait bien à sa place partout. J'ai connu les Audren fort à leur aise ; la mer a tout englouti. C'est une des plus anciennes et des plus braves familles de la commune, et qui se relèvera.

— C'est vrai que nous avons là de bons voisins, dit Jacques, et je m'en retourne encore tout triste du départ de Jean-Pierre.

— A propos de voisins, reprit M. Bernard, j'ai vu le beau commis des droits-réunis rôder au bourg autour de Catherine Boulard. Est-ce qu'il y a quelque anguille sous roche ?

— Je ne crois pas, répondit Jacques, très déconcerté.

— Le père Boulard serait capable d'en être content. C'est un vieux glorieux... Après tout, ça ne me regarde pas, et j'ai tort de me moquer de mon adjoint. Bonjour, mon garçon.

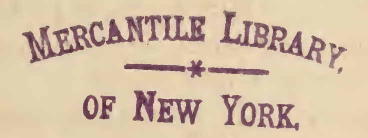
M. Bernard rentra chez lui.

Jacques, la tête encore tout occupée des dernières paroles de Jean-Pierre, n'y tint plus.

Il aimait Catherine et croyait qu'elle l'aimait assez pour consentir à partager sa vie,

quand elle verrait bien que c'était peine perdue de chercher à le dégoûter de l'état de son père. — Quand elle sera maîtresse à la Garenne, se disait-il, qu'elle y trouvera partout l'ordre, le travail et le bon accord, elle ne tardera pas à s'y plaire et à se mettre de bon cœur à la besogne comme tout le monde. Mais Jean-Pierre a raison, la Coudraie est un mauvais endroit pour Catherine comme pour moi. Madeleine l'avait bien deviné. Pauvre petite sœur ! si à force de vigilance elle n'avait réparé le temps que j'y ai perdu, où en serait la Garenne ?

— Il faut prendre un parti. Il faut que Catherine me dise si, oui ou non, elle m'aime assez pour consentir à partager ma vie. Dès ce soir, j'irai à la Coudraie.



XXI

En arrivant à la Coudraie, à la tombée de la nuit, Jacques crut entendre la voix de Catherine derrière la haie du courtil ; il écouta..... elle causait avec le beau commis.

— Comme vous seriez jolie, lui disait-il, avec un petit chapeau coquettement posé sur vos beaux cheveux blonds, si bêtement emprisonnés dans votre vilaine coiffe.

— Vous pensez que cela m'irait bien ? répondit Catherine.

— Vous seriez charmante. Mais à quoi bon songer à cela ?... Quoi que vous en disiez, Catherine, je parie que vous vous résignerez à aller soigner les vaches et les cochons du cousin Jacques, pour avoir le plaisir d'être sa femme.

— Je déteste trop cette vie-là.

— Alors, c'est Jacques qui quittera sa ferme pour vous plaire.

— Il est trop entiché de son labour.

— C'est qu'il ne vous aime pas.

— Nous n'avons pas les mêmes goûts.

— Mais moi, qui ai les vôtres, Catherine, me permettrez-vous d'espérer ?

— Que je quitterai cette vilaine coiffe qui vous déplaît ? répondit Catherine en riant. Nous verrons ;..... vous êtes trop impatient..... Rentrons. Il fait nuit close..... J'ai peur la nuit.

— Avec moi ? dit le beau commis.

— Surtout, répondit Catherine en s'élançant hors du courtil dans la maison.

Jacques fut frappé au cœur.

— Allons, dit-il, tout est fini ; la vanité l'a perdue. J'avais tout oublié pour elle ; j'ai été sa dupe. Je n'attendrai pas qu'on me mette à la porte. Je vais lui parler. Non ; je ne veux pas lui laisser voir qu'elle a brisé mon cœur. C'est à eux tous que je veux dire une bonne fois ce que je pense. Elle me comprendra.

Il entra.

— Bonjour tout le monde, dit-il, tâchant de contenir sa colére et le chagrin qui faisait trembler sa voix..... Pas de gelée cet hiver ; tout pousse à journée. Je suis bien en retard dans ma besogne ; il faut que je mette ordre à cela.

— C'est Madeleine qui lui aura fait un sermon, dit Catherine.

— Non, Catherine ; ma sœur prêche d'exemple et ne me fait pas de sermon. Mais j'en ai entendu un bon aujourd'hui et qui m'a converti.

— Je croyais, dit le beau commis, que vous aviez quelquefois songé à entrer dans notre administration.

— C'est vrai, dit Jacques. J'ai honte de le dire. Quand on n'a pas d'expérience, on se laisse prendre aux apparences ; mais j'en suis bien guéri, et je ne comprends plus aujourd'hui comment j'ai pu hésiter à choisir l'état de mon père.

— Cela m'étonne avec votre instruction, répliqua le commis.

— Mon instruction, reprit Jacques, m'a servi à comprendre que pour faire un bon laboureur, il faut bien autrement de savoir et de tête que pour faire un bon commis.

— Chacun son goût, mon cher, répliqua le commis fort piqué du ton que prenait Jacques devant tous les gens de la ferme, qui n'étaient pas fâchés de voir un *gars* de la ville mis à sa place par un *paysan* et souriaient d'un air narquois.

— Si j'étais condamné à conduire toute une journée votre charrue et à n'avoir en rentrant, pour toute distraction, que la compagnie de vos valets et de vos bêtes, j'en aurais bientôt assez.

— Chacun son goût, comme vous le dites, monsieur le commis, continua Jacques, de plus en plus animé.

Moi, j'aime mieux conduire mon attelage en plein air et en pleine liberté que de passer ma journée à griffonner entre les quatre murs d'un bureau, ou à sonder les fûts dans les auberges.

Vous avez au-dessus de vous une bande de chefs qui peuvent au premier mécontentement vous jeter sur le pavé, sans qu'il vous reste même la ressource d'un métier pour gagner votre pain ; moi, je suis le maître dans ma ferme, et je ne dois compte qu'à Dieu du peu de raison qu'il a mise dans ma tête et dont je tâcherai à l'avenir de mieux profiter.

Les vieux serviteurs que m'a laissés mon père partagent et comprennent mes soucis. Ils m'aiment ; je ne leur en demande pas davantage. Quant à mes bêtes, quand le commerce va un peu, je crois qu'elles me rapportent plus de profit que votre place.

Par exemple, dit-il en s'adressant aux Boulard, dans notre état, il faut être vaillant et avoir l'œil à tout, ou ne pas s'en mêler. Les paresseux n'y font pas fortune. Les terres maigrissent, comme les bêtes, et se couvrent de mauvaises herbes ; l'outillage, faute de soins, est bientôt à bout et l'aisance aussi.

Jacques avait beau chercher à se contenir, son émotion éclatait malgré lui.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc ce soir ? se disait Catherine, qui pressentait que c'était elle la cause de son agitation.

— A propos, dit Jacques à Jean-Louis en se levant, ce n'est pas la peine de vous déranger demain. Vous ne manquez pas de besogne de votre côté. Je gréerai tout seul. Mes chevaux n'ont pas fait grand'chose ces jours-ci ; ils sont délassés.

Quand Catherine vit qu'il allait partir, elle se glissa dans l'aire pour l'y retrouver et lui demander ce qui échauffait tant son esprit.

— Qu'as-tu donc ce soir ? lui dit-elle, en lui saisissant la main.

— Moi, rien, lui répondit Jacques.

— Tu ne me tromperas pas.

— Eh bien ! dit Jacques, puisque tu veux

le savoir, j'ai la mort dans l'âme. Mais c'est égal, tu pourras, quand tu voudras, quitter cette vilaine coiffe que portaient ta mère et la mienne, et épouser ton commis. Je te rends ta liberté.

Et, dégageant brusquement sa main de celle de Catherine qui cherchait à la retenir, il s'enfuit à toutes jambes.

Catherine comprit tout.

De la Coudraie à la Garenne, Jacques sanglota de tout son cœur. En arrivant, il était un peu soulagé.

Jacques rentra tard. Madeleine était restée seule à veiller au coin du feu. D'un coup d'œil, elle s'aperçu qu'il avait le visage bouleversé. Il vint s'asseoir auprès d'elle. Après être resté quelque temps silencieux, la tête posée sur l'une de ses mains, il avança l'autre à Madeleine :

— Tu avais raison, ma sœur. Catherine est une fille sans cœur, la vanité lui a tourné la tête. Je viens d'avoir une explication avec elle. Tout est fini. Et les sanglots recommencèrent.

— Il faut pleurer ceux qu'on a perdus, mon pauvre frère, répondit Madeleine, en serrant la main qui lui était tendue.

Elle avait le don rare de savoir consoler ; elle s'y prit si bien, fut si compatissante, sut dire à son frère des choses si tendres et si sages, qu'après s'être rassasié de sa douleur, il se calma peu à peu et put se coucher.

XXII

Après sa rupture avec Catherine, Jacques resta pendant quelque temps le cœur endolori. Le jour, les travaux de la ferme, auxquels il s'était remis avec beaucoup de goût et d'ardeur, suffisaient à le distraire ; mais, le soir, le souvenir de son amour trompé, de cette compagne de son enfance, objet de ses premières tendresses, de tant de projets, revenait douloureusement occuper sa pensée. Pour se distraire et échapper aux entretiens du foyer qui l'agaçaient, il ouvrait la *Maison rustique*, le plus souvent fermait le livre tout aussitôt, sortait brusquement dans l'aire, ou demeurait songeur et silencieux à sa place, la tête dans ses mains.

Ces tristesses finirent par céder aux efforts de Madeleine et de Denise. Il est vrai de dire qu'elles s'appliquèrent à cette tâche de tout leur cœur.

Madeleine était heureuse de voir son frère

arraché à l'influence des Boulard, qu'elle avait toujours regardée comme malfaisante.

Quant à Denise, jamais elle n'avait déployé tant de ressources et tant d'entrain que pour aider Madeleine à consoler Jacques et à le distraire. Elle n'aimait pas Catherine, parce que Catherine était glorieuse et dédaigneuse avec elle, et peut-être aussi pour d'autres motifs qu'elle ne s'avouait pas. Elle ne s'arrêtait pas à la pensée qu'elle pût devenir la femme de Jacques, — c'était un bien trop gros parti pour elle, — et pourtant, sans s'en rendre compte, elle ne se tenait pas de joie quand elle apprit qu'il avait retrouvé la liberté de son cœur. Quoi de plus naturel que de prendre intérêt au bonheur de Jacques, comme à celui de son frère Jean-Pierre? Malheureusement, Denise ne prenait pas garde qu'elle n'était pas la sœur de Jacques. Ce qui d'ailleurs lui rendait la tâche plus aisée, c'est qu'elle avait les mêmes goûts que Jacques pour la vie agricole, et tant d'industrie et d'activité pour tout ce qui y touchait, que Jacques, émerveillé, lui disait quelquefois :

— Je ne sais pas comment tu fais, mais tu as la tête et la main à tout.

Et Denise rayonnait de joie.

Jamais donc on n'avait travaillé à la ferme de meilleur cœur et de meilleur accord.

On était à cette époque de l'année où se révèle, dans toute sa puissance, la fécondité merveilleuse de la terre échauffée par les rayons vivifiants du soleil de printemps. Le laboureur commence à recueillir le fruit de ses travaux. Les labours et les semailles de printemps sont terminés. On s'occupe déjà de la culture des racines fourragères. L'herbe des prairies arrosées commence à foisonner, en prenant cette teinte d'un vert tendre qui annonce le renouvellement de la vie. Les blés et les avoines, après le passage de la herse, poussent à journée et ondulent au souffle du vent.

Mais ce qui enchante surtout Jacques, et tout le monde à la ferme, c'est d'arriver enfin à ce moment, tant désiré, où l'on peut donner au bétail, appauvri par l'abstinence de l'hiver, ces premières coupes de trèfle et de luzerne qui le transforment, pour ainsi dire, à vue d'œil. Il est grand temps de songer à mettre en état les bêtes qu'on veut vendre aux foires prochaines.

C'est aussi la saison des naissances. La Gobarde attend avec anxiété la première portée de sa plus belle truie. C'est un agneau né pendant la nuit ; une vache qui vient de vêler ; une jument prête à *poneler*, qu'on surveille. Quelle sollicitude de la part de tous ! C'est à qui passera la nuit à veiller dans l'étable ; et le matin, avec quelle curiosité on y court pour savoir ce qu'il y a de nouveau !

Dès l'aube, Jacques, sa faux sur l'épaule, part pour couper le fourrage de la journée, que le père Gorin charge dans la carriole. Et quand il revient pour déjeuner, tout trempé de rosée, Madeleine, la Gobarde, les pâtours sont déjà en besogne par l'aire et les étables, et il rencontre Denise qui, après avoir jeté un coup d'œil sur son petit ménage de la Guette, accourt de son côté. Jacques ressent bien un mouvement de joie en la voyant, mais, pas plus qu'elle, il ne se rend compte de la part qu'a chacun d'eux dans le bonheur de l'autre.

Quand vient le soir de ces interminables journées de printemps, le laboureur tombe de fatigue et de sommeil ; mais l'effervescence de la vie qui se fait sentir partout, dans les champs, dans les étables, semble lui commu-

niquer à lui-même je ne sais quel enivrement et quelle ardeur. Il ne cède qu'à regret au besoin du repos, impatient, dès le soir, du retour du matin.

Jacques était heureux. Aucune préoccupation du dehors ne venait plus le distraire de la direction de sa ferme, dans laquelle il était si vaillamment secondé. Uniquement préoccupé de l'heure présente, sans souci de l'avenir, il n'eût pas formé d'autre vœu que de voir durer indéfiniment l'état de choses qui régnait alors à la Garenne.

XXIII

On était à la Saint-Jean.

Le soir de la fête, Denise arriva à la ferme, tenant Chonette et Pierrot par la main.

— Nous sommes à la quête des fagots pour les *rieux*, dit-elle en entrant. On va en allumer un derrière chez nous, sur la Guette ; ceux du Clos et du Feu-de-Noual vont y venir. J'ai promis aux enfants de les y conduire. Il y aura un beau feu.

— Allons-y tous ; veux-tu, Jacques ? dit Madeleine.

— Je veux bien, répondit Jacques.

— Allons-y tous, dit la Gobarde. Le bien heureux saint Jean est mon patron ; il faut lui faire honneur.

— Chacun peut prendre des *faguilles* dans la *mée*, dit Jacques, tant qu'il en pourra porter.

On s'achemina gaiement vers la Guette.

Le coteau de la Guette est très élevé ; il

abritait des vents de mer la petite maison des Audren, posée au pied de l'un des versants. L'autre versant descend jusqu'aux falaises, en pentes gazonnées. Du sommet, on domine la baie ouverte au nord et bornée au midi par une longue ligne de côtes dont l'extrémité se perd à l'horizon.

Chacun grimpait en portant sa *faguille*, les enfants s'entr'aidant pour traîner la leur. Jacques les amoncelait en une meule bien arrondie et aussi haute qu'il pouvait la faire.

Le globe rouge du soleil, plus qu'à moitié plongé dans la mer, allait disparaître ; le sillage scintillant de ses rayons, ainsi que les nuages empourprés qui l'entouraient, se resserraient en pâlissant.

— Un feu, deux feux, trois sur la côte d'aval, s'écrièrent les enfants; allumons le nôtre !

Le père Gorin porta à Madeleine une branche d'ajonc enflammée.

— C'est Pierrot qui allumera le *rieu*, dit-elle, en approchant du *rieu* la main de l'enfant dans laquelle elle avait mis la branche enflammée.

Un tourbillon d'épaisse fumée blanche, bientôt chassée par la flamme, s'éleva dans l'air,

et, la flamme se propageant de tous côtés, la meule d'ajoncs et de genêts devint un grand brasier dont la clarté remplaça celle du crépuscule.

Quels cris de joie et quels ébats tout autour !

— Chantons l'*Ave Maria Stella*, dit la Gobarde.

Et toutes les voix s'élevèrent en un chœur qui eût été plus bruyant qu'harmonieux, si le bruit de la mer et du vent n'était venu en tempérer la rudesse.

— Crois-tu, marraine, dit Chonette, que frère Jean, qui est sur la mer, voie notre *rieu?*

— Il est peut-être trop loin pour l'apercevoir, mon mignon, répondit Denise, mais il sait bien qu'aujourd'hui nous prions son patron de le garder de tout péril.

— A présent, dansons une ronde autour du *rieu*, dit Jacques, que l'entrain des autres avait fini par gagner. Donne-moi la main, Denise, et chante-nous une ronde.

— Allons, dit Denise, une fois n'est pas coutume ; donnons-nous tous la main autour du *rieu ;* je vais vous chanter la ronde de la Saint-Jean.

Volez, volez au vent,
Flamme follette ;
Nous vous suivrons en dansant,
Landéririette,
Nous vous suivrons en dansant,
Tous : En avant !

Volez, volez au vent,
Vague coquette.
Le chagrin est moins cuisant,
Landéririette,
Le chagrin est moins cuisant,
En l'agitant.

Volez, volez au vent,
Blanche mouëtte,
Vous aurez le cœur content,
Landéririette,
Vous aurez le cœur content,
En revenant.

Volez, volez au vent,
Jeune fillette,
Vos amants, le plus souvent,
Landéririette,
Vos amants, le plus souvent,
En font autant.

C'est leur amour inconstant
Qui m'inquiète.
Reviendront-ils en un an,
Landéririette,
Reviendront-ils en un an,
A la Saint-Jean ?

La voix de Denise était jolie ; elle avait un accent si gai, un petit frémissement si pénétrant ! Tout le monde lui en fit compliment,

à commencer par Jacques qui, en regardant Denise, avait l'air de faire une découverte.

Après avoir un peu pris haleine, un peu jasé et compté les feux qui s'allumaient de tous côtés le long des côtes, la petite bande dévala joyeusement le coteau, en s'éparpillant. La lune éclairait la route.

Jacques, voyant que Denise avait bien de la peine à traîner Chonette et Pierrot, à moitié endormis, prit Chonette sur son dos.

Arrivée à sa porte, Denise demanda à Jacques, par manière de politesse, s'il ne voulait pas entrer.

— Si fait, dit Jacques, je vais entrer un instant, pendant que tu couches tes deux marmots ; et il alla s'asseoir près de Denise, sur le banc-clos, au-devant du lit, jouant avec les enfants, pendant que leur sœur les déshabillait.

— Quelle jolie chanson tu nous as chantée, et comme tu mènes bien une ronde, Denise. Où donc as-tu appris tout cela ? Je ne te vois jamais aux assemblées.

— Qu'est-ce que j'irais y faire ? répondit Denise.

— Tu n'as donc jamais songé que tu pour-

rais bien, quelque jour, avoir envie de plaire et de te marier ?

— Je suis une bien trop pauvre fille pour ça, Jacques. Qui est-ce qui voudrait de moi avec ma nichée ? Tout mon cœur n'appartient-il pas à ces poupons-là ? N'est-ce pas, mignon, dit-elle, en attrapant par le cou Pierrot qui était grimpé sur ses épaules, tandis qu'un léger reflet d'embarras effleurait son joli visage.

— Embrasse marraine, Pierrot, dit Jacques, et puis embrasse-moi à mon tour.

Après avoir pressé de ses lèvres les joues de Denise et celles de Jacques, l'enfant, passant à chacun l'un de ses petits bras autour du cou et rapprochant leurs têtes :

— Embrassez-vous aussi tous les deux, dit-il ; et il tenait leur deux visages serrés l'un contre l'autre, en riant de tout son cœur.

Alors Chonette, se mettant aussi de la partie, baisait l'un, baisait l'autre et redoublait les éclats de joie de son frère.

Jacques avait laissé approcher sans résistance sa tête du visage de Denise et il y posa ses lèvres ; mais Denise se dégagea, en rougissant, de l'étreinte des petits bras qui se

serraient à son cou, et donnant une tape à Pierrot :

— Faut-il que tu sois bête ! dit-elle en se levant.

— C'est trop d'enfantillages en un jour, ajouta-t-elle tout agitée. Allons tous nous coucher.

Jacques se leva.

— Madeleine a dû te prévenir, dit-il en sortant, que nous fauchons demain. Il faut que je me débarrasse de cette besogne avant la foire de jeudi. Nous serons beaucoup de faucheurs, nous comptons sur toi pour nous aider à faner.

— Je serai à la ferme au point du jour, répondit Denise.

XXIV

La foire de la Saint-Jean était le jeudi d'après la fête. On était bien occupé à la Garenne, le mercredi soir, des bêtes que l'on y conduirait le lendemain.

Pour la vieille *Gâre*, fraîche de veau, et dont la dent usée ne pouvait plus mâcher la paille, il n'y avait pas à hésiter, non plus que pour deux génisses *ameillantes*. Mais le père Gorin ne trouvait pas le cheval de trois ans en état.

— Si l'on t'écoutait, répondait Jacques, on attendrait pour mener les chevaux à la foire qu'ils soient gras comme des bêtes de boucherie. Il vaudrait mieux former un peu leurs allures et les bien présenter. Voilà ce qui attire les marchands. Je mènerai tout ce que j'ai à vendre ; on vendra ce qu'on pourra.

— Je ne puis pas dire, ajouta-t-il, en s'adressant à part à Madeleine, que M. Bernard me presse, mais je crois qu'il serait bien aise de toucher un fort acompte, et moi je le serais

encore plus de le lui payer. J'ai promis de le mener à Lamballe dans ma carriole : je ne pourrai aider le père Gorin à conduire les bêtes.

— Emmène Denise, dit Madeleine. La Gobarde n'en peut plus. Tandis que tu seras occupé à vendre ton cheval, elle vendra les vaches. Il n'y a pas sa pareille pour attirer les chalands. Il faut que je demeure pour aider la Gobarde, qui ne peut pas quitter un instant la vache qui est en train de vêler.

La Gobarde n'était plus alerte. Elle grognait chaque fois qu'il fallait aller à la foire ; mais elle montra encore plus de mauvaise humeur quand elle sut que Denise allait la remplacer. Il y avait déjà longtemps qu'elle l'avait prise en grippe. Elle la soupçonnait d'avoir aidé à dégoûter Jacques de Catherine Boulard, pour se faire épouser. Jacques avait aussi contribué à exciter sa jalousie, en lui reprochant sa routine et son gaspillage dans le soin du bétail, et en vantant l'habileté de Denise.

Le lendemain, avant le point du jour, tout en bouchonnant dans l'étable, avec le père Gorin, les bêtes qu'on devait mener à la foire, la Gobarde grommelait contre Denise avec beaucoup d'irritation.

— J'y vois trop clair dans son jeu, père Gorin, pour m'y laisser prendre. C'est une fine mouche qui a su se faufiler dans la maison et voudrait s'y faire croire nécessaire. Si elle prend tant de souci du bétail, c'est parce qu'elle sait que Jacques est fou de ses élèves et qu'elle cherche à l'enjôler. Je parierais n'importe quoi que c'est elle qui l'a dégoûté de Catherine. Et Madeleine, la pauvre chère enfant, qui ne se doute pas qu'il y ait du mal dans le monde, lui laisse prendre chaque jour plus de pied.

— Vous êtes folle avec toutes vos suppositions, répondait le père Gorin. Il faut bien que Denise aille travailler chez les autres pour gagner du pain à ses orphelins. Si elle a fini par s'attacher à la Garenne, c'est parce que tout le monde lui fait la *chère*, excepté vous, et aussi parce que Denise aime par goût le train du labour et des bêtes. Quand elle plaisanterait une fois le temps avec notre Jacques, en faisant sa besogne, histoire de rire, quel mal y a-t-il a cela ? C'est de leur âge. Ils sont tous jeunes ensemble. Mais, attendez ! Jacques a beau être riche, Denise n'est pas fille à courir après, c'est moi qui vous le dis. Il y a longtemps

que je connais les Audren : tout pauvres qu'ils sont aujourd'hui, il n'y a pas une famille de plus fière qu'eux à la Roche, ni plus honnête. Vous n'avez jamais aimé Denise, vous, la Gobarde. Moi j'aime cette fille-là ; il n'y a jamais de non dans son affaire, et, quand on a besoin d'un coup de main, elle est toujours prête.

— Vous n'êtes guère avisé pour votre âge, mon pauvre bonhomme, reprit la Gobarde, exaspérée de plus en plus. Ça saute pourtant aux yeux. Denise fait tout ce qu'elle peut pour tourner la tête à notre Jacques et, si ce commerce-là continue, ça finira par un sot mariage qui sera la risée de la commune. Avec son air de sainte nitouche, cette fille-là est une rusée commère. Qui sait ? elle n'en est peut-être pas à son coup d'essai.

— Vous devriez avoir honte, la Gobarde, répondit le père Gorin, qui commençait à se fâcher, de diffamer une honnête fille ! Encore, si c'était par amitié pour notre maître, je ne vous en voudrais pas ; mais c'est une autre mouche qui vous pique, ma bonne femme : vous êtes jalouse de Denise.

Denise entra.

Quand la Gobarde la vit bien paquetée, bien

MERCANTILE LIBRARY,
OF NEW YORK.

tournée, et bien jolie dans ses habits du dimanche, elle ne put retenir sa langue.

— Te voilà bien contente, lui dit-elle. Tu as réussi à te faire emmener à la foire. Ma foi, c'est un grand débarras pour moi !

— Je n'ai pas demandé à y aller, répondit Denise.

— Ah ! par exemple, ma petite, ce n'est pas toi qui m'en feras accroire, reprit la Gobarde. Au surplus, si tu t'exposes aux devis du monde, ça ne me regarde pas ; c'est ton affaire.

— Qu'est-ce qu'on peut donc dire ? reprit Denise.

— Dame, répondit la Gobarde, quand une fille rôde autour d'un garçon qui n'est pas de son rang, tout le monde sait bien que ça ne peut que mal tourner pour l'un comme pour l'autre.

— Ce n'est pas bien ce que vous dites-là, la Gobarde. Personne ne sait mieux que vous que quand on a, comme moi, besoin de gagner sa vie, il faut bien être recherchante avec un chacun.

— Ce que je t'en dis, reprit la Gobarde, un peu confuse, c'est pour ton bien.

— Si c'était pour mon bien, dit Denise, vous ne me le diriez pas sur ce ton-là.

La Gobarde avait des boutades; Denise y était habituée et n'y aurait pas pris garde, si depuis le soir des *rieux*, sans trop savoir pourquoi, elle ne se fût sentie tout agitée. Que ne pouvait-elle se dispenser d'aller à cette foire! mais il n'y avait plus moyen de reculer: Jacques criait de sortir les bêtes.

On se mit en route.

XXV

Le père Gorin conduisait en main le cheval; Denise *touchait* devant elle la vieille vache et les deux génisses. Jacques avait poussé en avant avec sa carriole pour prendre, au bourg, M. Bernard.

C'était une grande foire que la foire de la Saint-Jean. On y faisait beaucoup d'affaires, et, ce qui augmentait encore la foule, c'étaient les valets et les servantes, nouvellement engagés dans les métairies, qui avaient coutume d'y venir chaque année pour faire leurs emplettes, ou s'y promener. A mesure qu'on approchait de Lamballe, des bandes de gens et de bêtes débouchaient sur la grande route, de tous les chemins de traverse. C'étaient un étalon qui se cabrait et dont on se sauvait, en se bousculant; des bonnes femmes entraînées par leur cochon dans la banquette; une vache, un poulain échappés, après lesquels on courait. Aux abords de la ville, la presse de-

venait telle qu'il n'était plus possible d'avancer jusqu'à ce qu'on eût trouvé moyen de se mettre à la suite de quelque file de charrettes parvenues à fendre la foule.

Denise n'avait pas son assurance et sa sérénité ordinaires. Tout en cheminant, elle ruminait dans sa tête les paroles de la Gobarde. Ses intentions avaient toujours été si honnêtes et si désintéressées qu'elle commença par s'indigner de propos qu'elle avait si peu mérités. Mais, en descendant pour la première fois au fond de son cœur, elle ne put se cacher qu'elle n'était plus, comme autrefois, absorbée par le souci de ses petits frères et de son ménage; que, sans y prendre garde, elle avait fini par s'attacher à une famille qui n'était pas la sienne, aussi tendrement, plus tendrement peut-être qu'à la sienne. Car il fallait bien reconnaître qu'elle n'était plus à la Garenne sur le pied d'une simple servante. Et pourtant elle n'était pas la sœur de Madeleine et de Jacques. Quelle place occupait-elle donc auprès d'eux ? Elle ne s'en était pas demandé si long jusque-là, mais, à mesure qu'elle s'interrogeait, elle se sentait plus troublée et commençait à comprendre que, si on avait tenu

de mauvais propos sur son compte, elle s'y était imprudemment exposée. Quelle confusion pour une fille aussi fière que Denise !

Elle finit par se tant monter la tête que, si les jeunes garçons la regardaient trop fixement en passant près d'elle, s'il leur arrivait surtout de décocher à son adresse quelque innocente plaisanterie, si elle entendait se demander derrière elle à qui étaient ces belles génisses, si la jeune fille qui les conduisait était la sœur ou la servante de Farruel, elle voyait dans tous ces propos des signes de la malveillante attention dont elle se croyait l'objet. — Maudite foire, se disait-elle en elle-même, faut-il que je sois inconsidérée, dans ma position, pour être venue provoquer les soupçons injurieux qui courent sur mon compte.

Quand elle fut installée dans le marché aux vaches, ce fut encore pis. La vieille *Gâre* fut vite vendue, et pas cher, mais les génisses valaient de l'argent ; tout le monde les marchandait. Denise, qui tenait bon, ne savait plus auquel entendre. On se poussait autour d'elle, on se disputait, et les plus malins, pour lasser les autres et les écarter, engageaient avec elle des conversations qui n'avaient le

plus souvent ni pied ni tête, mais dans lesquelles elle était disposée à voir des allusions désobligeantes.

— Combien la *Rouge ?* disait l'un.

— Soixante écus, répondait Denise.

— J'aurai donc la *pâtourde* par-dessus le marché ?

— La *pâtourde* n'est pas à vendre, répliquait un second. Il y a longtemps que son cœur est pris.

— Voyons, ma petite, disait un troisième, si tu veux vendre, demande donc un prix raisonnable. *Tu es trop sur l'intérêt* de ton bourgeois. Est-ce que vous voulez faire marché ensemble ?

Et Denise remarquait que ses voisines, jalouses de ce qu'elle attirait à elle tous les chalands, ricanaient et chuchotaient malignement en la regardant. Jamais Denise n'avait été si déconcertée.

Après avoir vendu ses bêtes, il fallut aller les *défoirer* et traverser tout Lamballe. Au sortir du champ de foire, Denise aperçut Catherine triomphante au bras de son beau commis. Catherine, sans avoir l'air de la reconnaître autrement, lui lança, en passant, un

regard de colère et de dédain, sous lequel la pauvre Denise baissa les yeux comme une coupable.

On s'était donné rendez-vous au *Pot d'Etain*. A son arrivée, M. Bernard fit compliment à Denise sur le bon prix qu'elle avait obtenu de ses génisses.

— Ma petite Denise, lui dit-il, tu vas rester à dîner avec nous.

— C'est trop d'honneur pour moi, monsieur le maire, répondit Denise, je vous remercie. J'ai déjà mangé en vendant mes bêtes, je n'ai pas faim. Je suis bien pressée de m'en aller.

— Il ne manquerait plus que ça, reprit M. Bernard, après être restée toute la journée sur tes jambes ; nous t'emmènerons avec nous dans la carriole, mais auparavant nous allons tous manger un morceau.

Il l'entraîna bon gré mal gré.

Quand il fallut aller s'asseoir entre Jacques et M. Bernard, au haut bout de la longue table qui occupait tout un côté de la grande cuisine d'Ambroise, remplie de monde, Denise perdit toute contenance. Ses oreilles bourdonnaient et elle n'osait lever les yeux dans la crainte de rencontrer les regards railleurs qu'elle croyait

être de tous côtés braqués sur elle. Ses compagnons, heureusement fort préoccupés de leurs marchés, s'aperçurent peu de sa confusion et lui épargnèrent des questions qui l'auraient redoublée.

Sitôt qu'on eut dîné, on monta dans la carriole et, en route ! M. Bernard n'aimait pas à être tard sur les chemins. Le bonhomme était fatigué ; il ne tarda pas à s'endormir dans son coin. Jacques, la tête un peu échauffée, fôlatrait avec Denise, sans se douter des émotions qui l'agitaient, et il augmentait encore son embarras en attirant, par ses attentions pour elle, les regards curieux des passants, sans compter les plaisanteries.

Tantôt c'était un char-à-bancs de connaissance qu'il dépassait, duquel on lui demandait, en riant, au passage :

— Est-ce pour te marier avec Denise Audren que tu emmènes M. le maire ?

Tantôt quelque passant poussé par l'épaule de son cheval, ou heurté par la roue, qui lui criait :

— Au lieu de bousculer le pauvre monde, grand maladroit, tu ferais mieux de faire plus d'attention à ton cheval et moins à ta voisine.

Et la pauvre Denise, perdant de plus en plus contenance, de se reprocher amèrement sa coupable légèreté.

XXVI

Enfin, on arriva à la Guette. Jacques déposa Denise à la porte de sa demeure. Quand elle y fut entrée, elle se jeta sur la pierre du foyer. Les souvenirs des événements et des émotions de la journée se pressaient en foule dans sa tête en feu.

— Il n'y avait plus à en douter : la vie qu'elle menait à la Garenne avait fini par faire croire qu'elle cherchait à tourner la tête à Jacques pour se faire épouser ; sans compter qu'une fille qui joue ce jeu-là peut en faire bien d'autres. Elle s'était bien avisée à la foire qu'on la fixait et qu'on jasait d'elle. Comment aurait-il pu en être autrement, quand on l'avait vue vendre les bêtes de Jacques, dîner et revenir avec lui, comme si elle avait voulu braver l'opinion et justifier les soupçons injurieux qu'on avait sur son compte.

La pauvre Denise, qui ne s'apercevait pas que son imagination prêtait aux choses une

importance et un sens qu'elles n'avaient pas, mourait de honte.

— Je n'ai qu'un parti à prendre, se dit-elle, si j'ai quelque souci de mon honneur : il faut abandonner la Garenne. C'est pourtant bien dur de ne pouvoir plus y vivre comme nous y vivions, puisque nous y étions tous heureux ; et cela, parce que le monde y trouve à redire.

Abandonner la Garenne ! Comme son cœur se serrait au moment de prendre cette résolution, et que de choses elle se rappelait à cette heure, auxquelles elle n'avait pas pris garde jusque-là.

Le sommeil finit par gagner Denise, sans calmer son agitation. Elle fut obsédée par les rêves les plus incohérents et les plus douloureux.

Il lui sembla qu'elle revenait à la Guette après une longue absence. La grand'mère manquait de tout, et les pauvres petits, amaigris, malpropres, transis de froid, regardaient tristement leur sœur d'un air de reproche. Denise, bourrelée de remords, jurait bien qu'elle ne les délaisserait plus jamais. Et pourtant, comme cette pauvre petite demeure où elle était condamnée à passer sa vie lui paraissait triste !

Après quelque intervalle de repos, la scène avait changé. Denise se trouvait à la Garenne, Jacques était à ses côtés. Avec quels transports de joie elle allait lui ouvrir son cœur et lui dire qu'elle y voyait bien clair à présent! Mais, comme elle allait parler, Jacques, lui montrant Catherine qui surveillait dans l'étable, comme si elle était de la maison, lui fit signe de se taire et disparut. — Ah ! mon Dieu, se dit-elle, est-ce qu'il a honte de moi maintenant ! et elle courut après Jacques, mais sans pouvoir le rejoindre, et par quels chemins ! Par les Guettes, par le bourg, et puis sans doute jusqu'à Lamballe; car elle se trouva toute seule au milieu de la foire sans oser demander par où Jacques était passé. Et pourtant tout le monde semblait deviner sa pensée, car on lui criait : — Tu as beau courir après Jacques, va ! il est parti avec Catherine. Et la Gobarde, qui riait plus fort que les autres, lui disait : — Ah, ah ! ma petite, ça t'apprendra à courir après les jolis garçons. Denise, cachant sa tête entre ses mains, ne savait où se fourrer, lorsque M. Bernard apparut et les fit tous taire, en disant : — Vous devriez avoir honte d'insulter une pauvre fille qui vaut mieux que vous.

Denise resta longtemps comme anéantie dans sa douleur, puis, son imagination se mettant de nouveau en campagne, elle rêva qu'elle était assise à côté de Jacques, autour du *rieu* éteint de la Saint-Jean. Jacques avait sur son visage la tristesse qu'elle y avait remarquée le lendemain de sa rupture avec Catherine ; il lui tenait la main. Mais, comme elle cherchait à le consoler, il lui dit : — Ah ! je t'ai connue trop tard, Denise ; je suis marié.

Denise se réveilla en sanglotant.

A ce bruit de sanglots, la grand'mère, s'éveillant en sursaut, s'écria avec un accent d'angoisse qui glaça Denise :

— J'avais bien deviné qu'il était arrivé un nouveau malheur : Jean-Pierre s'est noyé !

Après avoir cherché à calmer sa grand'mère, Denise se leva. L'aube commençait à peine à paraître à l'horizon. L'air du matin rafraîchit un peu sa tête ; elle put se recueillir.

— Allons, dit-elle, c'est ici qu'est ma place, c'est ici qu'est mon devoir ; il faut reprendre mon ancienne vie auprès de grand'mère et des petits... Mais, si je ne mettais plus les pieds à la Garenne, on croirait peut-être qu'on m'en a chassée ; et puis, ce serait avec Jacques et

Madeleine des explications que je ne puis avoir avec eux. J'y retournerai donc encore quelquefois à mes journées, comme dans les autres fermes, — le moins souvent possible, ajouta-t-elle, car il m'en coûtera trop.

Et, comme si elle avait eu peur de manquer de courage si elle tardait à accomplir sa résolution, elle courut à la Garenne.

— Es-tu folle d'arriver si tôt, lui dit Madeleine, dès qu'elle l'aperçut ; après la rude journée d'hier, tu aurais dû rester à te reposer.

Le visage de Denise était bouleversé.

— Comme tu as l'air fatigué, ajouta-t-elle.

— Mon Dieu oui, répondit Denise, dont la voix avait grand'peine à sortir de sa poitrine. C'est-à-dire non : ma tête est seulement un peu étourdie de ce tapage de la foire. Mais je ne venais pas pour travailler : je venais vous prévenir qu'il ne faudra plus compter sur moi comme par le passé. La pauvre grand'mère n'a plus la tête à elle et ne peut plus rien faire ; et puis, il est grand temps que j'envoie les petits à l'école : il faudra que je garde la vache.

— Qu'est-ce que tu nous contes là, interrompit Jacques, qui était accouru dès qu'il avait

entendu la voix de Denise. Si les petits vont à l'école et ne peuvent plus garder ta vache, on la gardera avec les nôtres : une de plus ou de moins, il n'y paraîtra guère.

— Oh ! non, non, répondit vivement Denise. Ça ferait des affaires avec la Gobarde.

— Est-ce que, par hasard, c'est la Gobarde qui commande ici ? répliqua Jacques.

— Vous n'arrêterez pas sa langue, répondit Denise. Il ne faut pas s'exposer aux méchants propos du monde.

Denise, toujours si sereine, était très agitée, ses yeux se remplissaient de larmes, malgré les efforts qu'elle faisait pour cacher son émotion.

— Ma pauvre Denise, dit Jacques, qui supposait que cet état était la suite de ses fatigues de la veille, ce que tu as de mieux à faire, c'est d'aller te coucher. Cette maudite foire t'a exténuée, et tu ne sais plus trop où tu en es. Quand tu seras bien reposée, nous arrangerons tout cela.

— Oh ! dit Denise en s'en allant, j'ai réfléchi et je sais bien ce que j'ai à faire.

— Jamais je n'avais vu Denise comme cela, dit Jacques à Madeleine, quand Denise fut

partie. Comment ferions-nous si nous ne l'avions plus ?

— Il ne faut pourtant plus compter sur elle, répondit Madeleine.

Jacques ne voulait pas croire Madeleine et c'était pourtant Madeleine qui avait raison. De ce jour, Denise ne vint plus à la Garenne que dans les temps de presse et comme à son corps défendant, se dérobant d'ailleurs obstinément aux tentatives d'explication de sa conduite faites près d'elle par Madeleine et par Jacques.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

XXVII

L'absence de Denise avait laissé un grand vide à la Garenne.

Quand elle ne fut plus là, on reconnut tout ce qu'elle apportait d'activité, d'intelligence et d'économie dans le soin du bétail. Depuis son départ, les étables étaient moins bien tenues, les bêtes en moins bon état, et pourtant la consommation de la litière, du fourrage et du grain avait augmenté.

La Gobarde, qui ne se sentait pas sans reproche, redoublait pourtant de vigilance, mais elle n'avait pas l'habileté de Denise, et quand Jacques murmurait, le père Gorin, qui regrettait Denise, ne manquait pas de dire à la Gobarde : — Voilà le fruit de votre mauvaise langue.

Mais ce n'était pas seulement autour du bétail que l'absence de Denise se faisait sentir. Elle donnait la main à tout, et dans toutes les besognes où elle était mêlée, aussi bien qu'aux repas et à la veillée, elle savait communiquer

aux autres son entrain et sa bonne humeur, et avait de si bonnes idées dans la tête, qu'il arrivait souvent à Jacques de la consulter sur la conduite de la ferme.

Ce qui rendait Jacques encore plus sensible à la perte de Denise, c'est que Madeleine, qui avait poussé Denise à s'occuper un peu de toutes choses, ne cherchait pas à la remplacer et ne semblait prendre nul souci du laisser-aller qui avait suivi son départ. C'était pourtant, elle aussi, une fille vaillante et, à l'occasion, de grande ressource. Mais, depuis que Jacques avait repris cœur aux travaux et à la conduite de la ferme, elle semblait s'en désintéresser. Elle avait pris l'habitude d'aller chaque jour au bourg à la messe matinale ; s'il y avait dans les environs un malade qui eût besoin de ses soins, un enfant auquel il fallut apprendre le catéchisme, elle laissait tout pour s'acquitter de ces nouveaux devoirs qu'elle s'était imposés ; et quand Jacques se plaignait du poids de son fardeau, elle se contentait de lui répondre, moitié en plaisantant, moitié sérieusement :

— Mon pauvre Jacques, tu seras bien obligé de finir par te marier.

Tout semblait donc se réunir pour faire sentir

à Jacques la grande place que Denise avait fini par prendre dans sa vie et combien elle était digne de l'occuper.

— Ce serait un coup hardi, finit-il par se dire, de prendre pour femme cette petite fille-là qui n'a d'autre bien que ses deux bras déjà chargés de faire vivre une pauvre vieille grand'-mère et deux enfants. — Mais, si elle n'a pas de bien, ajoutait-il, que de ressources elle a dans la tête et quel infatigable dévouement pour ceux qu'elle aime.

Son parti fut pris.

— Ma foi, se dit-il, nous travaillerons plus dur, mais je serai sûr d'avoir en elle une compagne qui aimera ma vie, qui en partagera les joies et les peines. Y a-t-il un bien comparable à celui-là ? Décidément, il faut que je lui demande si elle veut bien être ma femme. C'est qu'elle est si fière et si indépendante, qu'elle serait capable de refuser.

Depuis le départ de Denise, Jacques avait plusieurs fois cherché à la rencontrer seule, mais elle avait toujours trouvé moyen de se dérober.

Un dimanche qu'il était *gardien* et qu'il rôdait par les alentours, il l'aperçut qui gardait sa vache sur les pentes gazonnées de la Guette, du côté de la mer.

XXVIII

Denise, en l'apercevant, ne put cacher son embarras, mais Jacques, s'asseyant près d'elle, lui saisit la main : — Tu ne m'échapperas pas, lui dit-il. Il faut absolument que tu me parles à cœur ouvert. Pourquoi t'es-tu éloignée de nous ?

— Ne vous l'ai-je pas dit, répondit Denise ; ma grand'mère ne peut plus rien faire : il faut que je m'occupe d'elle et de mes petits frères. Je ne puis plus, comme autrefois, quitter longtemps la maison.

— Tu as eu d'autres raisons que celles-là, dit Jacques. Tu ne me tromperas pas.

— Eh bien, oui, dit Denise en rougissant : j'ai bien vu que le monde commençait à deviser sur mon compte et à penser que, si j'abandonnais la maison pour passer ma vie à la Garenne, c'est que j'avais en tête de folles idées. Mon Dieu, ce n'est pas que ces méchants propos me fassent bien grand'chose à moi, mais j'ai

pensé que si Jean-Pierre entendait mal parler de sa sœur à son retour, il serait capable de faire un mauvais parti à celui qui s'en aviserait. — Et puis, ajouta-t-elle, en baissant ses yeux pleins de larmes, je me suis dit aussi qu'en m'attachant trop à une famille qui n'est pas la mienne et en laissant cette amitié-là occuper tout mon cœur, j'aurais trop de chagrin quand il faudrait y renoncer. C'est aujourd'hui que je sens bien que j'avais raison.

— Si tu nous avais été attachée comme tu le dis, Denise, tu n'aurais pas eu le courage de nous quitter. Mais je m'en étais bien aperçu depuis quelque temps, tu n'avais plus l'air de te plaire avec nous comme auparavant, tu n'avais plus ton entrain d'autrefois ; sans doute que tu t'ennuyais.

— Ah ! Jacques, dit Denise, comme vous n'êtes guère avisé ! Et en laissant échapper, sans y prendre garde, cette sorte d'aveu, elle avait un accent de surprise et de tristesse si profond et si doux que Jacques ne douta plus que Denise avait été troublée comme lui, et par lui.

— Je parie, dit-il, que je sais bien depuis quand ces mauvaises idées de ne plus vivre avec nous sont entrées dans ta tête ?

— Depuis quand ? dit Denise.

— Depuis la Saint-Jean, répondit Jacques.

— Eh bien, c'est vrai, dit Denise, dont la langue se déliait un peu malgré elle. Vous êtes plus avisé que tout à l'heure.

— Non, Denise, je ne suis guère avisé, puisque c'est seulement depuis ce jour que je me suis aperçu que tu étais une jolie fille et plus attrayante que pas une de la Roche.

— C'est-à-dire, répondit Denise, dont le visage rayonna d'un doux sourire, que, jusqu'au jour où vous avez cessé d'aimer Catherine, vous ne regardiez pas les autres filles, et qu'après avoir rompu avec elle, c'est moi que vous avez regardé la première, parce que j'étais la plus près de vous. Quand il vous prendra fantaisie d'en regarder une troisième, la seconde ne vous paraîtra plus mériter grande attention.

— Je crois plutôt, dit Jacques, que les filles ne deviennent jolies que du jour où elles s'aperçoivent qu'on les regarde avec amour, quand cela ne leur déplaît pas. Faut-il croire cela, Denise ?

— Je ne sais pas mentir, répondit Denise, et je veux bien avouer que s'il m'est venu

dans l'esprit que nous ne pouvions plus vivre comme autrefois, c'est qu'il s'était passé quelque chose de nouveau entre nous, mais je serais bien embarrassée de dire ce que c'est.

— C'est que je t'aime, dit Jacques en lui saisissant la main, c'est que je ne puis plus vivre sans toi, c'est que, depuis que tu n'es plus avec nous, tout va de mal en pis à la Garenne, et on dirait que Madeleine elle-même laisse tout aller pour ajouter à ma peine. Moi qui avais pris un si grand goût à l'état de laboureur quand tu nous aidais dans les travaux de la ferme, je ne sais plus ce que je fais. Grâce à mon travail, à tes soins et à ceux de Madeleine, nous avons pourtant de belles récoltes, un beau bétail qui va nous faire honneur au concours, et, Dieu merci, l'espoir de pouvoir régler bientôt mes affaires de façon à avoir une honnête aisance. Mais, ma petite Denise, je sais que c'est toi qui donnes la vie à tout cela, et si tu ne consens à revenir avec nous, je n'aurai plus de courage à rien. Veux-tu être ma femme ?...

Si Denise avait obéi au premier élan de son cœur, elle eût dit oui avec transport. Mais, pendant les semaines de solitude qu'elle

venait de passer, elle avait tant tourné et retourné dans sa tête les motifs, invincibles à ses yeux, qui ne lui permettaient pas de devenir la femme de Jacques : sa pauvreté d'abord, qui un jour peut-être inspirerait à Jacques des regrets et troublerait leur union, et cette grand'mère, ces petits frères dont elle ne pouvait charger Jacques, pas plus qu'elle ne pouvait les abandonner.

Tous ces obstacles se dressant devant ses yeux, elle secoua la tête avec tristesse et répondit d'une voix faible :

— C'est impossible.

— Pourquoi donc ? dit Jacques.

— Je suis trop pauvre, répondit Denise.

— Allons donc, dit Jacques, est-ce que ce n'est pas dans notre tête et dans nos bras qu'est notre richesse, à nous autres laboureurs, qui tirons tout de rien, par notre travail et notre intelligence !

— Comme c'est bien parlé, dit Denise en regardant Jacques avec orgueil. Eh bien ! laissons-là ma pauvreté. Mais je ne suis pas libre : je ne puis pas abandonner ma grand'mère et les enfants.

— Est-ce que tu crois que je n'ai pas pensé

à tout cela, répliqua Jacques. La pauvre grand'mère viendra avec nous à la Garenne et les petits frères aussi. Il y a du pain et de la place pour tous.

Jacques avait un accent si résolu que Denise n'y tint plus, et saisissant les deux mains de Jacques :

— Mais, si j'étais assez folle pour accepter tout cela, dit-elle, qu'est-ce que je pourrais donc faire pour devenir digne de toi ?...

— M'aimer beaucoup, répondit Jacques en la serrant sur son cœur, et m'aider un peu à faire prospérer la Garenne que mon père à créée pour nous et pour nos enfants.

Chonette et Pierrot parurent à cet instant au sommet de la falaise, appelant leur sœur. Ils étaient accompagnés de M. Bernard.

M. Bernard ne parut pas s'être avisé du trouble de Jacques et de Denise, et pourtant c'était un bonhomme qui y voyait clair.

— Savez-vous bien, mes enfants, leur dit-il, quand il fut arrivé près d'eux, que le concours du Comice a lieu dans huit jours ? J'ai de la besogne par-dessus la tête pour en régler les préparatifs, et je voulais te demander, Jacques, de me donner un coup de main.

— Bien volontiers, monsieur Bernard, répondit Jacques.

— Je suis entré à la Garenne ; j'ai vu tes bêtes ; elles ont été en meilleur état, mais c'est égal, tu as encore de beaux lots à présenter... Est-ce que c'est à toi cette vache-là, Denise ?

— Oui, monsieur Bernard, répondit Denise.

— C'est une petite bretonne de race pure, une laitière de première qualité. Ne manque pas de la mener au concours : tu es sûre d'une prime.

— Jamais je n'oserai, répondit Denise.

— Tu me désobligerais beaucoup si tu ne la présentais pas, dit M. Bernard.

Chacun reprit le chemin de sa demeure.

Le soir, quand les serviteurs furent couchés, Jacques dit à sa sœur.

— J'ai eu une explication avec Denise... Sais-tu bien pourquoi elle s'est éloignée de nous ?

— Parce qu'elle s'est aperçue qu'elle t'aime, répondit Madeleine, et qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse devenir ta femme.

— J'ai fini par lui arracher le secret de son cœur, reprit Jacques. Quelle fille, Madeleine ! Comment n'ai-je pas compris plus tôt que

c'était là la femme qui me convient ! Je n'ai pu résister à le lui dire, mais si tu savais comme elle est fière et quelle peine j'ai eu à obtenir son consentement.

— Que Dieu soit béni, dit gravement Madeleine, d'exaucer si bien les vœux de notre père pour ton bonheur ! On peut bien dire que c'est la Providence qui t'a conduit, ajouta-t-elle.

— Par ta main, dit Jacques, en sautant au cou de sa sœur... Mais toi, Madeleine, qui mérites tant d'être heureuse, comment vas-tu arranger ta vie?

— Je veux te laisser aujourd'hui tout entier à ton bonheur, répondit Madeleine. Nous parlerons de moi plus tard.

XXIX

Le concours du Comice se tenait chaque année, alternativement, dans chacune des communes du canton. C'était le tour de la Roche.

M. Bernard en était président depuis près de trente ans et chacun des maires des autres communes vice-président. Comme il en avait impitoyablement exclu la politique, sous tous les régimes, tout le monde y venait, excepté le sous-préfet, qui n'y aurait pas fait ses frais. Le père Boulard, qui avait la passion de l'autorité régnante, blâmait beaucoup le président de ne pas ajouter cette parade officielle à l'exhibition du bétail, mais M. Bernard ne prenait guère souci des regrets de son adjoint.

Le Comice accordait des primes au bétail, aux meilleures cultures fourragères ; des récompenses aux bons et vieux serviteurs des fermes ; une médaille d'honneur à l'exploitation la mieux dirigée. Enfin, il avait aussi établi,

depuis sa fondation, un concours de labour à la charrue, qui devait être remplacé cette année par l'essai d'instruments moins connus et plus utiles à expérimenter. La charrue Dombasle en effet et ses diverses variétés étaient depuis plusieurs années d'un usage général ; en démontrer la supériorité sur les vieilles charrues de bois, à peu près abandonnées, était une plaisanterie. Mais le concours de charrues animait beaucoup la fête. Dix, douze beaux attelages à la fois manœuvrant autant de charrues dans le champ, c'était beau à voir et même rempli d'incidents imprévus. M. Bernard, tout en reconnaissant l'inutilité de cet exercice, dispendieux pour le Comice, avait jusque-là toléré le concours de charrues, mais cette année il était résolu à rompre avec la routine et à braver l'opposition.

A huit heures, examen des bestiaux ; à dix, essai des instruments ; à midi, banquet, et, à la suite, distribution des primes. Tels étaient l'ordre et la marche des cérémonies, ainsi qu'on pouvait s'en assurer en lisant la grande affiche verte apposée à tous les coins du bourg.

Avant sept heures, M. Bernard qui, pour ce grand jour, avait changé son bonnet de laine

pour un bonnet de soie surmonté d'un chapeau à haute forme, la barbe fraîche, le cou serré dans une cravate de soie noire qui lui rasait le bout de l'oreille et le menton, et vêtu d'une longue lévite verdâtre datant du jour de sa réception comme notaire, M. Bernard, fort affairé, se démenait par le bourg. Il pressait le cantonnier occupé à donner un coup de balai et de râteau sur la place et aux alentours, surveillait la pose de l'estrade pour la distribution des primes, estrade qui n'était autre que celle du reposoir de la Fête-Dieu, et faisait planter les poteaux indiquant le lieu que devait occuper chaque espèce de bétail.

Mais ce que M. Bernard avait surtout hâte de régler, avant l'arrivée des membres des autres communes, seul à seul avec le fournisseur, c'étaient les préparatifs du banquet.

En effet, avant la distribution des primes, un grand nombre de membres du Comice et autres habitants du canton venus à la fête se réunissaient pour dîner ensemble à deux francs par tête, vin et café non compris — le Comice en faisait les frais. — C'est dans cette réunion que s'agitaient les grandes questions à l'ordre du jour, qu'on prononçait les discours, qu'on

portait les toasts. Le banquet se tenait sous deux tentes juxtaposées qu'on louait pour la circonstance à des débitants qui s'en servaient dans les foires des environs.

Joson Brouard, aubergiste et boucher de la commune, était depuis bien des années le fournisseur attitré du banquet. Vif comme la poudre, malgré son embonpoint, il avait la tête et la main à tout. A l'entendre, il avait bien de la peine à faire ses frais et c'était uniquement pour faire plaisir à M. Bernard qu'il acceptait une pareille corvée; mais M. Bernard n'en était pas dupe, et savait qu'il réalisait un joli bénéfice ; ce qui n'était pas défendu.

Joson, avec son grand tablier blanc, tête et bras nus, et déjà rouge comme un coquelicot, s'occupait à dresser les tables.

— Venez voir, monsieur le maire, dit-il à M. Bernard en l'apercevant, si vous trouvez la table d'honneur bien dressée. C'est l'institutrice qui m'a apporté le bouquet que j'ai placé devant votre couvert. Comment trouvez-vous le faisceau de drapeaux qui s'étale derrière votre siège, et ces tiges de maïs et de chanvre qui cachent la toile de la tente ? c'est nouveau. Et au-dessus, ces festons de bet-

teraves et de carottes enfilées ? C'est aussi nouveau.

— Tout cela ne se mange pas, Joson, et ne te coûte pas cher, répondit M. Bernard.

— Mais cela fait beaucoup d'effet, monsieur le maire, répondit Joson.

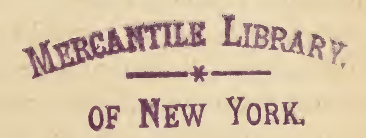
— Ce n'est pas un reproche que je t'adresse, mon garçon. Il est tout juste que tu cherches à bien faire tes affaires. Sers-nous le plus économiquement que tu pourras ; pourvu qu'on ne se plaigne pas, ça m'est égal ; mais qu'on ne se plaigne pas, Joson !

— Fiez-vous-en à moi, monsieur le maire, tout le monde sera content.

— J'ai une autre recommandation à te faire. Tu ne veilles pas assez à la consommation du vin ; j'ai beau te le dire chaque année. C'est le Comice qui le paye. Il y a de ces gaillards-là qui en avalent à plein verre et qui ne l'aiment pas, remarque-le bien, qui aiment mieux le cidre. Donne-leur donc du cidre à discrétion, mais ne laisse pas les bouteilles de vin sur la table ; un coup après chaque discours, pour applaudir et pour trinquer. Et fais bien attention à réclamer les cartes d'entrée : je ne payerai que sur leur présentation.

— Vous êtes plus malin que moi, monsieur le maire, dit Joson.

— Plus malin que toi, ce serait trop, répondit M. Bernard en courant à la mairie.



XXX

Les concurrents commençaient à affluer de toutes les directions, avec leur bétail. L'un poussait devant lui un groupe de moutons ou de vaches ; l'autre conduisait en laisse son verrat, sa plus belle truie qui, se livrant aux plus bizarres fantaisies, entraînaient souvent à droite, à gauche de la route, quelquefois en arrière, le conducteur, qui n'en serait jamais venu à bout, si l'un de ses enfants, à coups de gaule, n'avait ramené la bête dans le droit chemin. On voyait aussi arriver quelques taureaux solidement bridés, balançant leur tête brutalement stupide ; puis, l'une après l'autre, les vaches laitières dont les mamelles gonflées pendaient jusqu'à terre, car il faut savoir qu'on s'était bien gardé de les traire depuis la veille. Comme toutes ces bêtes étaient en bon état, grasses et le poil luisant !

Chacun se groupait en arrivant, après avoir consulté le poteau indicateur.

C'était le moment où la tête et l'autorité du président étaient mises à la plus rude épreuve.

La salle de la mairie se remplissait des notabilités de chaque commune, des commissaires du concours, de tous ceux qui avaient à faire des réclamations au président, ou à lui demander des renseignements, sans parler de ceux qui n'avaient rien à y faire qu'à causer entre eux. C'était un va-et-vient, un encombrement, un murmure de voix étourdissant.

M. Bernard, assailli par les uns et par les autres, répondait à tout le monde : — Je suis à vous tout à l'heure, — et n'écoutait personne. Il n'avait, à cette heure, qu'une préoccupation, dont il ne se laissait pas distraire : former les commissions du concours, leur donner ses instructions, et les mettre en besogne ; ce qui n'était pas facile, les commissaires des diverses communes arrivant chacun de son côté et, après avoir répondu à son appel, s'éparpillant de nouveau sans rester sous sa main.

Enfin, à force de crier sur les uns et sur les autres, il finit par y parvenir.

— Maintenant, mes amis, courez bien vite, dit-il, en les poussant à la porte, ou nous n'en finirons pas. Je vais de mon côté jeter un coup d'œil sur les bestiaux, tandis que notre trésorier restera à garder la caisse et à distribuer les cartes de banquet. Et il sortit.

L'exposition était nombreuse et la qualité du bétail en progrès. Ce qui venait démontrer pourtant qu'il restait encore bien à faire, c'était un bélier de petite race anglaise et un jeune taureau Durham achetés par le Comice pour la reproduction. Ils faisaient grand tort aux autres. Placé dans l'un des plateaux d'une balance, le bélier anglais aurait enlevé trois ou quatre des moutons du pays placés dans l'autre ; et pourtant il était à peine aussi haut sur jambes, mais deux ou trois fois plus épais. Quant au jeune taureau, sa forme différait encore plus des nôtres. Quel dos large, quelle culotte et quel poitrail ! Les bonnes gens n'en revenaient pas, et quelques-uns étaient fort tentés de croire que si ces bêtes-là n'avaient pas été gorgées de nourriture en vue du concours, elles n'auraient pas valu beaucoup mieux que les autres.

Il y avait plusieurs beaux lots de vaches et

de génisses, ce qui prouvait que les fermiers commençaient à comprendre que c'est dans l'élevage qu'ils doivent surtout désormais chercher leur aisance. Le plus beau, de l'avis de tous, était le lot de Jacques Farruel.

Quant aux vaches laitières proprement dites, jamais on n'en avait tant vu. Elles appartenaient pour la plupart à de petits ménages qui n'ayant qu'une tête ou deux, pouvaient leur donner tous leurs soins. Néanmoins, le Comice, en primant les plus belles, voulait accorder une marque d'intérêt aux petits laboureurs et encourager le goût du bétail chez leurs filles, appelées souvent, par leur mariage, à la tête de plus grandes exploitations.

L'une de ces vaches, une petite vache *gare*, de race bretonne pure, attirait surtout l'attention par la perfection de ses formes et le développement de ses mamelles. La jeune fille et les deux enfants qui la gardaient étaient avenants comme leur bête.

C'était la vache de Denise. Denise était bien curieuse, bien impatiente de savoir quels prix remporterait Jacques et comment il se tirerait de l'essai des instruments ; mais elle avait si grand'peur de laisser éclater les émotions de

son cœur, qu'elle ne serait certainement pas venue au Comice, si elle n'avait craint de mécontenter M. Bernard, si bon pour elle.

Jacques la cherchait. Quand il l'aborda et qu'il s'arrêta complaisamment auprès d'elle, devant tout le monde, elle fut bien déconcertée.

— Je viens d'apprendre, dit Jacques, que la commission te donne le premier prix des vaches laitières.

— A moi, dit Denise. Est-ce possible ? je n'oserai jamais aller le chercher.

— Ne va pas faire une pareille sottise, reprit Jacques, notre président ne te le pardonnerait pas. Si tu ne viens pas, ajouta-t-il en riant, j'irai te chercher, tu peux en être sûre.

— Ah ! répondit Denise, je mourrai de honte.

— Voilà les autres commissaires qui se rendent à la mairie, il faut que je m'y rende avec eux. A bientôt, ma petite femme, lui dit-il à l'oreille en s'éloignant.

XXXI

L'examen du bétail terminé, les commissions se réunirent à la mairie pour rendre compte de leur mission au président, occupé lui-même avec le bureau à discuter les titres des vieux serviteurs aux primes du Comice.

Le tambour, après avoir annoncé par le bourg qu'on allait essayer les instruments, se tenait à la porte de la mairie, accompagné du porteur de la bannière du Comice.

M. Bernard, inquiet de la manière dont on allait prendre cette innovation, mais n'entendant pas qu'on mît son autorité en échec, était assez renfrogné.

— Allons voir, dit-il en se levant, s'il y a quelque profit à tirer des nouveaux outils que nous allons essayer, et si cet exercice sera plus utile au canton que notre vieux concours de charrues.

— C'est la mort du Comice, crièrent plusieurs mécontents.

— Tant mieux, répondit vertement M. Bernard, s'il ne sert à rien qu'à amuser les badauds. Quant à moi, je ne perdrai pas mon temps et mon argent pour un pareil résultat.

Personne ne répondit, et le cortége se dirigea vers le champ destiné aux expériences, situé à quelques centaines de pas du bourg. C'était un champ d'orge encore sur pied, réservé pour l'essai de la faucheuse, sauf une petite bande qui avait été tranchée pour l'essai des autres instruments.

Un grand nombre de curieux étaient déjà rangés tout autour, le long des orées et sur les fossés.

Un forgeron du Chemin-Chaussée fut admis à faire fonctionner une charrue à laquelle il prétendait avoir apporté des perfectionnements utiles.

Le Comice, trouvant l'instrument plus qu'ordinaire et soupçonnant le forgeron d'avoir voulu profiter du voisinage pour s'attirer des pratiques au détriment des grands constructeurs, qui offrent toujours plus de garanties, n'accorda aucune mention à son instrument.

Après lui, un fermier de la commune, dont les enfants étaient petits, les ressources par

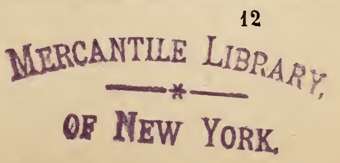
conséquent bien restreintes et l'exploitation médiocre, présenta au Comice quelques outils assez grossiers, mais établis avec la plus stricte économie, en grande partie de sa façon et qui ne fonctionnaient pas mal. Le Comice, et en particulier M. Bernard, jugèrent qu'il fallait accorder un encouragement à ce vaillant et industrieux père de famille, qui comprenait si bien que le laboureur doit savoir tirer parti de tout et un peu tout faire.

Mais ce que la foule était impatiente de voir fonctionner, c'était la faucheuse qu'à l'instigation de M. Bernard, Jacques Farruel avait, pour la première fois, introduite dans le canton.

Le fouet et les guides en main, Jacques était déjà assis sur le siége de la machine, attelée en flèche de ses deux meilleurs chevaux. Au signal donné, il se mit en marche, en suivant l'orée, et, à son passage, une large bande d'orge, paille et épis, tranchée par les puissants ciseaux qui rasaient la terre, se couchait régulièrement et sans effort.

L'aisance, la régularité, la rapidité de la marche de la machine et des chevaux, l'habileté du conducteur émerveillèrent la foule,

12


MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

dans laquelle on entendait pourtant encore quelques murmures.

Mais quand, en moins d'une heure, Jacques eut abattu plus de la moitié du champ et fait plus de besogne que trois ou quatre faucheurs n'en eussent pu faire dans leur journée, les opposants eurent beau dire, on ne les écouta plus.

L'épreuve était concluante ; l'heure avançait ; le président donna ordre d'arrêter les chevaux.

La foule se pressa autour de la machine, pendant que le père Gorin aidait Jacques à la dételer. Jacques était accablé de compliments et de questions ; il fallait expliquer le jeu des ciseaux et mille autres choses. Bien qu'il fût à moitié étouffé par ceux qui se pressaient autour de lui, il était fier au fond du cœur de son importance.

Il manqua pourtant quelque chose à son bonheur : Denise n'avait pas été témoin de son succès. Il la chercha en vain. Jamais elle n'avait osé s'aventurer dans cette foule dont tous les regards étaient tournés vers celui qui occupait son cœur. Catherine avait été moins discrète. Jacques l'aperçut au bras de

son commis, de son mari. Elle n'avait pas l'air triomphant, bien qu'elle fût en chapeau. Il sembla même à Jacques qu'elle avait baissé les yeux avec tristesse en rencontrant les siens. Quant à lui, la vue de Catherine ne lui avait causé ni rancune, ni regrets.

M. Bernard perça le groupe au milieu duquel était Jacques ; son chapeau à la main, ses bonnets de travers, il était échauffé, haletant, comme si c'était lui qui eût fait manœuvrer la faucheuse.

— Il y a dix ans, dit-il, que nous devrions nous servir de cet outil-là. C'est ma faute, j'ai trop écouté les routiniers et les braillards. Quant à toi, mon garçon, dit-il à Jacques en lui frappant sur l'épaule, tu as divinement manœuvré et tu prends, comme ton père, la tête de nos laboureurs. Joson vient de me faire dire que, si nous ne nous hâtons, la soupe sera froide. En route !

Tout le monde reprit le chemin du bourg, bannière et tambour en tête, le bureau du Comice ouvrant la marche.

XXXII

A l'arrivée du cortège, Joson s'était précipité à l'entrée de la tente où se tenait le banquet, pour en défendre l'accès jusqu'à ce que le président y fût introduit avec l'état-major du Comice, et recevait les cartes. Quand M. Bernard lui remit la sienne :

— Comment trouvez-vous ce coup-d'œil-là, monsieur le président ? cent cinquante couverts, et je crains de manquer de place. Jamais nous n'aurons eu un si beau banquet.

— Je suis bien sûr, Joson, que tu n'as pas mis un plat de plus, lui répondit M. Bernard en se penchant à son oreille. Ménage aussi le vin du Comice.

La place du président était à l'autre extrémité de la tente, au centre, faisant face à l'assemblée. M. Bernard s'y faufila comme il put, en appelant autour de lui les personnages marquants : le bureau du Comice, le juge de paix, le brigadier de gendarmerie..... Les autres tables se garnirent en un instant.

Pendant quelque temps, le choc des verres, des couteaux et des assiettes domina le murmure d'abord sourd et contenu des voix, qui éclatèrent bientôt dans toute la salle.

Le menu n'était pas varié : après la soupe, qui était toujours excellente, du bœuf et du lard, un ragout de mouton, du veau au four, du cidre à discrétion, un coup de vin et le café avec le petit verre.

Joson était partout, toujours chargé, jamais gêné, poussant ses aides à droite et à gauche. On prétendait qu'en activant le service, il espérait diminuer la consommation.

On venait de servir le café.

M. Bernard se leva, et deux ou trois coups de son couteau sur la table suffirent pour qu'un silence complet succédât en un instant au brouhaha assourdissant qui remplissait la salle.

Tout le monde tourna la tête du côté du président, dont la personne, presque entièrement cachée derrière le gros bouquet posé devant sa place en son honneur, surgit tout à coup, se détachant sur un fond vert de tiges de chanvre et de colza, d'un bel effet.

M. Bernard profitait chaque année de ces réunions nombreuses pour donner aux labou-

reurs du canton quelques conseils utiles. Il n'était pas pour les longs discours, qu'il n'eût pas su comment faire, mais il avait toujours trois ou quatre bonnes choses à dire, qu'il disait nettement, attendant après chaque idée s'il ne s'élèverait pas quelque objection dans l'assemblée pour y répondre. Loin de redouter la discussion, il semblait bien aise de la provoquer.

— Mes chers amis, dit-il, nous avons bien dîné, grâce à Joson Brouard, qui ne nous fait pas payer trop cher. Mais le but du Comice n'est pas de se réunir pour fricoter et faire beau jeu.

Nous nous réunissons pour aviser entre nous aux moyens de tirer le meilleur parti de nos terres et de rendre notre travail plus profitable et plus économique.

Les fonds du Comice doivent être employés à faire, à frais communs, des expériences qui seraient ruineuses pour chacun de nous si elles ne réussissaient pas, ce qui est arrivé quelquefois. Il n'y a donc pas d'argent mieux employé que l'argent que nous versons au Comice. Si nous comprenions bien nos intérêts, nous voudrions que notre association fût

riche, — et cela n'exigerait pas un grand sacrifice de chaque membre, — qu'elle fût assez riche pour essayer tout ce qui peut perfectionner notre outillage et améliorer notre bétail.

— Mon avis à moi, monsieur le président, dit Jean-Louis Boulard, en se levant, est que nous ne pourrons pas faire grand'chose tant que le gouvernement ne nous donnera pas une plus forte subvention, et je crois que nous avons tort de ne pas inviter à notre concours notre sous-préfet, qui pourrait nous recommander à la bienveillance du ministre.

— Eh bien, moi, repartit M. Bernard, si j'étais le gouvernement, je serais plus disposé à supprimer les subventions aux comices qu'à les augmenter. Tant qu'il en donnera aux autres, je veux ma part, bien entendu ; mais je trouve que le gouvernement veut trop mettre la main à tout. Qu'il nous laisse donc faire tout seuls nos affaires ; nous les ferons mieux et à meilleur marché. L'argent qu'il nous donne, Jean-Louis, c'est dans votre poche et dans la mienne qu'il le prend, et quand il nous revient, il a passé par trop de mains pour qu'il n'en soit pas resté beaucoup

en route. Il y a des services publics dont le gouvernement seul peut se charger. Je veux bien y contribuer pour ma part, mais j'aimerais mieux payer moins d'impôts et renoncer à toutes ces petites allocations qui coûtent si cher à répartir et qui le sont souvent si mal.

Quant au sous-préfet, il nous jetterait de la poudre aux yeux dans l'intérêt de sa politique, qui ferait naître parmi nous des divisions, et il ne nous procurerait pas un sou. C'est leur métier, mon pauvre Jean-Louis ; ils sont les mêmes sous tous les régimes.

M. Bernard continua :

— Je ne pense donc pas comme mon adjoint, ce qui ne nous empêche pas d'être bons amis, n'est-ce pas Jean-Louis ? Je crois qu'avec nos modestes ressources, en ne les gaspillant pas en primes inutiles, nous pouvons faire bien des choses. On doit déjà au Comice d'utiles réformes, j'en conviens ; mais il a trop écouté la routine, moi le premier. Nous voulions convaincre tout le monde avant de rien changer ; mais désormais nous irons de l'avant, je vous en préviens, et nous n'attendrons plus les retardataires. Je crois que nous avons fait une bonne opération cette année en achetan

un bélier et un jeune taureau des meilleures races. Cela coûtera chaud au Comice, mais j'ai avancé les fonds, il aura tout le temps pour s'acquitter. Je sais bien qu'on peut améliorer la race par elle-même, en accouplant les plus belles bêtes, mais cela ne va pas vite. Vous verrez, dès l'année prochaine, quels beaux moutons et quels beaux veaux vous donneront ces deux reproducteurs de race étrangère.

— On ne peut pas dire que ce bélier et ce taureau ne soient pas de crânes bêtes, interrompit un fermier de Cérence; mais on prétend que c'est une ruine de nourrir ces bêtes-là, et que, si on ne leur donne pas tout à profusion, *elles définissent* à rien.

— Quand ils te coûteraient le double à nourrir, si tu vends leurs produits trois fois plus cher que les nôtres, tu auras encore un beau bénéfice. Vous êtes tous les mêmes : vous ne voudriez pas faire un sou d'avances. Qui ne risque rien, n'a rien.

— Une autre réforme, ajouta le président, à laquelle j'aurais dû me rallier plus tôt, c'est la suppression du concours de charrues, qui ne sert qu'à amuser les badauds ; car il faut

désespérer de ceux qui ne savent pas encore aujourd'hui manier les nouvelles charrues et qui n'en reconnaissent pas la supériorité sur nos vieux sabots.

— Vous aurez beau dire, monsieur le président, s'écria un grand gars bien découplé, à face rougeaude, dont l'œil à fleur de tête était plus hardi qu'intelligent. Si le Comice n'encourage plus les bons *charrueurs*, ça n'est pas juste.

Un murmure d'assentiment s'était élevé dans l'assemblée.

— Veux-tu que nous allions visiter ta ferme, Jean-François, lui dit M. Bernard ; si tu y charrues aussi bien qu'au Comice, nous te donnerons l'année prochaine un prix de culture ; ce sera un grand honneur pour toi.

Jean-François était bon pour un coup de force et d'adresse, mais il s'oubliait souvent à l'auberge, et savait bien que sa ferme était une des plus négligées de la commune. Il ne répondit rien.

Mais l'opposition n'était pas encore désarmée. Un vieux fermier de Saint-Rieul, défenseur obstiné de la routine, et qui ne se levait jamais dans les réunions du Comice que pour

combattre toutes les réformes, intervint à son tour :

— Vous conviendrez pourtant bien, monsieur le président, que le concours de charrues était plus intéressant que l'essai qui vient d'être fait des outils fabriqués par Michel, de la Croix-Boulard.

— Seriez-vous capable d'en faire autant, vous père Bertro ? répondit M. Bernard.

— Ma foi, non, dit le père Bertro.

— Pourtant un bon laboureur doit savoir à l'occasion faire un peu tous les métiers et, pour moi, celui qui, faute de ressources suffisantes, s'ingénie à compléter, de ses mains, un outillage à bon marché, et qui ne fonctionne pas mal, — nous venons de le voir, — celui-là fait preuve de beaucoup de courage et d'idées. Je voudrais avoir une belle ferme pour la lui donner, et personne, à mon avis, ne mérite plus que Michel les encouragements du Comice.

Mais vous ne parlez pas de la faucheuse, père Bertro ?

— C'est une chose curieuse, répondit Bertro, mais ça ne prendra pas.

— Ça ne prendra pas, reprit vivement le

président, ça ne prendra pas ! Je me rappelle qu'il y a vingt ans vous nous disiez la même chose de la machine à battre et aujourd'hui il n'y a pas une ferme qui n'ait la sienne.

Le petit débat entre le président et le père Bertro avait mis en gaieté l'assemblée.

— Mes amis, reprit le président, avant de boire à votre santé à tous, avant de nous séparer, nous manquerions à notre devoir si nous n'accordions un souvenir à ceux qui ont partagé nos travaux et achevé leur tâche.

Le dernier qui nous a quittés, le plus digne et le plus vaillant, c'était Jacques Farruel, mon meilleur ami. Sa vie doit être pour nous un enseignement. Je comptais sur lui pour me remplacer, il est parti avant moi. Dieu merci, son fils marche sur ses traces. S'il continue, il deviendra comme son père le premier laboureur du canton. J'espère que dans quelques années il aura acquis assez d'expérience, assez d'autorité parmi vous, pour que vous le jugiez digne de vous présider.

Jacques n'avait pas encore beaucoup d'assurance, mais, entraîné par son émotion, il se leva :

— Mes amis, dit-il, notre président ne vous

a pas tout dit : c'est à lui que mon père devait tout. Oui, monsieur Bernard, vous avez beau hocher la tête comme pour vous défendre d'avoir bon cœur. Ce que je dis là, c'est la vérité. Mon père me l'a raconté. Vous l'avez aidé de votre bourse et de vos encouragements au milieu des difficultés de tout genre qu'il rencontra dans la grande entreprise qui a dévoré sa vie, et, sans vos sages et vigoureuses exhortations, je puis bien l'avouer ici, je ne sais pas si j'aurais eu le bon sens de prendre l'état qu'avait honoré mon père.

La bonne grâce de Jacques, sa modestie, son émotion, le souvenir de son père dont il rappelait l'honnête et belle figure, provoquèrent des applaudissements prolongés.

— Après tout ce que M. Bernard a fait pour moi, continua Jacques, vous m'excusez donc, mes chers amis, si moi, l'un des plus jeunes d'entre vous, j'ose, au nom de tous, porter la santé de notre vénéré président.

Tant qu'il vivra, et, s'il plaît à Dieu, il vivra longtemps, nous voulons tous qu'il demeure à la tête de la grande famille de laboureurs qu'il a fondée, dont il a toujours été le bienfaiteur et l'ami.

— A la santé de notre président !

Les cris répétés de : Vive notre président ! répondirent au toast de Jacques.

Après avoir tendu, à droite et à gauche, son verre, que chacun voulait choquer, M. Bernard ramena ses bonnets sur ses oreilles, remit son large chapeau et, après avoir enjambé, fort lestement pour son âge, la table qui lui barrait le passage, s'achemina, suivi de toute l'assemblée, vers la place de la mairie, où allait se faire la distribution des primes.

XXXIII

Une foule nombreuse se pressait dejà au pied de l'estrade adossée à la mairie et élevée de quelques marches au-dessus du niveau du sol. Elle était ornée de faisceaux de drapeaux, de verdure, d'échantillons de choux, de betteraves, de carottes, de rutabagas, le tout artistement disposé par le menuisier du bourg, qui n'avait pas son pareil.

A son arrivée, le président franchit les marches de l'estrade, suivi du bureau et des membres des commissions. C'était lui qui distribuait les diplômes, tandis que le secrétaire appelait à haute voix les lauréats, auxquels le trésorier remettait le montant de leurs primes.

On commença par les vieux serviteurs.

La Gobarde avait le premier prix des servantes. La Gobarde n'était pas gênée; elle monta sur l'estrade d'un pas délibéré, sa coiffe un peu de travers.

— Tiens, ma vieille, lui dit M. Bernard en

lui remettant sa récompense. Il y a longtemps que je te connais. Tu as bien fait enrager mon pauvre ami Farruel, mais tu l'as aussi fidèlement servi. Donne-lui son diplôme, Jacques, elle a été pour toi une seconde mère. Jacques s'avança ; la Gobarde, qui avait un peu perdu la tête de joie, lui sauta au cou, et la foule de rire, comme on le pense bien, et d'applaudir à tout rompre.

On passa à la distribution des primes aux diverses catégories de bétail. C'était toute une affaire de fendre la foule, et quand le lauréat ne se pressait pas, le président, qui n'était pas patient, remettait le diplôme et l'argent du retardataire au maire de sa commune.

Quand on en fut aux vaches laitières, et que le secrétaire eut appelé, pour le premier prix, le nom de Denise Audren, le président ne put réprimer un mouvement de joie :

— Il faut, dit-il, qu'elle vienne chercher son prix, car il n'y en a pas de mieux gagné.

— Denise Audren, criait le secrétaire, Denise Audren !

Enfin, la foule s'ouvrit et Denise, rouge comme une pivoine, franchit les marches de l'estrade.

— Voilà, dit M. Bernard, en lui prenant la main, une fille qui a une vieille grand'mère et deux petits frères sur les bras ; le plus souvent, elle est à ses journées pour leur gagner du pain, et elle trouve encore le moyen d'élever la plus jolie vache du canton, sur les côtes de la Roche et le long des fossés.

J'espère bien, mon enfant, ajouta-t-il en riant, que ton mérite sera apprécié par de plus jolis garçons que moi.

Les égards et les paroles du président avaient fixé tous les yeux sur Denise.

— C'est la petite Audren, la sœur de Jean-Pierre, disait-on.

— Une jolie fille, tout de même, avec sa coiffe unie et son petit châle tout simple, ajoutaient les jeunes garçons.

— M. le maire est un vieux fou, disaient les bonnes femmes, de s'amuser à faire rougir ainsi cette jeunesse-là.

Quant à Denise, dès qu'elle put se dégager, elle se sauva si vite, si vite, que Jacques lui-même ne put retrouver sa trace.

Il ne restait plus à décerner que la médaille d'honneur pour la bonne tenue des fermes. Avant de proclamer le lauréat, le président,

pour fixer l'attention de la foule, fit faire un roulement de tambour et s'avançant sur le devant de l'estrade :

Le Comice, dit-il à haute voix, accorde cette année la prime d'honneur à Jacques Farruel, déjà couronné pour son beau bétail.

Jacques s'avança bien ému. M. Bernard qui, contre ses habitudes peu expansives, ne l'était guère moins, lui ouvrit ses bras, et, en lui donnant l'accolade d'usage : — Mon garçon, lui dit-il, il y a deux personnes que tu rends bien heureuses aujourd'hui : celui qui est là-haut et son vieil ami. Et une troisième encore, ajouta-t-il plus bas : j'ai tout deviné.

— J'étais bien sûr que vous m'approuveriez, répondit Jacques.

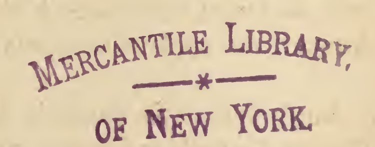
Quand le président serra Jacques dans ses bras, la foule, s'associant à leur émotion, fit entendre des applaudissements prolongés.

Ainsi finit cette année-là le concours du Comice. La foule se dispersa, mais des groupes stationnèrent encore longtemps sur la place et à la porte des auberges.

— Mon cher ami, dit M. Bernard au juge de paix, en descendant de l'estrade, jamais

concours ne m'avait procuré autant de satisfaction que celui-ci; mais c'est égal, j'aime mieux être au lendemain qu'à la veille de la fête. Entrez donc à la maison boire un verre de cidre avant de vous mettre en route.

Le juge de paix accepta.


MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK.

XXXIV

Madeleine avait obstinément refusé d'accompagner Jacques au Comice, prétendant qu'il fallait bien qu'il restât quelqu'un à la ferme, mais il était aisé de voir qu'elle préférait beaucoup demeurer à la maison.

A son retour, Jacques était bien impatient de conter à sa sœur tout ce qui s'était passé dans cette grande journée.

Bien qu'il fût nuit close, il trouva Madeleine assise sous le figuier, dans le courtil, son livre fermé à la main. Elle écouta son frère avec intérêt, mais sans s'associer pourtant à sa joie avec l'ardeur qu'il en attendait. Elle était songeuse et distraite.

— Qu'as-tu donc ce soir ? lui dit Jacques ; tu parais toute triste.

— Au fait, répondit Madeleine, à quoi bon tarder plus longtemps à te le dire ? Il faudra bientôt nous quitter. J'ai rempli la tâche que mon père, en mourant, m'avait confiée auprès

de toi. Te voilà bien engagé dans l'état qu'il souhaitait tant te voir choisir ; tu vas épouser la femme qui pouvait te convenir le mieux. Tu n'as plus besoin de moi. Je dois, à mon tour, arranger ma vie ; je veux reprendre ma liberté.

— Tu veux nous quitter ?... Madeleine, comme c'est dur à toi !

— Crois-tu donc, reprit Madeleine les yeux pleins de larmes, qu'il ne m'en coûtera pas, à moi, de quitter tout ce que j'aime ? Mais il faut voir les choses comme elles sont. Quand tu seras marié, je voudrais malgré moi me mêler de vos affaires, de vos enfants, à ma manière, qui ne serait pas la vôtre. Je serais capable de prendre ta femme en grippe, si elle ne t'aimait pas assez, ou d'en être jalouse, si elle t'aimait trop. Quand tu seras marié, Jacques, je n'aurais plus à la Garenne d'autre place que celle où l'on voudrait bien me souffrir : je n'y serais ni maîtresse ni servante. C'est une situation que je ne dois pas accepter.

— Où veux-tu donc aller ? dit Jacques.

— Il faudra bien que j'aille où vont les filles qui n'ont pas de place dans le monde.

— Mais qui est-ce qui pourrait donc mieux

que toi, si tu le voulais, se faire sa place dans le monde ? Tu as été une si bonne sœur, tu serais une si bonne femme. Que ne te maries-tu, au lieu de chercher à échapper à la condition commune. Veux-tu que je te dise pourquoi tu as un si grand dégoût de la vie ? c'est parce que tu ne t'y sens plus nécessaire à ceux que tu aimes et que ton cœur ne saurait demeurer inoccupé. Reste avec nous jusqu'à ce que tu aies trouvé un bon garçon digne de toi, que tu épouseras.

— Jamais je ne me marierai, répondit Madeleine. On me donnerait à choisir parmi les meilleurs et les plus beaux garçons du pays, que je n'en voudrais pas.

— J'en connais pourtant un, répondit Jacques, qui serait bien heureux si tu consentais à devenir sa femme, et je crois aussi qu'il te conviendrait : c'est Jean-Pierre. Il a, comme toi, la tête un peu chaude, mais, comme toi aussi, un cœur dévoué sans mesure à ceux qu'il aime.

— Celui-là, dit Madeleine en rougissant, je comprends bien qu'on s'attache à lui. Il ne ressemble guère aux autres. Mais qui sait ? Il deviendrait peut-être comme eux, s'il me-

nait leur vie. Ils ont bien failli te perdre, toi. Ce n'est pas moi qui voudrais lui faire quitter sa vie d'aventures et de liberté. Pauvre Jean-Pierre ! Il serait trop dur de faire souffrir un cœur comme le sien ou de souffrir par lui !

— Ah ! Madeleine, dit Jacques, quelle étrange fille tu fais ! Depuis la mort de notre père, c'est toi qui as été notre guide à tous. C'est à ta vigilance de tous les instants que je dois d'être resté dans la bonne route; c'est toi qui as associé Denise à notre vie, pour qu'un jour elle pût devenir ma femme. Comment se fait-il, ma sœur, que toi qui vois si clair dans le cœur des autres, tu sois si aveugle quand tu regardes dans le tien !

L'accent de la voix de Jacques exprimait une profonde tristesse. Madeleine était fort émue, mais elle ne fléchit pas.

— Voilà la première fois, dit-elle, que nous ne nous comprenons pas; c'est un chagrin de plus pour moi. Et, se levant, elle ajouta :

— Il sera toujours temps de parler de tout cela à Denise.

— Tu peux être tranquille, répondit Jacques. Ce ne sera toujours pas moi qui lui en parlerai le premier.

XXXV

Le mariage de Jacques et de Denise était proche.

Jean-Pierre, débarqué fort à propos, et approchant du terme de son dernier engagement, avait aisément obtenu un congé.

Les deux fiancés étaient radieux. Madeleine et Jean-Pierre, au contraire, avaient perdu tout l'entrain de leur caractère ; le bonheur de leur frère et de leur sœur semblait leur causer un attendrissement mêlé de tristesse.

Un soir que Denise, la main appuyée sur l'épaule de Jacques, à l'entrée de l'aire, s'entretenait avec lui, tandis que le bétail, revenant des champs, rentrait dans les étables, Madeleine et Jean-Pierre, assis au pied de la *mée* de paille, regardaient les deux fiancés.

— Comme ils ont l'air heureux, dit Jean-Pierre.

— Je crois, dit Madeleine, qu'ils sont bien faits l'un pour l'autre et pour la vie qu'ils vont mener.

— Ils sont heureux, parce qu'ils s'aiment, reprit Jean-Pierre, et qu'il n'y a pas de bonheur comparable à celui-là.

— Il faut croire à ce bonheur-là, répondit Madeleine ; il faut croire à sa durée. Pour moi, si j'étais à leur place, tout ce qui pourrait le renverser me passerait malgré moi par l'esprit, et il me semble que j'aurais si grand'peur de le voir s'évanouir à tous moments, que je ne saurais pas en jouir.

— Parce que vous n'aimez pas, Madeleine.

— Ce n'est pas pour cette raison-là, répondit Madeleine en rougissant et en fixant sur Jean-Pierre ses yeux humides. Je comprends bien que le plus grand bonheur serait d'être aimée comme on voudrait l'être. Mais est-ce possible ? Tout ce qu'on a imaginé dans sa tête, quand on l'a comme nous un peu exaltée, mon pauvre Jean-Pierre, ne doit pas pour cela arriver. Et qu'en peut-on savoir à l'avance ? Pour moi, je ne pourrais jamais me donner ainsi à l'aventure, tout entière et pour toujours.

— A ce compte-là, dit Jean-Pierre, on ne se marierait jamais.

— Quand on a ces idées-là dans la tête, c'est sans doute en effet qu'on n'est pas faite pour

le mariage. Vous me trouvez folle, Jean-Pierre, vous qui êtes habitué à courir, tête baissée, au-devant de tous les périls.

— Ah ! répondit Jean-Pierre, si l'on s'inquiétait ainsi, à l'avance, de tous les accidents qui peuvent arriver pendant la traversée, on ne mettrait jamais les pieds à bord.

— Et on ne ferait pas naufrage, répliqua Madeleine.

— J'aime mieux faire naufrage, dit Jean-Pierre, que de mourir de chagrin et d'ennui.

— Ce qui vous arriverait s'il vous fallait rester à terre, dit Madeleine. Ne vous ai-je pas ouï dire bien des fois que vous ne pourriez y tenir ?

— Quand je l'ai dit, répondit Jean-Pierre, je ne me doutais pas que j'y trouverais une femme qui me ferait oublier tout le reste. Ma vie a été rude, Madeleine. Jeté, tout enfant, sur un bateau, pour gagner du pain aux autres, j'ai bien des fois pleuré de peur et de froid dans les hunes pendant la tempête, et puis je me suis enhardi. On s'habitue à tout. Je crois même qu'on finit par s'attacher à ce qui vous a fait le plus souffrir. Mon cœur s'était accoutumé à flotter au vent comme mes voiles, sans souci.

Mais la dernière fois que je mis pied à terre, mon cœur y resta. Et depuis, le souvenir de celle qui l'avait pris m'occupait tout le jour, et la nuit, sur le banc de quart, quand mes yeux fatigués d'observer le ciel s'appesantissaient, je voyais son image. J'avais bien de la peine à attirer vers moi ses regards distraits, et pourtant, Madeleine, il me semble que je lui disais des choses qui auraient dû la toucher.

— C'était un doux rêve que vous faisiez là, dit-elle ; mais ce n'était qu'un rêve. Vous ne voyiez qu'une ombre ; la nuit vous cachait ses défauts. Ne cherchez pas à les connaître.

— Elle n'a qu'un défaut, répondit Jean-Pierre, c'est de désespérer ceux qui l'aiment.

— Elle en a d'autres, Jean-Pierre. Si vous viviez toujours à ses côtés, dans une vie que vous ne connaissez pas, dont tous les jours se ressemblent, vous seriez peut-être bientôt las de ses exigences, et quand vous verriez une barque cingler à l'horizon, vous regretteriez votre vie d'autrefois. Tenez, Jean-Pierre, savez-vous ce qu'il faut faire ? Il faut partir. Nous n'avons pas le cœur simple et confiant de ces enfants-là. Le bonheur que nous avons pu rêver n'est pas de ce monde. Vous finirez

par oublier celle qui n'aurait pu vous rendre heureux. — Pourtant, ajouta Madeleine, qui cherchait en vain à contenir son émotion, si, pendant vos longues veillées du bord, son image vous apparaissait encore quelquefois, je vous en prie, mon ami, ne la repoussez pas, car de son côté elle n'oubliera jamais le pauvre voyageur dont elle ne devait pas suivre la route.

— Avoir toujours devant les yeux l'image de celle qu'on aime, sans espoir de la posséder jamais, c'est un supplice que je ne saurais supporter, dit Jean-Pierre; et, repoussant Madeleine qui voulait le retenir, il se cacha la tête dans les mains et Madeleine entendit le bruit de ses sanglots.

La violence de la douleur de Jean-Pierre avait bouleversé Madeleine. Elle se leva.

XXXVI

La nuit tombait. Tout le monde rentra à la ferme.

Après le souper, Madeleine prit un livre et s'approcha de la chandelle de résine qui brillait dans l'âtre. Jean-Pierre fumait sa pipe en silence ; Denise, pour se donner contenance, avait pris la quenouille de la Gobarde, endormie, et filait en jasant avec Jacques, un peu à l'écart. Ils étaient si distraits par leur bonheur, qu'ils ne s'apercevaient pas du nuage de tristesse répandu sur les visages de Madeleine et de Jean-Pierre, pourtant bien chers à tous deux.

— C'est demain dimanche et grande marée, dit Jacques. Si nous allions à la pêche ?

— Vous ne prendrez pas de chevrette dans les rochers, répondit Jean-Pierre. Il fait trop gros temps et le vent vient de terre.

— Si nous ne prenons pas de chevrette, nous trouverons bien quelques *ormées* et quelques *poinclos*. Cela amusera les enfants.

— Allez, dit Madeleine, la Gobarde va à la grand'messe, moi je suis gardienne. Je ferai l'ouvrage avec le père Gorin.

— Jean-Pierre n'a pas l'air de vouloir de notre compagnie, dit Denise. Il restera à t'aider.

— Non, non, dit vivement Madeleine, il faut que Jean-Pierre aille avec vous.

— Puisque Madeleine ne veut pas de moi, répondit Jean-Pierre, qui ne put dissimuler complètement un mouvement de dépit, je prendrai la barque du père Tranchant et j'irai faire un tour au large ; la terre me brûle les pieds.

— Si le vent ne calme pas, la mer sera grosse, dit Jacques.

— J'en ai vu bien d'autres, répondit Jean-Pierre. Allons, Denise, ajouta-t-il, il se fait tard ; il faut aller nous coucher.

On se sépara.

Le lendemain, après la messe matinale, Jacques, laissant Madeleine à la ferme, alla chercher Denise. Denise était déjà prête et l'attendait sur le pas de la porte, avec les enfants portant leurs *hottes* et leurs crocs à *minards*. Jamais Denise n'avait été plus ave-

nante, avec sa jupe courte, ses jambes nues et sa capeline rayée dont le large bavolet flottait au vent.

Jean-Pierre était déjà parti.

En débouchant sur la grève, où quelques pêcheurs attendaient déjà le bas de l'eau pour passer sur les rochers, Denise fut alarmée de trouver la mer aussi houleuse.

— La brise augmente toujours, dit-elle, le temps est à grains. Jean-Pierre est fou.

— J'espère que le père Tranchant ne voudra pas lui prêter sa barque, répondit Jacques.

— Il y a longtemps qu'elle est au large, dit un pêcheur, regardez plutôt près de la tour des Evais. Je ne voudrais pas être dedans.

— Tais-toi donc, lui dit Jacques à voix basse, tu vas effrayer Denise.

Le passage aux rochers commençait à découvrir, chacun s'y engagea. C'était à qui arriverait le premier aux bons endroits.

XXXVII

Madeleine, demeurée à la Garenne, ne s'était jamais sentie si troublée.

L'heure des résolutions irrévocables était arrivée. Il fallait prendre un parti.

Les Boulard, et les autres gars de la commune, plus ou moins grossiers, ivrognes et bornés, qu'elle avait eu occasion de connaître, répondaient si peu au modèle de mari qui eût pu captiver son cœur, qu'elle avait fini peu à peu par se persuader que, sans doute, elle n'était pas faite pour un état qui lui inspirait tant d'éloignement.

Quand Jean-Pierre, si différent des autres, se trouva mêlé à sa vie, le mariage ne se présenta plus à elle comme un servage odieux ; mais sa petite tête exaltée, passant d'un extrême à l'autre, l'envisagea comme une union si intime et si tendre, qu'elle ne pouvait croire qu'un bonheur si parfait pût se réaliser en ce monde. Ce serait donc là encore une source de douloureuses déceptions.

Elle songeait alors à reprendre le chemin de son couvent, quand son frère n'aurait plus besoin d'elle ; c'était la conséquence naturelle de l'idée qu'elle s'était faite des conditions communes de la vie.

Tant que ces sentiments divers, un peu confus, demeurèrent à l'état de rêves, son imagination put leur prêter toutes les couleurs de la fantaisie. Mais quand le mariage de Jacques fut arrêté, qu'il fallut prendre un parti, les choses, vues de près, prirent de nouveaux aspects. Le prestige de la vie inconnue dans laquelle elle avait songé à s'engager s'évanouissait par intervalles, pour laisser entrevoir des déceptions et des regrets. Elle se mit à douter d'une vocation qui n'avait pas été éprouvée. Mais s'il n'y a nulle part, se disait-elle aussi, de refuge assuré contre les chagrins et les difficultés de la vie, n'est-il pas plus sage de faire comme Jacques et Denise, de m'engager comme eux, avec confiance, dans la route où, comme eux, Dieu m'a placée.

Jacques l'avait ébranlée, la douleur de Jean-Pierre déchirait son cœur ; mais, au moment de céder à l'appel de ces voix amies,

ses appréhensions de la vie la reprenaient. Il fallait pourtant bien prendre un parti.

C'est en vain qu'elle chercha à échapper à ses perplexités, en rôdant par la ferme. Tout, autour d'elle, semblait s'être coalisé pour la retenir au foyer de la famille. Jamais la Garenne ne lui avait paru si attrayante. Elle la voyait comme on voit les objets aimés au moment de partir pour un long voyage. C'était là qu'étaient amassés tous les souvenirs de sa vie. Ils affluaient en foule à cette heure, comme pour lui reprocher son abandon. En traversant les étables, les bêtes tendaient vers elle leur long cou pour se faire caresser. Les poules et les canards lui faisaient cortège dans l'aire. Quand elle fut assise au foyer pour surveiller les apprêts du repas, *Pacha*, le vieux gardien de la maison, vint poser la tête sur ses genoux, et, fixant sur elle ses grands yeux inquiets, il semblait lui dire : Est-ce que tu aurais le courage de nous quitter ?

Le père Gorin, assis près d'elle dans l'âtre, fumait sa pipe en attisant le feu sous la marmite. Le vieux serviteur était âgé et déclinait à vue d'œil. Il était triste.

— Je crois, dit-il à Madeleine, que je n'en

ai plus pour longtemps. Dame ! l'âge est là pour un coup ; on ne peut pas être et avoir été. C'est un mauvais moment à passer, mais le bon Dieu vous aide. Promettez-moi, Madeleine, de ne pas me quitter quand je serai dans ma *passion*. Je serais plus tranquille si j'étais bien sûr que mes yeux, en se fermant pour la dernière fois, rencontreront ce qu'ils ont aimé sur la terre.

— Soyez sûr qu'on ne vous abandonnera pas, père Gorin, répondit Madeleine. Mais vous n'en êtes pas là, vous vous montez la tête.

Cependant, tout en rassurant le père Gorin, son cœur était saisi, pour la première fois, de je ne sais quel remords. — N'y avait-il pas quelque chose d'odieux d'abandonner ainsi tous ceux dont elle était la joie et l'appui ?

XXXVIII.

Un vent violent soufflait au dehors ; des grains de grêle fouettaient les vitres de la fenêtre.

— Nos gens tardent bien à revenir, dit Madeleine ; la mer doit monter depuis longtemps et entourer les rochers.

— Ils se seront arrêtés à deviser avec ceux de Carroual, répondit le père Gorin. Tout de même, ce n'est pas un temps à aller pêcher dans les rochers ; la chevrette reste au large. C'était à la marée de septembre, l'année dernière, un jour comme aujourd'hui, que le pauvre Rollier et son gars chavirèrent dans leur bateau. La femme et les petites filles sont restées dans une grande misère.

— Qu'est-ce que vous me rappelez là ! s'écria Madeleine : Jean-Pierre qui est sorti ce matin pour aller pêcher au large !

— Il faut qu'il soit fou, répondit le père Gorin. Depuis quelque temps, je le trouve

tout *chose*. Ne vous en êtes-vous pas aperçue?

Madeleine n'écoutait plus.

— Veillez un peu à la maison, dit-elle. Il faut que j'aille voir ce qu'ils deviennent.

Si Jean-Pierre avait pu lire ce qui se passait dans son cœur ! — C'est moi, se disait-elle, qui suis cause de tout. Je l'ai cruellement affligé. Il est parti pour s'étourdir. Mon Dieu ! s'il était arrivé un malheur !

En quelques minutes, elle était sur la plage.

La mer, blanche d'écume, touchait à son plein.

Un groupe d'hommes et de femmes, avançant et reculant tour à tour devant la vague furieuse qui les inondait, poussaient des cris, tendaient les bras vers la mer ; et, à quelque distance, une barque chavirée oscillait au hasard.

En une seconde, Madeleine eut tout compris. Fendant le groupe, elle aperçut le corps de Jean-Pierre, tantôt soulevé par le flot, tantôt disparaissant dans l'abîme, et ne pouvant aborder, parce qu'à bout de forces il devenait le jouet du flux et du reflux.

— Comment, s'écria-t-elle, personne n'a une amarre à lui jeter ! Mon Dieu, mon Dieu ! Nous

ne pouvons pourtant pas le laisser périr si près de nous.... Allons, Jacques, tiens-moi par la main, faisons la chaîne ; nous ne saurions être tous emportés par le reflux. Je vais tâcher d'arriver jusqu'à lui.

Et, s'engageant au milieu des vagues, elle put en effet saisir la main que Jean-Pierre lui tendait.

Un cri de joie sortit de toutes les poitrines.

La vaillante chaîne de bras tendus eut bientôt ramené sur le sable le naufragé. Il était temps, car en y arrivant, Jean-Pierre épuisé de fatigue s'évanouit.

On le porta sur le banc de galets, on le frictionna, on lui versa sur les lèvres quelques gouttes d'eau-de-vie. Il ne tarda pas à revenir à lui.

— Où est-elle ? dit-il, en ouvrant les yeux, à Denise qui, folle de joie, le couvrait de baisers en sanglotant.

Tout le monde chercha Madeleine ; elle n'était plus là.

Le père Gorin, débouchant au grand trot de la vallée sur la grève, dans la carriole de la ferme, dit que Madeleine était de retour et que

c'était elle qui l'avait dépêché en toute hâte. Il avait apporté pour Jean-Pierre des vêtements que Jacques lui aida à passer ; on installa le naufragé dans la carriole ; Jacques, Denise et les enfants y montèrent aussi ; on ne fut pas longtemps à arriver à la Garenne.

Jean-Pierre mourait d'impatience de retrouver Madeleine.

Madeleine était couchée sur l'un des bancs clos le long du foyer, où flambait une bonne bourrée d'ajoncs, attisée par la Gobarde. Son visage était animé de couleurs un peu fébriles.

Quand Jean-Pierre fut près d'elle, agenouillé, elle souleva la tête, et lui posant doucement la main sur l'épaule :

— La mer ne veut plus de toi, lui dit-elle, il faudra bien que tu demeures avec nous.

Et, plus bas, en l'attirant à elle :

— Me pardonneras-tu de t'avoir tant fait souffrir ?

— Ah ! répondit Jean-Pierre, ivre de joie, en laissant tomber sa tête sur la poitrine de Madeleine, je ne pourrai jamais t'aimer assez.

— Ces enfants-là étaient plus sages que nous, mon pauvre Jean-Pierre, ajouta-t-elle en regardant Jacques et Denise d'un œil attendri.

— Il faut nous imiter, dit Denise.

— Nous ferons les deux noces le même jour, n'est-ce pas, ma sœur ? ajouta Jacques.

La Gobarde, transportée, s'écria :

— C'est bien le cas, ou jamais, de dire que les mariages sont écrits dans le ciel.

— Vous en avez dit bien d'autres, répliqua le père Gorin, qui lui gardait une dent des mauvais propos qu'elle avait tenus contre Denise.

— Voulez-vous bien vous taire, vieux bavard, répondit la Gobarde déconcertée.

Tout le monde avait besoin de repos ; la veillée fut courte. Jacques alla conduire Denise avec les enfants à la Guette ; mais il voulut que Jean-Pierre partageât son lit. Le pauvre garçon, une fois la surexcitation du premier moment passée, se sentait brisé.

XXXIX

Le bruit de ce qui s'était passé la veille sur la grève de Carroual, et des dangers qu'avait courus Jean-Pierre, s'était répandu. M. Bernard était arrivé de grand matin à la Garenne.

Jean-Pierre, encore très courbaturé, était couché. Madeleine, assise sur le banc au-devant du lit, lui tenait la main. Son visage gardait la trace des fatigues et des émotions de la veille, mais son œil battu laissait percer un doux rayon de tendresse et de joie. Jacques et Denise rôdaient par la maison, jetant un coup d'œil sur le bétail, sur le ménage ; car pour de la besogne aux champs, personne n'y songeait ce matin-là.

— Où est ce fou ? s'écria M. Bernard, en se précipitant dans la maison.

— Présent, cria Jean-Pierre.

— Mais, malheureux, tu voulais donc *te périr*, de prendre la mer par un pareil temps.

— C'est vrai que je ne savais plus trop ce

que je faisais, répondit Jean-Pierre en jetant un regard sur Madeleine.

Ce regard n'échappa point à M. Bernard, dont l'œil perçant furetait de tous côtés, fort à l'aise à l'ombre de son grand chapeau. Il eut bientôt démêlé le fond des choses et constaté qu'elles avaient amené le résultat qu'il rêvait pour le bonheur de sa chère Madeleine.

— Il paraît, d'après ce qu'on m'a dit, Madeleine, ajouta-t-il, que tout le monde avait perdu la tête, excepté toi.

— Je crois que c'est la mienne, répondit Madeleine en souriant, qui a été la plus folle.

— Quant à toi, qui te jettes à l'eau pour que les jeunes filles te tendent la main, dit-il à Jean-Pierre, ne recommence pas. Te voilà au port, restes-y.

— Ah ! monsieur Bernard, répondit Jean-Pierre, je jure bien de ne jamais remettre les pieds sur un bateau.

— Monsieur Bernard, dit Jacques, qui venait de rentrer, nous sommes au comble de la joie. Madeleine a enfin consenti à épouser Jean-Pierre. Nous comptions aller demain au bourg pour vous en faire part.

— Et moi, répondit M. Bernard, je venais

justement vous rappeler que c'est demain l'anniversaire de la mort de votre père, et que c'est ce jour-là que nous devons régler nos comptes.

— Je ne l'ai pas oublié, dit Jacques. Il y a, demain matin, des services pour notre défunt père. Nous pensions aller chez vous en sortant de l'église. J'ai fait quelque argent de la vente de mes grains et de mes bestiaux. J'espère pouvoir vous verser un bon acompte.

— Soit, répondit M. Bernard. Apporte ton argent.

— J'ai à peu près cinq cents francs de mes délégations auxquels Denise n'a pas touché, dit Jean-Pierre en s'adressant à Jacques. Nous pouvons les ajouter, si tu le veux, à ce que tu dois rembourser à M. Bernard.

— Mêle-toi de tes affaires et laisse-nous faire les nôtres, répliqua M. Bernard. Cela ne te regarde pas. Et il partit.

XL

Le lendemain, de bon matin, la grande carriole emportait lestement au bourg les deux couples.

Le recteur était diligent ; les services furent vite expédiés.

M. Bernard attendait les deux jeunes gens dans son étude. Quand ils furent assis près de lui, à côté de son grand bureau :

— Mes enfants, leur dit-il, en s'adressant à Jacques et à Madeleine, vous vous rappelez les dernières volontés de votre père et la promesse que je lui fis, à son lit de mort, d'attendre une année avant de régler avec vous le compte de ce qu'il me devait, et avant d'établir la situation dans laquelle il vous a laissés.

Nous voilà au bout de cette année.

Vous êtes plus riches que vous ne le croyez.

Votre père savait bien qu'il vous laissait une jolie aisance, mais il craignait que, si vous l'appreniez trop tôt, ce ne fût pour vous

une tentation de plus d'aller vivre à la ville, avant d'avoir éprouvé vos goûts et votre aptitude pour la vie agricole. Comme il ne voulait pas mentir, sa tendresse lui inspira l'idée de vous laisser dans l'ignorance de votre situation jusqu'au jour où vous auriez pu juger par expérience de votre véritable vocation.

Votre père avait confiance en vous, — plus que moi, je l'avoue, et j'avais tort. — Vous avez justifié ses espérances. Car si durant cette année d'épreuve nous n'avez pas toujours aperçu, du premier coup d'œil, tous les pièges, tous les dangers, votre bon sens a fini par vous les faire éviter tous. Vous êtes de la forte race de l'homme rare dont j'ai été le seul confident et le meilleur ami.

Maintenant, comptons.

La Garenne vaut aujourd'hui plus de trente mille francs et vaudra davantage quand vous l'aurez mise en plein rapport. Là-dessus, votre père ne me devait plus à sa mort qu'un millier d'écus, peut-être quelque chose de plus... mais il n'en faut pas parler.

— Comment, monsieur Bernard, dit Jacques, dont les yeux brillèrent d'une joyeuse surprise, mon père ne vous devait pas davantage ?

— Quand je te dis que non, répliqua M. Bernard. Combien m'as-tu apporté ?

— J'ai plus qu'il ne me faut, dit Jacques. J'ai fait près de quatre mille francs de mon bétail aux foires de l'Ascension et de la Saint-Jean, et je croyais qu'en vous versant le tout nous serions encore loin d'être quittes. Voici vos trois mille francs en bons billets de banque.

M. Bernard vérifia le compte des billets.

— Maintenant, mes enfants, vous êtes libérés vis-à-vis de moi, dit-il, je vais vous délivrer une quittance.

Après avoir écrit sa quittance et l'avoir remise à Jacques, il prit sur son bureau l'argent que Jacques y avait déposé et, y ajoutant deux rouleaux d'or, il s'avança vers Denise :

— Voici ta dot, lui dit-il. Tu n'en as pas besoin. Jacques a bien compris qu'il y avait une fortune dans ta tête et dans ton cœur. Mais je sais que tu es un peu fière : je ne veux pas qu'on puisse dire que tu es entrée à la Garenne les mains vides. Je n'ai pas d'enfant, ajouta-t-il, je ne puis adopter une fille plus digne que toi. Si tu consens à accepter mon petit présent, tu me rendras le

plus heureux des hommes. Je ne suis pas si dur que j'en ai la mine.

Denise sauta au cou de M. Bernard.

— Ah ! monsieur Bernard, dit Madeleine, que vous êtes bon : laissez-moi aussi vous embrasser. En sortant de chez vous, il y a un an, j'avais bien dit à Jacques, qui avait peur de vous, que j'étais bien sûre, moi, que vous aviez un bon cœur. Il vaut encore mieux que je ne croyais.

— Si tu avais été aussi avisée que tu crois l'être, répondit M. Bernard en souriant et en tendant la main à Jean-Pierre, tu aurais compris plus tôt tout ce que vaut ce garçon-là. Tu es plus heureuse que tu ne le mérites.

Maintenant, allons dîner, ajouta-t-il.

Jamais dîner n'avait été plus cordial ni plus gai.

XLI

Les deux mariages eurent lieu la semaine suivante.

Il n'y avait guère dans les environs de famille qui n'y fût représentée : les Farruel et les Audren étaient un peu parents de tout le monde.

On remarqua pourtant l'absence des Boulard, de la Coudraie. Madeleine était allée avec Jean-Pierre prier son parrain et toute la maisonnée ; mais Claude et Jean-Louis étaient *fûtés* contre les Farruel ; le pauvre Julien, à force de boire, s'en allait de la poitrine, et ne quittait plus guère le coin du foyer. Quant au père Boulard, qui ne savait garder rancune à personne, il serait bien certainement venu aux noces de sa filleule, s'il n'avait été retenu dans son lit par son rhumatisme.

La pauvre grand'mère resta aussi à peu près étrangère à un événement qui, quelques années auparavant, aurait comblé tous ses

vœux. La décrépitude du corps et de l'esprit chez elle touchait à son terme. Jean-Pierre et Denise auraient bien voulu l'associer à leur bonheur, mais les choses de la vie présente et les souvenirs du passé se mêlaient dans sa tête avec une telle confusion, qu'elle ne pouvait plus participer aux sentiments des autres. Quand ses enfants lui parlaient de leurs projets d'union avec les Farruel, elle ne manquait jamais de confondre une génération avec l'autre. Comme elle faisait une grande résistance pour se laisser emmener à la Garenne, Denise eut l'idée d'y faire porter à l'avance son lit, qu'elle ne quittait plus guère et, de cette façon, elle s'aperçut à peine qu'elle avait changé de demeure.

On se rendit à pied au bourg, deux à deux, la vielle en tête.

M. Bernard, économe en tout, pour éviter aux fiancés la perte d'une journée, avait décidé que le mariage civil se ferait immédiatement avant le mariage religieux ; ce qui n'était pas trop dans les coutumes du pays. Il attendait les fiancés, déjà ceint de son écharpe. Il n'en aurait pas eu pour longtemps des deux mariages, — il en avait tant fait, — sans la lenteur

que mirent à signer sur les règistres, les témoins et les parents, plus habitués à manier une bêche qu'une plume ; chacun tenant pourtant beaucoup à montrer qu'il savait mettre son *sine*.

M. le maire avait voulu conduire lui-même Madeleine à l'église, et comme il avait oublié de retirer son écharpe, sa présence à la tête de la compagnie fit beaucoup d'effet. Il ne fallut rien moins que son autorité pour écarter la foule qui encombrait la place du bourg.

Le recteur fit aux jeunes mariés un petit discours dans lequel il rappelait le souvenir vénéré du père Farruel, et que tout le monde trouva trés bien *tiré*.

Aprés la cérémonie, et avant de reprendre le chemin de la Garenne, on fit, comme c'est la coutume, une petite pose à l'auberge de Joson Brouard. Joson, qui s'attendait à cette visite, avait disposé, en dehors de sa porte, une table couverte de verres, de bouteilles de vin, d'*échaudés* et d'un beau tourteau de beurre fleuri.

Les vieux entrèrent pour boire plus à leur aise et les jeunes dansèrent une ronde sur la place ; puis on se remit en marche comme on était venu.

A la Garenne, le repas était servi dans la grange. Si l'on avait écouté les anciens, il aurait bien duré toute la journée ; mais quand on eut raisonnablement mangé, chanté et trinqué, les jeunes se levèrent, démontèrent les tables et on dansa.

Lequel des deux couples était le plus avenant ? Les avis étaient partagés. Les uns préféraient Madeleine, dont la belle chevelure blonde, la taille et les traits fins et délicats contrastaient avec l'œil ardent, l'air mâle et le teint hâlé de Jean-Pierre. Les autres disaient que si Madeleine était la plus régulièrement jolie, il y avait dans toute la petite personne de Denise je ne sais quelle bonne grâce charmante à laquelle il n'y avait pas moyen de résister, et qu'on ne pouvait voir un plus beau garçon que Jacques.

Lequel était le plus heureux ? Voilà ce que personne n'a jamais pu savoir, chacun des jeunes mariés exprimant son bonheur à sa manière L'œil franc et limpide de Denise rayonnait de joie et Jacques ne se lassait pas de la regarder. Les sentiments de Madeleine étaient plus contenus, plus profonds. Quant à Jean-Pierre, après avoir bondi de folle gaîté

comme un matelot qui débarque, il devenait timide comme un enfant sous le regard de Madeleine.

Dès le lendemain, tout le monde se remit gaiement au travail.

XLII

La grand'mère ne tarda pas à aller rejoindre ceux qui l'avaient précédée dans ce monde et avec lesquels, dans les derniers temps, son esprit semblait s'entretenir plutôt qu'avec les vivants. Chonette grandit et se maria. Pierrot, malgré tout ce que put lui dire Denise pour l'en empêcher, se fit marin, comme les autres Audren avant lui.

Les pauvres Boulard, de la Coudraie, eurent une assez triste fin. Julien, après avoir longtemps langui, succomba à la maladie de poitrine qu'il avait contractée dans les auberges du bourg. Madeleine, pour laquelle il avait conservé un véritable culte, fut heureuse de pouvoir, par quelques soins affectueux, adoucir les derniers moments du malheureux compagnon de son enfance. A la mort du père Boulard, la Coudraie fut mise en vente. C'était une belle métairie, mais dans un tel état d'abandon qu'on ne la vendit pas cher. Les

Boulard devaient à tout le monde ; leurs dettes une fois payées, il ne leur resta plus grand'chose du prix de leur terre. Claude, après avoir mangé la petite part qui lui revenait, disparut avec son fusil et son chien, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Jean-Louis *se gagea* comme charretier, tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre, ne faisant de long bail dans aucune. Quant à Catherine, qui habitait toujours Lamballe, on prétendait que son commis ne la rendait pas heureuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses robes fripées, son visage amaigri, toute son allure sentaient assez la misère.

M. Bernard vécut très vieux. Il avait vendu depuis longtemps son étude de notaire, mais il resta jusqu'à sa mort maire de la Roche, bien que, dans ses dernières années, il eût à peu près perdu l'usage de ses jambes. Les jeunes ménages de la Garenne étaient le grand souci de sa vie, et tout le monde s'étonnait de ce qu'au lieu de rester isolé, il ne se réunît pas à ceux qu'il traitait comme ses enfants. Quand Madeleine, qui avait sur lui quelque influence, lui faisait observer combien cet isolement était triste à son âge, et le pressait

affectueusement de venir demeurer avec eux, il se contentait de lui dire : — Comment veux-tu, mon enfant, que j'aille habiter votre grande maison dont les portes sont toujours ouvertes ? Je ne pourrais jamais m'y garantir des courants d'air, qui sont la chose que je redoute le plus au monde. — Son plus grand plaisir était de pourvoir largement la Garenne de bons reproducteurs et du meilleur outillage. Aucun sacrifice d'argent ne l'arrêtait pour arriver à ce but, ce qui semblait en grande contradiction avec ses habitudes parcimonieuses. Jacques, qui savait tirer parti de ces avantages avec une grande habileté, finit par avoir une si belle exploitation, qu'à l'un des premiers concours régionaux il obtint le grand prix de culture. M. Bernard faillit en mourir de joie. Bien qu'il ne quittât plus guère sa maison, il se fit transporter au chef-lieu pour voir couronner Jacques.

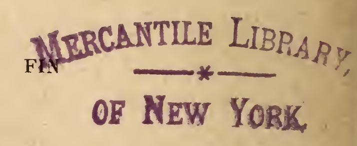
On s'attendait à ce qu'à sa mort, M. Bernard laissât sa fortune aux Farruel. Il n'en fut pas ainsi. D'après son testament, dont il avait confié l'exécution à Jacques, la plus grande partie de ses épargnes devait être consacrée à fonder, à la Roche, un petit hospice pour les

malades du canton. Il ne faisait à ses amis de la Garenne qu'un legs de quelque importance, personnel aux garçons de Madeleine et de Denise, et destiné à pourvoir aux frais de leur éducation dans une ferme-école. A la suite de ce legs, il avait écrit dans son testament :

Le laboureur ferait à ses enfants un présent funeste, si le fruit de son travail, au lieu d'être pour eux un moyen de se bien établir à leur tour dans la vie à laquelle ils doivent leur aisance, ne servait qu'à les détourner de l'état de leur père.

Jacques et Denise, Jean-Pierre et Madeleine ne se méprirent pas sur les intentions de leur vieil ami. Son souvenir demeura toujours intimement uni dans leur cœur au souvenir vénéré de leur père. Ils s'attachèrent de plus en plus à la vie agricole, et vécurent de longs jours, heureux dans le travail, l'aisance et le devoir, sous le regard de Dieu.

FIN


MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

Saint-Brieuc. — Imprimerie Francisque GUYON.

